L'Histoire
www.lhistoire.fr

Pologne 1980

Solidarnosc

LA RÉVOLUTION TRANQUILLE

L'ÉNIGME MAGELLAN

Enquête sur un tour du monde imprévu

ESPAGNOL OU PORTUGAIS ?

DE QUELLES CARTES IL DISPOSAIT

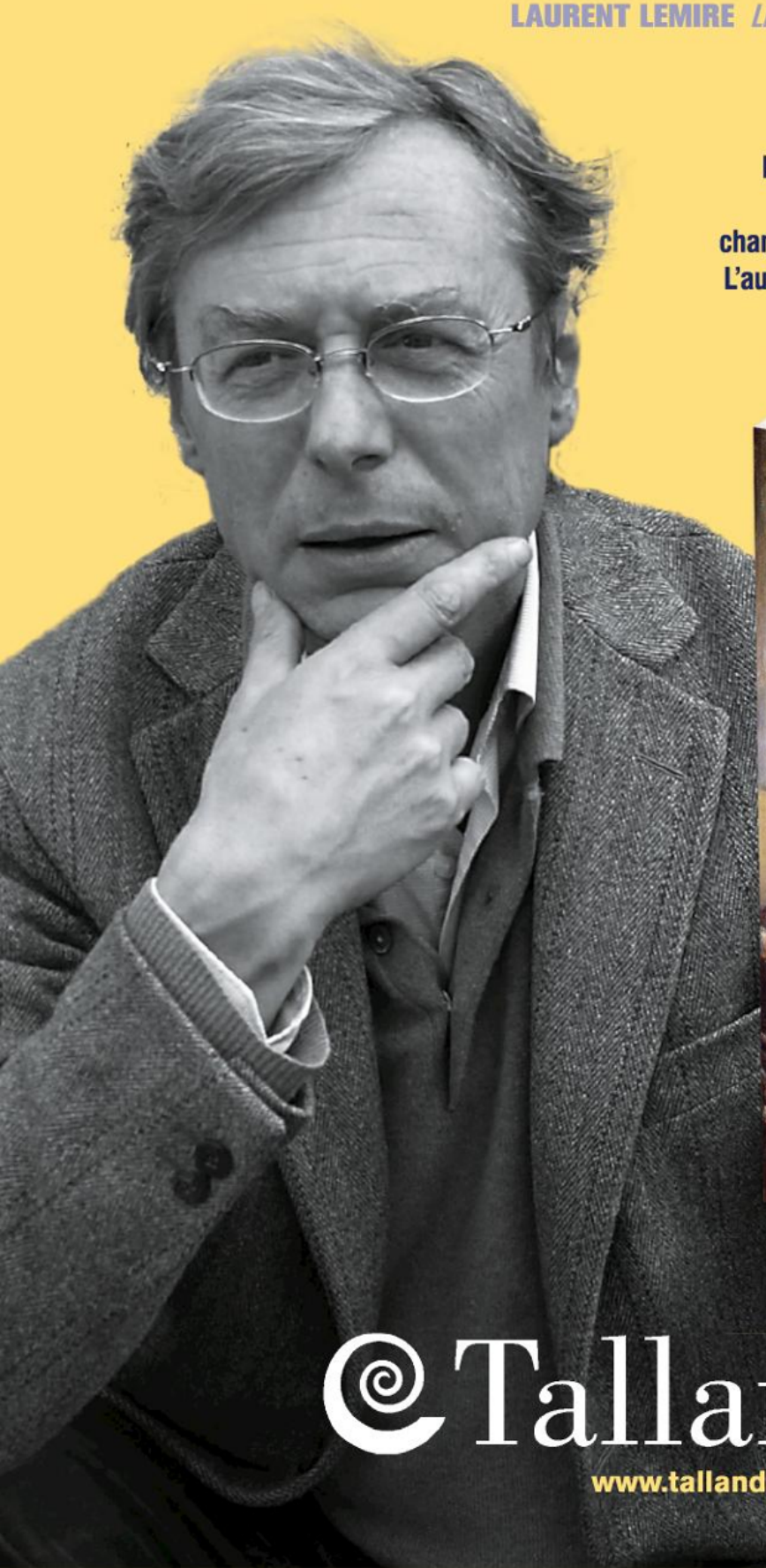
ENRIQUE, LE MALAIS, HÉROS INATTENDU

L 13413 - 476 - F: 6,40 € - RD

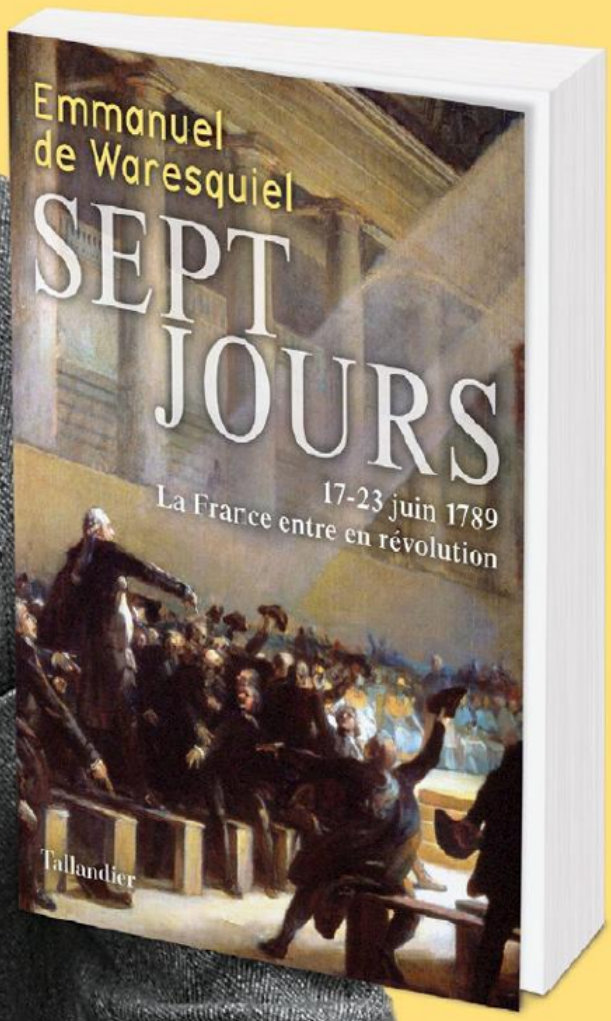
ALL 8,20 € - BEL 7,40 € - ESP 7,40 € - GR 7,40 € - ITA 7,40 € - PORT/CONT 7,40 € - LUX 7,40 € - ANDORRE 7,40 € - CH 12,40 FS - MAR 65 DH
TUN 9,50 TND - TOM/A 1620 XPF - TOM/S 970 XPF - DOM/S 7,40 € - CAN 10,50 $ CAN - USA 10,50 $

« EN SEPT JOURS, MILLE ANS DE MONARCHIE SONT BALAYÉS D'UN COUP DE DÉS QUE WARESQUIEL TRANSFORME EN COUP DE MAÎTRE. »

LAURENT LEMIRE *Livres Hebdo*



Le dernier opus d'Emmanuel de Waresquiel, enrichi d'abondantes sources inédites, change radicalement notre lecture de la Révolution. L'auteur raconte « ses » sept jours tambour battant en un récit alerte qui se lit comme un roman à suspense.



Tallandier

www.tallandier.com

Revue mensuelle créée en 1978,
éditée par Sophia Publications
8, rue d'Aboukir, 75002 Paris
Président et directeur de la publication : Claude Perdriel
Directeur général : Philippe Menat
Directeur éditorial : Maurice Szafran
Directeur éditorial adjoint : Guillaume Malaurie
Directeur délégué : Jean-Claude Rossignol
Conception graphique : Dominique Pasquet

Pour toute question concernant votre abonnement
Tél. : 01 55 56 71 19
Courriel : abo.histoire@groupe-gli.com
L'Histoire, service abonnements
45, avenue du Général-Leclerc, 60643 Chantilly Cedex
Belgique : Édigroup Belgique, tél. : 070 233 304
Suisse : Édigroup SA, tél. : 022 860 84 01
Tarif France : 1 an, 12 n°s : 67 €
1 an, 12 n°s + 4 n°s *Hors-série. Collections* : 89 €
Tarif autres pays : nous consulter
Achat de revues et d'écrins
L'Histoire, 8, rue d'Aboukir, 75002 Paris
Tél. : 01 70 98 19 24

RÉDACTION, DOCUMENTATION, RÉALISATION
Tél. : 01 70 98 suivi des 4 chiffres
Courriel rédaction : courrier@histoire.presse.fr
Directrice de la rédaction : Valérie Hannin (19 49)
Assistante et coordinatrice de la rédaction, en charge des partenariats : Claire Cellier Wallet (19 51)
Conseillers de la direction : Michel Winock, Jean-Noël Jeanneney
Rédactrice en chef : Héloïse Kolebka (19 50)
Rédactrice en chef adjointe responsable des *Collections* : Géraldine Soudri (19 52)
Rédacteur en chef adjoint : Olivier Thomas (19 54)
Secrétaire général de rédaction : Raymond Lévêque (19 55) assisté de Grégoire Morelli
Chef de rubrique : Ariane Mathieu (19 53)
Rédaction : Julia Bellot (19 60), Lucas Chabalier, Huguette Meunier
Rédaction-révision-correction : Hélène Valay
Directrice artistique : Marie Toulouze (19 57)
Service photo : Jérémy Suarez-Lalouni (19 58)
COMITÉ SCIENTIFIQUE
Pierre Assouline, Jacques Berlioz, Patrick Boucheron, Catherine Brice, Bruno Cabanes, Johann Chapoutot, Joël Cornette, Clément Fabre, Anaïs Fléchet, Jean-Noël Jeanneney, Philippe Joutard, Emmanuel Laurentin, Julien Loiseau, Pap Ndiaye, Fabien Paquet, Olivier Postel-Vinay, Yann Potin, Yves Saint-Geours, Maurice Sartre, Claire Sotinel, Pierre-François Souyri, Laurent Theis, Annette Wieviorka, Olivier Wieviorka, Michel Winock
CORRESPONDANTS
Dominique Alibert, Claude Aziza, Vincent Azoulay, Antoine de Baecque, Esther Benbassa, Jean-Louis Biget, Françoise Briquel-Chatonnet, Guillaume Calafat, Jacques Chiffoleau, Alain Dieckhoff, Jean-Luc Domenach, Hervé Duchêne, Olivier Faron, Christopher Goscha, Christian Grataloup, Isabelle Heullant-Donat, Gilles Kepel, Matthieu Lahaye, Marc Lazar, Olivier Loubes, Gabriel Martinez-Gros, Marie-Anne Matard-Bonucci, Guillaume Mazeau, Nicolas Offenstadt, Pascal Ory, Michel Porret, Yann Rivière, Boris Valentin, Sylvain Venayre, Catherine Virlouvet, Nicolas Werth
Ont collaboré à ce numéro
Louis Barchon, Adeline Chaverot, Célia Maurincomme, Any-Claude Médioni (iconographie)
FABRICATION
Responsable de fabrication : Christophe Perrusson (19 10)
ACTIVITÉS NUMÉRIQUES
Bertrand Clare (19 08)
SERVICES ADMINISTRATIFS ET FINANCIERS
Responsable administratif et financier : Nathalie Tréhin (19 16)
Comptabilité : Teddy Merle (19 15)
MARKETING DIRECT ET ABONNEMENTS
Responsable du marketing direct : Linda Pain
Responsable de la gestion : Magali Viette
VENTES ET PROMOTION
Directeur : Valéry-Sébastien Sourieau (19 11)
Ventes messageries : VIP Diffusion Presse, Frédéric Vinot (N° Vert 08 00 51 49 74)
Diffusion librairies Pollen/Dif'pop'
Tél. : 01 43 62 08 07, fax : 01 72 71 84 51
COMMUNICATION
Isabelle Rudi (19 70)
RÉGIE PUBLICITAIRE
Mediaobs
44, rue Notre-Dame-des-Victoires, 75002 Paris
Tél. : 01 44 88 suivi des 4 chiffres
Courriel : pnom@mediaobs.com
Directeur général : Corinne Rougé (93 70)
Directeur commercial : Christian Stefani (93 79)
Publicité littéraire : Quentin Casier (97 54)
Responsable Web : Pierre Toubin (93 75)
Studio : Louis Fourquet (89 26)
Gestion : Catherine Fernandes (89 20)
mediaobs.com

Qui raconte l'histoire ?

L'affaire semble entendue. C'est une des dates les plus importantes de l'histoire de l'humanité. Le premier tour du monde en bateau, c'est Magellan en 1519. Les choses ne sont peut-être pas si simples.

D'abord parce que Magellan, on le sait, n'a pas fini le voyage. Il connaît une mort stupide, le 27 avril 1521, à Mactan, dans une expédition punitive inconsidérée contre le seigneur du lieu.

Ensuite parce que, s'il avait vécu, le capitaine général n'aurait sans doute pas davantage « bouclé le monde ». En homme têtu, mais en homme de parole, explique dans ce dossier le grand historien espagnol Juan Gil, il serait allé au bout de sa mission, un aller-retour jusqu'aux Moluques, l'archipel le plus oriental de l'Insulinde, magique épicerie où pousse le girofle qu'on s'arrache alors à prix d'or. Après sa rupture avec le roi Manuel Ier de Portugal, c'est la promesse qu'il a faite à Charles Ier (futur Charles Quint) lorsqu'il l'a convaincu, globe et carte en main, qu'il existait à l'ouest un passage vers les mers australes et, au-delà, vers l'archipel convoité.

L'expédition cosmopolite partie de Séville le 10 août 1519 qui s'acheva 1 124 jours plus tard nous appartient à tous

C'est après la mort de Magellan que l'expédition prend un autre tour. Elcano, devenu capitaine de la *Victoria*, décide de revenir par l'Afrique et l'Atlantique, la route interdite par le grand partage de Tordesillas (parce que c'était là l'hémisphère portugais). Une décision qui prolonge encore de neuf mois l'aventure. De cet interminable voyage qui tourna souvent au cauchemar la fantaisie de Pigafetta, chroniqueur de génie, livra un récit merveilleux, tout à la gloire de Magellan, son révéré capitaine général, assurant pour longtemps sa légende.

Une tout autre version s'écrit aujourd'hui à Singapour ou en Indonésie, celle qui fait d'Enrique, le serviteur et interprète malais, le vrai héros de l'histoire. Amené par Magellan à Lisbonne après la prise de Malacca (1511), il fut un compagnon fidèle jusqu'à faire avec lui, en 1519, le voyage jusqu'aux Philippines. Il s'enfuit après la mort de son maître et l'on ne sait plus rien de ce qu'il devint. Mais il n'eut pas de mal, si c'était là sa résolution, à revenir vers son pays natal, bouclant ainsi le monde avant le retour triomphal d'Elcano à Séville le 8 septembre 1522. Ce ne sont là que conjectures, rendues plausibles cependant par ce que l'on sait aujourd'hui des échanges maritimes très actifs au XVe siècle entre Indonésie et Philippines. Cela suffit en tout cas pour faire d'Enrique *« le symbole d'une histoire plus équitable des Grandes Découvertes »* (Romain Bertrand).

Restent les femmes qui, une fois de plus, ne racontent rien. Beatriz Barbosa, épousée en 1517 à Séville et dont les archives conservent le contrat de mariage. Les femmes de Cebu, qui *« toutes nous préfèrent à leur mari »*, fanfaronne Pigafetta. Voire… Si l'on en croit l'humaniste Pierre Martyr d'Anghiera, qui fit parler les survivants de l'expédition, c'est le viol des femmes par les marins qui déclencha la vengeance du roi de Cebu peu après la mort du capitaine.

L'histoire ne finit jamais de s'écrire. Celle de Magellan n'est pas terminée. Il est dérisoire, cinq cents ans plus tard, de voir sa mémoire disputée entre deux pays qui, en 1580, n'en faisaient plus qu'un et qui sont désormais tous les deux parties prenantes de la même Union européenne. Aucun doute pourtant. L'expédition cosmopolite partie de Séville le 10 août 1519 qui s'acheva 1 124 jours plus tard après avoir *« découvert et arrondi toute la rotondité du monde »* (Elcano) nous appartient à tous. ■

L'Histoire

Spinoza et Padura

Dans la bibliographie du numéro des *Collections de L'Histoire* sur Spinoza (n° 87, avril-juin 2020), vous auriez pu signaler la version de l'*Éthique* éditée par Robert Misrahi aux notes profuses et passionnantes ou encore celle de Charles Appuhn. Pour la littérature, je vous indique le roman *Hérétiques* du Cubain Leonardo Padura où l'auteur fait revivre l'hérésie juive à Amsterdam avant Spinoza.

Michel Vidal

L'autre Jeanne de Navarre

La rigueur étant une vertu complémentaire de la modestie, je me permets de vous signaler qu'à vouloir corriger la maladroite erreur commise par l'un de vos auteurs, Yann Potin, dans le n° 471 de mai 2020, vous en avez vous-mêmes commis une autre ! En effet, la « Jeanne de Navarre » qui avait été assimilée trop vite par votre auteur à la mère d'Henri V n'était que sa belle-mère, soit la seconde femme de son père, devenu roi dans l'intervalle. Or votre erreur dans la correction de l'erreur confond cette Jeanne de Navarre-là avec une autre ! La Jeanne de Navarre (1370-1437) que Yann Potin aurait voulu voir être la mère biologique de son héros, Henri V, était, *via* son père Charles II de Navarre, dit « le Mauvais », la petite-fille de la Jeanne de Navarre (1311-1349) que vous évoquez dans votre erratum, fille de Louis X, et donc descendante directe des Capétiens.

Jules Malet

Les ossements de Waterloo

*Vous êtes nombreux à réagir à notre dossier d'été « Vivre avec les morts » (*L'Histoire *n° 473-474, juillet-août 2020). Marc Favier nous demande si* « la rue de l'Ouest où aurait habité Michelet est l'actuelle rue d'Assas ou la rue de l'Ouest dans le XIVe arrondissement de Paris » ?

La réponse de Yann Potin

La rue de l'Ouest où habitait Michelet au XIXe siècle est en effet l'actuelle rue d'Assas dans le VIe arrondissement de Paris. On peut voir sur son immeuble, aujourd'hui au coin de la rue Vavin, la plaque localisant son domicile.

Michel Mellet nous écrit à propos de l'entretien avec Thomas W. Laqueur : « Victor Hugo, lors de son passage à Londres (entre le 1er et le 5 août 1852), s'étonnait de lire dans les journaux anglais que plusieurs vaisseaux chargés de milliers de barils d'ossements (humains et chevaux) recueillis sur le champ de bataille de Waterloo venaient d'accoster à Londres. Ces ossements étaient destinés à être broyés pour servir d'amendement aux champs anglais. Hugo s'en inquiétait. Or vous écrivez qu'à Waterloo, comme dans les autres champs de bataille avant la Grande Guerre, les corps ont été laissés sur place. »

La réponse de Thomas W. Laqueur

Il y a eu de nombreux rapports dans la presse anglaise, et même bien avant le témoignage de Victor Hugo, de l'acheminement par bateaux d'ossements humains depuis différents champs de bataille. Il n'y a cependant pas de preuves archéologiques d'exhumation à large échelle d'ossements depuis Waterloo, même si nous savons que des visiteurs ont pris des os et des dents en souvenir lorsqu'ils venaient visiter ce champ de bataille transformé en site touristique. Cela dit, il y avait bien un commerce colossal d'ossements d'animaux, utilisés comme fertilisant, ou surtout brûlés comme charbon (qu'on surnommait alors « os noir » ou « os charbon »), dans de nombreux procédés industriels durant le XIXe et le début du XXe siècle. Il devait y avoir quelques os humains dans le tas.

Sauf mention contraire de son auteur, toute lettre parvenue à la rédaction de *L'Histoire* est susceptible d'être publiée dans le magazine. Par souci de brièveté et de clarté, la rédaction se réserve le droit de ne publier que des extraits des lettres sélectionnées.

Influence britannique et empire portugais

Dans l'article sur Hipólito da Costa, ce journaliste qui a créé en 1808 à Londres le premier journal brésilien, (*L'Histoire* n° 475, septembre 2020), il aurait peut-être fallu préciser que l'Angleterre était l'alliée du Portugal depuis le traité de Londres de 1373 dont l'importance fut considérable durant les guerres napoléoniennes avec l'intervention du duc de Wellington dans la péninsule Ibérique. De là s'explique aussi la stratégie d'influence britannique sur le monde lusophone, allant de pair avec un intérêt croissant pour les ressources d'Amérique latine.

Ernestine Mirocourt

RECTIFICATIFS

> Richard Cœur de Lion a été tué non par une lance, mais par un carreau d'arbalète reçu au cou, et qui l'a fait agoniser plusieurs jours (*L'Histoire* n° 473-474). *Michel Delafosse*

> Dans la rubrique « On va en parler » (*L'Histoire* n° 475), certaines images ne correspondent pas au texte : l'image de « Fersen, ami fidèle » aurait dû renvoyer au « Premier musée arménien », tandis que celle du « Premier musée arménien » était censée faire référence aux « Marbres du Parthénon ».

Certifié PEFC
Ce produit est issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées.
PEFC
10-32-2113
pefc-france.org

Origine du papier : Autriche
Taux de fibres recyclées : 0 %
Eutrophisation : PTot = +0,008 kg/tonne de papier
Ce magazine est imprimé par BLG, Toul (54), France, certifié PEFC

L'Histoire

ACPM OJD DIFFUSION

La rédaction de L'Histoire *est responsable des titres, intertitres, textes de présentation, encadrés, notes, illustrations et légendes. La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective.*
Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L.122-4 du Code de propriété intellectuelle).
Toute copie doit avoir l'accord du Centre français de droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris. Tél. : 01 44 07 47 70. Fax : 01 46 34 67 19).
L'éditeur s'autorise à refuser toute insertion qui semblerait contraire aux intérêts moraux ou matériels de la publication. Les nom, prénom(s) et adresse de nos abonnés sont communiqués à notre service interne et aux organismes liés contractuellement avec L'Histoire, *sauf opposition motivée. Dans ce cas, la communication sera limitée au service de l'abonnement. Les informations pourront faire l'objet d'un droit d'accès ou de rectification dans le cadre légal.*

Commission paritaire n° 0423 K 83242. ISSN 0182-2411.
L'Histoire est publiée par Sophia Publications.
Président et directeur de la publication : Claude Perdriel.
Dépôt légal septembre 2020.
© 2020 Sophia Publications.

INÉDIT

TANKS

ROIS DES CHAMPS DE BATAILLE

SUIVEZ L'ÉPOPÉE DE CES INCROYABLES MACHINES DE GUERRE
AU COURS DES GRANDS CONFLITS DU 20E SIÈCLE.

DÈS LE 3 NOVEMBRE

TOUS LES MARDIS À 20H40

SUR LA CHAÎNE

TOUTE L'HISTOIRE

En partenariat avec

WORLD OF TANKS

© MoreThanPicture/Shutterstock

Olatropp.com

Une chaîne Mediawan

DISPONIBLE SUR

CANAL+ orange SFR free bouygues prime video Molotov.tv BIS

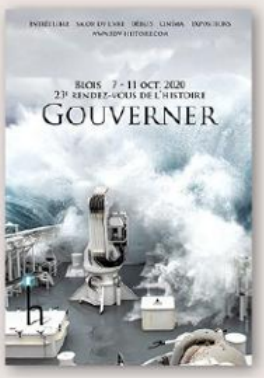
www.toutelhistoire.com
@TLHTV

Festival

23e édition des Rendez-vous de l'histoire de Blois

DU 7 AU 11 OCTOBRE SUR LE THÈME « GOUVERNER »

Retrouvez *L'Histoire*



du vendredi 9
au dimanche 11 octobre
au salon du livre
sur le **stand n° 236**

■ Le **samedi 10 octobre à 18 h 30**
pour le grand débat de *L'Histoire*
« Médecins, militaires, astrologues… Quand les experts prennent le pouvoir »

Avec **Paulin Ismard**, **Marilyn Nicoud**
et **Judith Rainhorn**
Dans le grand auditorium de la halle aux Grains

***L'Histoire* vous invite également**

■ Le **samedi 10 octobre à 16 h 30**
à la remise du **prix lycéen du Livre d'histoire**
en présence de Claude Gauvard, sa marraine
A l'espace culturel E. Leclerc
Avec l'auteur, le comité d'organisation
et quelques-uns des élèves du jury

■ Le **samedi 10 octobre à 16 h 15**
à la **remise du prix du Documentaire historique**
Le Grand Prix a été attribué à
Talking About Trees de Suhaib Gasmelbari
(projection le samedi à 16 h 15 au cinéma Les Lobis)
Le prix Georges-Duby est décerné à
Le Temps des ouvriers de Stan Neumann
(diffusion le dimanche à 9 h 15 au cinéma Les Lobis)
Hitch, une histoire iranienne
de Chowra Makaremi a reçu la mention spéciale
(projection le dimanche à 15 h 45
à l'auditorium du conservatoire)

Et bien d'autres tables rondes, projections et événements

Dépôt légal
INFLATION

Créé en 1537 pour les imprimés, le dépôt légal s'enrichit chaque année : en 2019, 79 581 livres et 210 000 périodiques, sans oublier la forme virtuelle : 2,6 milliards d'URL et 1,1 pétaoctet (soit 1 million de milliards d'octets) de données cumulées. Or le confinement a créé un double engorgement : moins de journées travaillées et beaucoup de publications… liées au confinement. Une véritable course contre la montre.

Finlande
SVASTIKA NON GRATA

Ça y est ! La svastika qui figurait parfois encore sur des avions militaires finnois a totalement disparu. C'est désormais l'aigle doré sur fond bleu, emblème officiel depuis 2002, qui signale les appareils de l'armée de l'air finlandaise. Symbole présent dans la mythologie finlandaise, la svastika avait été choisie en 1918 lors de l'indépendance acquise sur la Russie et pas vraiment remise en cause jusqu'aux années 2000. Une façon de tourner définitivement la page de la Seconde Guerre mondiale, quand la Finlande combattait aux côtés des nazis contre l'URSS.

Éthiopie
HACHE COMME HIPPOPOTAME

A Konso, dans le sud de l'Éthiopie, des archéologues ont trouvé une hache datée de 1,4 million d'années, taillée dans un fémur d'hippopotame. Un matériau très rarement utilisé. Cela correspond-il à une période d'intense activité volcanique qui aurait empêché *Homo erectus* d'aller piocher dans ses habituels dépôts de pierre ? Ou est-ce un choix isolé et délibéré d'expérimenter de nouveaux matériaux ? La question reste ouverte en attendant d'autres trouvailles.

Paris
LE LAVOIR DE ZOLA

Au 35 de la rue Léon, dans le XVIIIe arrondissement, un lavoir a fonctionné de 1870 à 1953. Émile Zola le décrit dans *L'Assommoir* (1876-1877), comme *« un immense hangar, à plafond plat, à poutres apparentes, monté sur des piliers de fonte, fermé par de larges fenêtres claires »*. Abandonné pendant une quinzaine d'années, il a ensuite été transformé en salle de théâtre, occupée par le Lavoir moderne parisien. La Ville de Paris vient d'annoncer sa préemption, permettant au bâtiment d'être réhabilité au cœur de la Goutte-d'Or.

Liverpool
MÉMOIRE À VIF

Liverpool fut, du XVIIe au XIXe siècle, une grande plateforme du commerce triangulaire. Les rues portent la trace de ce passé, rendant un hommage de plus en plus contesté aux familles qui, enrichies par la traite, ont construit manoirs, entreprises, écoles, hôpitaux. Des travaux de l'université de Liverpool ont mis en lumière ces liens, entraînant la présentation d'excuses de la part de la Banque d'Angleterre, de l'Église anglicane, des pubs Greene King ou des assurances Lloyd's. Des donations aux associations luttant contre le racisme et des bourses d'études pour des étudiants noirs vont être mises en place. La ville espère créer des émules, dans le pays et dans les autres États au passé esclavagiste.

Rencontre

Gustave Monod, pour l'honneur de l'école

ARCHIVES FAMILLE MONOD/DR

Né le 30 septembre 1885 à Mazamet dans une famille de pasteurs protestants, Gustave Monod a été un inspecteur général de l'Instruction publique exemplaire et un philosophe engagé.
Militant de la paix et de l'antifascisme, il refuse d'être un rouage dans la machine du régime de Vichy. Le 3 octobre 1940 est promulguée au *Journal officiel* la loi *« portant statut des Juifs »*. Sur ordre du recteur de Paris, Gustave Monod convoque les chefs des établissements scolaires parisiens le 4 novembre 1940. Le rapport qu'il rédige montre sa réticence vis-à-vis de ces mesures. *« Ce qui est aujourd'hui mis en question, c'est le libéralisme universitaire, c'est toute une conception de l'honneur intellectuel qui a été puisée par nous tous au plus profond des traditions françaises, humanistes et chrétiennes. »*
Une attitude qui vaut à Gustave Monod d'être mis à la retraite anticipée par le gouvernement de Vichy le 1er octobre 1941. Entre-temps, dès l'hiver 1940, Gustave Monod est entré en Résistance.
Pourquoi fut-il un des seuls universitaires à s'opposer à Vichy ? En quoi la période 1940-1945 constitue-t-elle un laboratoire pour une école nouvelle ? Comment la France Libre et la Résistance ont-elles conçu l'école à venir ? Comment cette école se situe-t-elle dans la continuité des réformes du Front populaire à la Libération ?
Des éléments de réponses seront fournis lors d'une réunion « La Résistance, la France Libre et l'école » durant laquelle on pourra écouter Isabelle Clavel, Olivier Loubes, Jean-François Muracciole et Tristan Lecoq, lui-même inspecteur général de l'Éducation nationale et coauteur en 2008 d'un joli petit livre hommage : *Gustave Monod, une certaine idée de l'école* (CIEP). En partenariat avec l'Institut national supérieur du professorat et de l'éducation (INSPE), la Fondation Charles-de-Gaulle, l'Inspection générale de l'éducation, du sport et de la recherche.
Le 14 octobre à 18 heures à l'INSPE de l'Académie de Paris, 10, rue Molitor, 75016 Paris.

@ Retrouvez l'article de Tristan Lecoq « Gustave Monod, l'inspecteur général qui a dit non » sur **www.lhistoire.fr**

Écoutez ce qu'hier nous prépare.

© Radio France/C. Abramowitz

LE COURS DE L'HISTOIRE
DU LUNDI AU VENDREDI
9H05
Xavier Mauduit

france culture
L'esprit d'ouverture.

En partenariat avec L'Histoire

Agenda

3 octobre
Paray-le-Monial
Le colloque Relique et pélerinage se fera en présence des historiens Géraldine Mallet, Adeline Rucquoi et Nicolas Reveyron.

5 octobre
Paris, Société d'encouragement pour l'industrie nationale
Cette journée d'étude consacrée à l'industrie de l'Antiquité à nos jours accueille les interventions de François Jarrige, Catherine Verna, Denis Woronoff.

8 octobre
Blois, campus de la CCI
« Gouverner les ressources » sera le thème de la table ronde qui réunit Benoît Hazard, Thomas Le Roux, Catherine Verna.

18 et 25 octobre
Paris, Institut du monde arabe
« Révoltes et révolutions », suite et fin. Les 2e et 3e séances des Journées de l'histoire de l'IMA avec Cyrille Aillet, Mohammad Ali Amir-Moezzi, Chaymaa Hassabo, Farida Souiah…

24 octobre
Péronne, Historial
Historien et architecte, Richard Klein évoque dans cette conférence la reconstruction des régions dévastées lors de la Première Guerre mondiale.

28-31 octobre
Paris, Carrousel du Louvre
Le 26e Salon international du patrimoine culturel s'ouvre avec 300 exposants sur le thème « Patrimoine et territoires ».

31 octobre
Avignon, cloître Saint-Louis
Les rencontres Recherche et Création, organisées par l'Agence nationale de la recherce et le Festival d'Avignon, ont pour thème « Le désordres des sentiments ». Parmi les nombreux intervenants, plusieurs historiens seront présents : Mélanie Traversier, Sylvain Venayre ou Georges Vigarello.

@ Retrouvez plus d'informations sur **www.lhistoire.fr**

Vie de l'édition

Humanités numériques
La nouvelle collection en *open access* « Humanités numériques » aux Presses universitaires du Septentrion, en partenariat avec la Maison européenne des sciences de l'homme et de la société, attend ses premiers manuscrits, qui peuvent être des versions remaniées de thèses de doctorat ou de mémoires d'habilitation à diriger des recherches. Les propositions sont à envoyer avant le 31 octobre 2020 à Clarisse Bardiot et Émilien Ruiz (emilien.ruiz@sciencespo.fr).

Perrin entre en guerre…
Avec *Les Grandes Erreurs de la Seconde Guerre mondiale* (Jean Lopez et Olivier Wieviorka), l'*Histoire navale de la Seconde Guerre mondiale* (Craig L. Symonds), première synthèse sur le sujet, et l'*Infographie de la Seconde Guerre mondiale* dans un coffret en édition limitée, Perrin fait des heureux chez les amateurs du conflit.

Socialistes européens
Marc Lazar et Mathieu Fulla ont dirigé un ouvrage consacré à l'étude des relations entre les socialistes et l'État dans les pays d'Europe occidentale aux xxe et xxie siècles : *European Socialists and the State in the Twentieth and Twenty-First Centuries* (Palgrav Macmillan, 2020).

Les gens

Yann Rodier

Le prix 2019 de la Société d'étude du xviie siècle a été attribué à ce spécialiste de l'histoire des émotions pour *Les Raisons de la haine. Histoire d'une passion dans la France du premier xviie siècle, 1610-1659*, Champ Vallon, 2019. Le prix est remis le 30 octobre à l'Institut historique allemand, 75003 Paris.

Laurence Bertrand Dorléac

L'historienne d'art a pris la succession de Bruno Racine à la présidence du comité scientifique du Festival de l'histoire de l'art de Fontainebleau. La 10e édition aura lieu du 4 au 6 juin 2021.

Catherine de Poplavsky

A travers l'Association des historiens, Catherine de Poplavsky contribue depuis plusieurs années à la diffusion de la discipline. Pour cette année 2020-2021, bravant la Covid-19, elle organise à la Sorbonne un grand cycle de conférences intitulé « Anatomie de l'Europe médiévale ». Il débute le 12 octobre à 18 h 30 avec « Après Rome : des royaumes barbares au retour des empires » par Bruno Dumézil.

Hommage

Hélène d'Almeida-Topor
Le 1er août 2020 la grande historienne de l'Afrique est morte, à 88 ans, jour anniversaire de l'indépendance du Bénin. De son œuvre on retiendra sa thèse ***Histoire économique du Dahomey***, soutenue en 1987 (L'Harmattan, 1995), sa synthèse sur ***L'Afrique, du xxe siècle à nos jours*** (Armand Colin, « U », 2013) et, à partir d'entretiens avec des combattantes, son livre ***Les Amazones. Une armée de femmes dans l'Afrique précoloniale*** (La Lanterne magique, 2016).

Jean-Louis Ferrary
Mort le 9 août 2020, à 72 ans, directeur d'études à l'EPHE, directeur de la « Collection des universités de France », Jean-Louis Ferrary, spécialiste de Polybe et de Cicéron, était l'auteur de ***Guerre et droit*** (Hermann, 2017), ***La Diplomatie romaine sous la république. Réflexions sur une pratique*** (Presses universitaires de Franche-Comté, 2015) ou ***Rome et le monde grec. Choix d'écrits*** (Les Belles Lettres, 2017).

@ Retrouvez plus d'informations sur **www.lhistoire.fr**

SORBONNE UNIVERSITY ABU DHABI – HANS HARTUNG – DR – DR – J.-F. DARS/ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME

LES FILMS D'ICI MÉDITERRANÉE, SERGE LALOU ET DULAC DISTRIBUTION PRÉSENTENT

« Passionnant et inspiré. Un coup de cœur. » TÉLÉRAMA

ANNECY
PRIX FONDATION GAN
À LA DIFFUSION
WORK IN PROGRESS

COUP DE ŒUR
CINÉMAS ART & ESSAI DE L'AFCAE

FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE
2020

JOSEP

UN FILM DE AUREL

SCÉNARIO DE JEAN-LOUIS MILESI INSPIRÉ DE LA VIE ET L'ŒUVRE DE JOSEP BARTOLÍ

AU CINÉMA LE 30 SEPTEMBRE

LA CROIX · Télérama · VOCABLE · PREMIERE · L'Histoire · QUE TAL PARIS? · SENS CRITIQUE · France 3

ACTUALITÉS

L'ÉDITO

3 Qui raconte l'histoire ?

FORUM

Vous nous écrivez

4 Les ossements de Waterloo

ON VA EN PARLER

Festival

6 23e édition des Rendez-vous de l'histoire de Blois

ÉVÉNEMENT

Pologne, 1980

12 La révolution Solidarnosc
par Ania Szczepanska

ACTUALITÉ

Rwanda

20 Génocide des Tutsi : le retard français ?
par Hélène Dumas

Édition

22 Moyen Age : nos amies les bêtes
par Baudouin Van den Abeele

Mondialisation

24 Le tour du monde en 93 objets
entretien avec Pierre Singaravélou et Sylvain Venayre

PORTRAIT

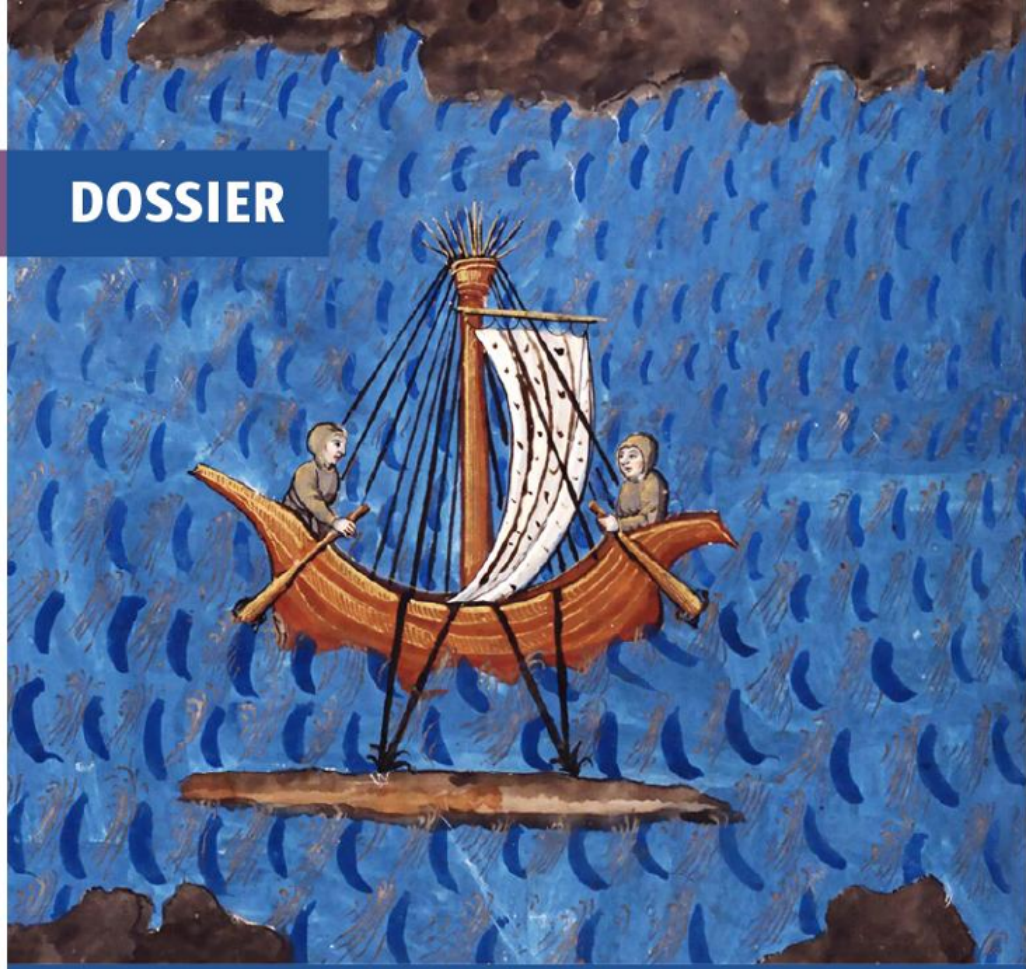
Souleymane Bachir Diagne

26 Le « gai savoir » métissé
par Grégoire Kauffmann

COUVERTURE : Portrait de Magellan réalisé par Charles Philippe Larivière vers 1834 ; en fond, détail de la carte de l'océan Pacifique d'Abraham Ortelius avec la *Victoria*, 1590 (RMN-GP, château de Versailles/Gérard Blot – The British Library Board/Leemage).

Ce numéro comporte un encart abonnement *L'Histoire* sur les exemplaires kiosque France, un encart abonnement Édigroup sur les exemplaires kiosque Belgique et Suisse et un catalogue Humensis sur les exemplaires abonnés.

DOSSIER



28 L'énigme Magellan

30 **Carte : le tour du monde en 1 124 jours**

32 **1519-1522. Chronique du grand voyage**
par Juan Gil

Le projet : un aller-retour vers les îles aux Épices
par Michel Chandeigne

L'« armada des Épices »
par Michel Chandeigne

Enquête sur les survivants
par Romain Bertrand

Clou de girofle : l'or des Moluques

Chronologie

44 **Un homme d'expérience**
par Rui Manuel Loureiro

25 juillet 1511. A l'assaut de Malacca
par Romain Bertrand

Carte : marin et soldat

50 **Et si Enrique avait été le premier ?**
par Romain Bertrand

Globalisation : acte I
par Carmen Bernand

Enrique, héros équitable

56 **A qui appartient Magellan ?**
par Olivier Thomas

POLISH PRESS AGENCY/CAF/JANUSZ UKLEJEWSKI – YALE UNIVERSITY, BEINECKE RARE BOOK AND MANUSCRIPT LIBRARY, MS 591 FOLIO 25V

L'ATELIER DES CHERCHEURS

58 Yellowstone, 1872 : un parc sans Indiens
par Karl Jacoby

64 Eugène-Eugénie. Être **transgenre** au Moyen Âge
par Chloé Clovis Maillet

68 Le thé, boisson nationale de la Chine ?
par Nicolas Zufferey

74 Décryptage d'image. **Kimono patriotique** : porter la guerre sur soi
par Bruno Cabanes

GUIDE

LIVRES

76 « Commune(s), 1870-1871. Une traversée des mondes au XIXe siècle » de Quentin Deluermoz
par Michel Winock

78 La sélection de « L'Histoire »

Revues
86 La sélection de « L'Histoire »

Bande dessinée
88 « Mangez-le si vous voulez » de Gelli
par Pascal Ory

Classique
89 « Paris-New-York et retour » de Marc Fumaroli
par Hervé Duchêne

SORTIES

Expositions
90 « Pharaon, Osiris et la momie » à Aix-en-Provence
par Huguette Meunier

92 « Filmer les procès, un enjeu social » aux Archives nationales
par Sylvie Lindeperg

Cinéma
94 « Michel-Ange » d'Andreï Konchalovsky
par Antoine de Baecque

Médias
96 « Ku Klux Klan. Une histoire américaine » de David Korn-Brzoza
par Olivier Thomas

CARTE BLANCHE

98 Camille de Toledo, la fiction et l'archive
par Pierre Assouline

Préparez les concours sur www.lhistoire.fr
■ Capes ■ Agrégation
■ ENS ■ Sciences Po

NPS PHOTO – MANUEL COHEN – PICTURES FROM HISTORY/BRIDGEMAN IMAGES – COURTESY OF NORMAN BROSTERMAN

Portail n° 2 C'est là que les ouvriers du chantier naval ont accroché leurs 21 revendications (ci-dessous). Quarante ans plus tard, au même endroit, le Centre européen Solidarnosc (ECS), lieu d'expositions, centre d'archives et de recherche, commémore cet événement. Le logo de Solidarnosc a été doublé en alphabet cyrillique biélorusse, en soutien à l'opposition après les élections contestées en Biélorussie.

POLOGNE, 1980
LA RÉVOLUTION SOLIDARNOSC

Logo
Le graphiste Jerzy Janiszewski présente aux grévistes le logo de Solidarnosc.

Le 31 août 1980, après dix-sept jours de grève aux chantiers navals de Gdansk, le pouvoir communiste polonais cède. Solidarnosc, le premier syndicat libre et autonome du Parti, peut désormais exister. Récit d'un combat qui ébranla le bloc soviétique.

Par Ania Szczepanska

Lorsque la grève éclate sur la côte baltique le 14 août 1980, personne ne saisit la « miraculeuse nouveauté » du mouvement qui est en train d'advenir en Pologne, aux chantiers navals Lénine de Gdansk. La plupart des citoyens du bloc de l'Est comme de l'Ouest sont en vacances ; les dirigeants du Parti soignent leurs poumons sur les bords de la mer Noire. Malgré le boycott d'une cinquantaine de pays dont les États-Unis, les Jeux olympiques de Moscou viennent de se clôturer avec un certain faste, et les chars soviétiques peuvent continuer d'envahir l'Afghanistan.

En apprenant la nouvelle des grèves polonaises sur une plage normande, Marguerite Duras dit éprouver un bonheur révolutionnaire. L'événement est inédit, il émerge *« au plus loin de nous, très loin, en Pologne »*. Dans sa chronique hebdomadaire pour *Libération*, qui deviendra bientôt *L'Été 80*, elle écrit avoir tremblé en découvrant cette vérité qui a jailli de Gdansk. Duras voudrait aller voir sur place et parler à ces milliers d'ouvriers polonais qui ont accepté l'inadmissible *« pendant des décennies et des décennies »* et qui à présent n'ont plus peur. En plein mois d'août, les journalistes du monde entier s'attroupent devant la grille d'entrée du chantier, qui devient, pendant ces derniers jours d'été, le cœur de l'actualité et de tous les espoirs.

L'AUTEURE
Maîtresse de conférences en histoire du cinéma à l'université Paris-I-Panthéon-Sorbonne, Ania Szczepanska est l'auteure de **Une histoire visuelle de Solidarnosc** *(FMSH, à paraître en 2020) et du documentaire* **Solidarnosc, la chute du mur commence en Pologne** *(Looksfilm, Arte-NDR, 2019). Elle a coécrit avec Sylvie Lindeperg* **A qui appartiennent les images ?** *(FMSH, 2017).*

Une grève calme

Au premier jour de grève, les revendications paraissent modestes : une légère augmentation de salaire et la réintégration de leur collègue Anna Walentynowicz, une conductrice de grue licenciée à quelques mois de son départ à la retraite pour avoir mené des actions contestataires. Mais, deux jours plus tard, alors que leurs revendications ont été acceptées par la direction, le présidium des grévistes décide d'aller plus loin, par « solidarité » avec les autres travailleurs de Pologne. Le comité de grève interentreprises (MKS) synthétise alors les aspirations des ouvriers et réclame ouvertement ce qui n'a jamais existé dans le bloc socialiste : la liberté syndicale, la liberté de la presse, la libération des prisonniers politiques, le droit de grève et la reconnaissance des morts tombés sous les balles du régime en décembre 1970 sur la côte baltique. Leurs 21 revendications sont inscrites à la main sur une planche en bois et affichées sur le portail n° 2 du chantier pour être vues de tous.

Les grévistes réclament une amélioration de leurs conditions de travail et le droit de grève, mais aussi les droits fondamentaux des citoyens, définis par les accords d'Helsinki – signés en 1975 mais jamais appliqués en Europe de l'Est, et revendiqués par les dissidences est-européennes, comme la Charte 77.

A l'été 1980, l'esprit révolutionnaire qui anime les ouvriers de Gdansk est arrivé à maturité. Il n'est pourtant pas celui de l'euphorie des jets de pierres ▶▶▶

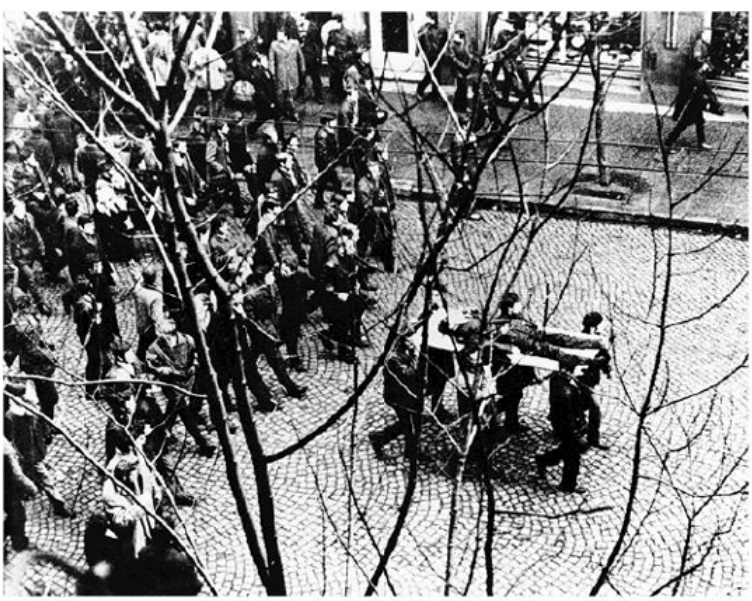
MICHAL FLUDRA/INFRPHOTO/AFP – ZENON MIROTA/COLLECTIONS OF EUROPEAN SOLIDARITY CENTRE POLISH PRESS AGENCY/CAP/JANUSZ UKLEJEWSKI – DR.

▶▶▶ ni des manifestations. Les ouvriers veulent une grève calme et « responsable », c'est pourquoi ils choisissent d'occuper leur lieu de travail, sans démonstration de force, avec des banderoles sobres et des slogans clairs, inscrits à la craie sur les murs du chantier naval : *« Égalité et justice pour toute la nation », « Patience », « Nous sommes avec vous ! »* et ce mot d'ordre qui s'impose parmi tous : « Solidarnosc », la solidarité.

La rupture de 1970

Si l'étincelle contestataire jaillit et surprend, le mouvement qui embrase le pays n'a rien d'un phénomène improvisé. Il est le résultat d'un long processus politique, nourri des échecs passés et d'une union progressive des forces de l'opposition démocratique, à différents niveaux de la société polonaise. Depuis les années 1960, déjà, des intellectuels pionniers virulents tentaient d'infléchir de l'intérieur la politique du Parti ouvrier unifié polonais (PZPR). La *Lettre ouverte au Parti ouvrier polonais* rédigée en 1965 par Jacek Kuron et Karol Modzelewski leur valut trois ans de prison et une reconnaissance internationale de la gauche radicale. En marxistes convaincus, ils y dénonçaient l'hypertrophie de l'État-Parti, le pouvoir abusif de la bureaucratie et le *« socialisme contrefait »*.

Les manifestations étudiantes de mars 1968 contre la censure d'État en portèrent l'esprit. Elles réveillèrent aussi les démons antisémites des forces conservatrices au sein du pouvoir, forçant des milliers de Juifs polonais à l'exil. Des étudiants contestataires furent renvoyés de l'université et privés d'emploi, beaucoup d'intellectuels rendirent leur carte du Parti. La boucle des soulèvements s'enclencha, amplifiant la tension entre classe ouvrière et classe dirigeante, sans que les forces d'opposition réussissent à s'unir. ▶▶▶



POLISH PRESS AGENCY/EDMUND PEPLINSKI

L'insurrection de 1970

En décembre 1970, à la suite d'une hausse de prix des denrées alimentaires, des insurrections éclatent sur la côte baltique. Le Comité du Parti est incendié et le pouvoir décide d'envoyer l'armée, faisant des dizaines de morts dans les rues de Gdansk et de Gdynia. Ce cliché, pris le 17 décembre 1970 par le photographe Edmund Peplinski, montre six hommes portant le corps de Zbigniew Godlewski, un ouvrier du chantier naval âgé de 18 ans tombé sous les balles. La photographie du « Jeudi noir » deviendra une image-icône et la scène sera reprise dans *L'Homme de fer* d'Andrzej Wajda, Palme d'or à Cannes en 1981.

CHRONOLOGIE

Grève, révolte et révolution

1968, janvier-août A la tête du Parti communiste tchécoslovaque, Alexander Dubcek mène une politique de relative libéralisation du pays, inaugurant le printemps de Prague, auquel l'invasion des forces du pacte de Varsovie met fin.
Mars A Varsovie, Gdansk, Cracovie et Poznan, le pouvoir polonais écrase des révoltes étudiantes.

1970, décembre Les émeutes de la Baltique (Gdansk, Gdynia, Elblag et Szczecin) sont réprimées par l'Armée populaire de Pologne: une quarantaine de personnes sont tuées et plus de 1 000 blessées.

1975, 1er août Signés par la quasi-totalité des pays d'Europe, les accords d'Helsinki énumèrent dix principes, parmi lesquels le respect des droits de l'homme.

1976, 23 septembre Création, par Jacek Kuron, Antoni Macierewicz et Adam Michnik, du Comité de défense des ouvriers (KOR), qui se donne pour but de soutenir les ouvriers victimes de répression.
Décembre 242 intellectuels tchécoslovaques signent une pétition, la Charte 77, rappelant à leur gouvernement les obligations des accords d'Helsinki.

1979, 2-10 juin Pélerinage de Jean Paul II en Pologne. Élu en 1978, il est le premier pape polonais.

1980, juillet Lublin connaît plusieurs jours de grève générale faisant suite à une hausse des prix de la viande décidée par le gouvernement.
14-31 août Grève aux chantiers navals de Gdansk, marquée par des négociations entamées à partir du 23 août sur la base de 21 revendications et aboutissant aux accords de Gdansk, autorisant notamment les syndicats libres.
10 novembre Enregistrement officiel du syndicat Solidarnosc, présidé par Lech Walesa, dont le nombre d'adhérents dépasse vite 10 millions.

1981, 13 décembre Le général Wojciech Jaruzelski instaure l'état de siège et dissout Solidarnosc, mettant un coup d'arrêt à la libéralisation politique.

1983, 5 octobre Lech Walesa reçoit le prix Nobel de la paix.

1985, avril Le président de l'URSS Mikhaïl Gorbatchev lance la perestroïka, une série de réformes libéralisant l'économie et la société.

1989, 6 février-5 avril Suite aux grèves nationales de 1988, Solidarnosc mène des négociations avec le pouvoir, qui aboutissent au pluralisme politique.
Juin Après les élections semi-libres, Solidarnosc forme un gouvernement de coalition qui met fin au régime communiste. La Hongrie connaît une évolution parallèle.

1990, 9 décembre Lech Walesa est élu président de la République de Pologne.

▸▸▸ En décembre 1970, les révoltes ouvrières contre la hausse du prix des denrées alimentaires furent violentes et réprimées dans le sang. Des dizaines de manifestants périrent sur la côte baltique et leur mort tragique ne fut pas reconnue par les autorités. Le traumatisme des « événements de Gdansk » devint le symbole d'une fracture irréparable entre le peuple ouvrier et le pouvoir communiste, rupture qui se manifesta dans le cycle des révoltes des années 1970.

Face à la montée de ces répressions, des mouvements démocratiques s'organisent. Des intellectuels protestent contre les changements de la Constitution et publient la Lettre 59 pour défendre les libertés individuelles. En 1976, Jacek Kuron, Adam Michnik et Antoni Macierewicz créent le Comité de défense des ouvriers (KOR) pour venir en aide aux familles des prisonniers, soigner les « balafres » de la classe ouvrière, la protéger de la bureaucratie politique et de la justice punitive. Afin de rendre leurs actions visibles, ils organisent la première grève de la faim dans une église de Varsovie, en « solidarité » avec les ouvriers emprisonnés et en appliquant les préceptes de non-violence forgés par Gandhi et Martin Luther King. Dans les colonnes du mensuel *Wiez* (« Le lien »), autour de son rédacteur en chef Tadeusz Mazowiecki et de l'historien des idées Bohdan Cywinski, le Club d'intellectuels catholiques (KIK) replace les questions éthiques au centre du politique, interrogeant le sens de la dignité humaine et le

Face aux répressions, des mouvements démocratiques s'organisent

rôle de l'Église dans les aspirations sociales des chrétiens. En contournant la censure, des dizaines de revues sont publiées clandestinement afin de faire entendre ces débats auprès d'un lectorat de plus en plus large et de plus en plus actif.

Des voix s'élèvent aussi à l'intérieur du Parti pour contester et réformer la politique du premier secrétaire Edward Gierek, qui conduit le pays à une situation économique désastreuse. Des échos de cette émulation intellectuelle et politique sont relayés à l'Ouest par des voies médiatiques comme la radio *Free* Europe, ou les revues *Kultura* de Jerzy Giedroyc et *Aneks* d'Aleksander Smolar.

Enfin, le voyage du nouveau pape Jean-Paul II en juin 1979 sur sa terre natale renforce le sentiment de dignité et éveille le cœur des indécis. Des millions de Polonais accompagnent l'ancien cardinal Wojtyla sur les routes de son pèlerinage. Dans ses ardentes homélies, il incite les Polonais à *« ne plus avoir* ▸▸▸

À SAVOIR

Charte 77

Huit ans après le printemps de Prague, la Charte 77 fut un mouvement démocratique porté par les intellectuels tchécoslovaques et la société civile. Parmi les 242 signataires : l'écrivain Vaclav Havel, le philosophe Jan Patocka ou l'historienne d'art Anna Farova. Leur texte réclamait le respect des accords d'Helsinki signés en 1975 et la défense des droits de l'homme. Malgré les répressions, les membres de la Charte continuèrent leurs activités dans la clandestinité. Le mouvement de la Charte 77 marqua l'opinion internationale et tissa des liens solides entre les dissidences est-européennes.

LEHTIKUVA/AFP

Slogan
Le 25 août 1980, des grévistes attendent la résolution du conflit sur les murs du chantier naval. Pour lutter contre la propagande d'État qui tente de décrédibiliser le mouvement, ils éditent un bulletin quotidien et inscrivent sur les murs : *« Justice et égalité pour toute la nation. »* Ils accrochent également une image de la Vierge Marie en guise de protection.

▸▸▸ *peur*», à chercher la «*force et la lumière pour accomplir son devoir*», au nom du respect de l'être humain. En quelques années, grâce à l'action de l'ensemble des forces démocratiques, le terreau des consciences morales et politiques a été préparé, la force du collectif a été éprouvée, l'aspiration massive au changement est manifeste.

Les grévistes du chantier naval de Gdansk ont pris part à ces révolutions souterraines qui ont transformé la société polonaise. Grâce au journal clandestin *Robotnik* (« L'Ouvrier »), créé à l'initiative du KOR, ils ont été mis au courant des grèves qui ont éclaté en juillet 1980 à Lublin ainsi que dans d'autres régions de Pologne, et dont la propagande d'État ne parle pas. Ils ont lu les tracts distribués par les militants les plus actifs (« Comment faire grève ? ») et continuent à déposer tous les ans des gerbes de fleurs devant le portail du chantier naval Lénine en hommage à leurs morts. S'ils entendent les agitateurs, la plupart des 16 000 ouvriers du chantier naval sont harassés par le travail et les tâches du quotidien, surtout les ouvrières, qui ont la charge du domestique et de la famille, en plus du rythme infernal des trois-huit.

Mais, malgré l'usure et les difficultés, personne n'a oublié les chars et les soldats postés devant le portail n° 2 à l'hiver 1970. Certains se souviennent de ce « *garçon du chantier naval* », porté en martyr sur un brancard, dans les rues de Gdynia, qu'a immortalisé un photographe amateur posté à une fenêtre. Tableau tragique que le cinéaste Andrzej Wajda remet en scène dans *L'Homme de fer,* Palme d'or à Cannes en 1981. Ces souvenirs ont laissé des traces vives chez les habitants de Gdansk. Car c'est dans cette ville hanséatique, surnommée « la Ville libre », que « le Parti a tiré sur des travailleurs », selon une chanson devenue mythique. C'est pourquoi la construction d'un monument aux morts de décembre 1970 fait partie des 21 revendications. Les souffrances du passé obligent les grévistes à chercher une autre issue au conflit.

Alimentation Dès le début de la grève, la solidarité s'organise. Les femmes et les paysans de la région apportent de la nourriture aux grévistes et expriment ainsi leur soutien au mouvement. Photographie de Boguslaw Nieznalski.

Négociations Avant chaque séance, les journalistes de la presse internationale sont autorisés à photographier la salle des négociations. Le leader du comité de grève Lech Walesa est assis en face de la commission gouvernementale, dirigée par le vice-Premier ministre Mieczyslaw Jagielski.

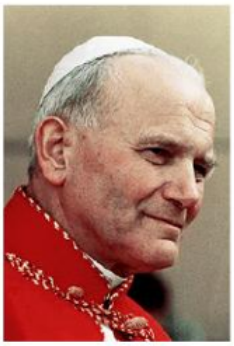
S'organiser

Dès le premier jour de grève une équipe d'ouvriers est formée pour contrôler les entrées et les sorties, éviter les provocations et les débordements. Lorsque le médiéviste Karol Modzelewski arrive sur place, dix jours après le début des grèves, il est frappé par l'atmosphère unique, calme et disciplinée, qui règne au chantier naval. Les ouvriers ont établi un code de conduite et s'y sont soumis de leur plein gré : « *C'est avec étonnement et admiration que j'ai vu les ouvriers du service d'ordre vider sur le sol,*

BOGUSLAW NIEZNALSKI – UPI/AFP

l'une après l'autre, trois bouteilles de vodka passées en douce dans l'usine. Tout autour se tenaient les ouvriers du chantier et – même si on voyait leur regret à la vue de ce gaspillage – ils approuvaient la procédure de leurs collègues aux brassards blanc et rouge. » La prohibition est respectée car, dans l'archipel des « républiques en grève », le chantier naval de Gdansk doit montrer l'exemple.

Les rumeurs d'une intervention soviétique circulent sans démobiliser les grévistes, mais elles font peur aux nombreux journalistes étrangers présents à Gdansk. Les ouvriers construisent des couchages avec les moyens du bord – des panneaux de polystyrène notamment – pour dormir sur place. Une cantine est ouverte et sert plusieurs milliers de repas par jour– grâce aux dons des paysans de la région et des habitantes de la ville. Bien que quelques ouvriers aient inscrit sur une banderole *« Femmes, ne nous dérangez pas, nous luttons pour la Pologne ! »*, les femmes participent pleinement au mouvement, organisent la communication et prennent en charge la logistique, comme l'infirmière



Jean Paul II
Les grévistes accrochent son portrait sur le portail pour rappeler de son message de dignité et de paix, prononcé lors du pèlerinage sur sa terre natale en juin 1979.

Les ouvriers construisent des couchages avec des panneaux de polystyrène pour dormir sur place

Alina Pienkowska, la conductrice de tramway Henryka Krzywonos, et bien d'autres.

Très vite, à l'initiative des ouvriers, des messes quotidiennes rythment les journées trop longues ; au-delà de leur signification religieuse, elles rassemblent la population et les grévistes, renforcent leur détermination commune et leur rappellent les mots de « leur » pape dont ils affichent le portrait sur le portail. Andrzej Wajda et d'autres personnalités renommées du monde culturel viennent apporter leur soutien. Des concerts sont organisés. Accompagnée à la guitare, la chanson de Maciej Pietrzyk *La chanson pour ma fille* donne du sens à *« ces nuits sans sommeil où nos cœurs battaient à l'unisson »* ; elle deviendra l'hymne non-officiel de Solidarnosc et sera reprise en 1989 par Joan Baez.

Les anciennes générations qui ont la mémoire d'un passé plus lointain comparent cette atmosphère à celle qui régnait à Varsovie aux premiers jours de l'Insurrection, le 1er août 1944. Les grèves d'août 1980 dialoguent avec les grandes pages de l'histoire polonaise et ses mythes insurrectionnels. Elles s'en distinguent par le refus du sacrifice et une stratégie politique singulière fondée sur le dialogue et la négociation. Les quelques Français présents sur place comparent cette atmosphère à celle de Mai 68.

Ni perdants ni gagnants

La langue qui jaillit à Gdansk se veut sincère et vraie. Elle est d'autant plus inédite qu'elle se déploie dans l'espace public d'un pays du bloc ▶▶▶

PRISMA/ALBUM/AKG – KEYSTONE-FRANCE/GAMMA-RAPHO

Le soutien français en 1981

Les grèves de Gdansk suscitèrent une véritable passion polonaise en France. Sous l'impulsion d'Edmond Maire, la CFDT envoya au chantier naval de l'aide financière puis un soutien logistique et matériel. En décembre 1981, la loi martiale mise en place par le général Jaruzelski provoqua réactions et manifestations dans toute la France (ci-dessus, à Paris, devant l'ambassade de Pologne, le 14 décembre), mobilisant des intellectuels, des chercheurs, des artistes, dont Michel Foucault, Simone Signoret et Yves Montand. Le badge de Solidarnosc incarna cet élan de solidarité, relayé au sein de la société civile française par des centaines d'associations comme Solidarité France-Pologne.

▸▸▸ soviétique. D'abord celle du porte-parole des grévistes, l'électricien Lech Walesa, un orateur de génie qui s'adresse quotidiennement à la foule rassemblée devant le portail : *« Je vous demande de nous aider, de nous soutenir moralement. Car nous devons tenir le coup. Si nous lâchons maintenant, jamais nous ne réglerons cette affaire. »*

A l'intérieur du chantier naval, la parole des ouvriers, confisquée par le passé dans les discours de propagande et les slogans socialistes, surgit également. S'ils n'osent pas s'adresser à n'importe quelle caméra par peur d'être manipulés – celles de la télévision polonaise sont particulièrement mal vues et interdites au chantier –, les grévistes acceptent de témoigner devant les opérateurs du Studio des films documentaires de Varsovie, comme Jacek Petrycki et Michal Bukojemski, dont ils connaissent les affinités politiques et en qui ils ont confiance : *« Nous en avons marre de tout ce mensonge. Nous voulons un nouvel ordre, qui vienne d'en bas ! »* L'un d'eux ajoute plus posément : *« La classe ouvrière est compétente, c'est elle la nation qui porte toute la société sur ses épaules. »* Le film *Ouvriers 80*' immortalisera leurs visages, leurs témoignages bouleversants et ces corps, d'un autre temps, qui font bloc, et qui impressionneront tant les téléspectateurs de l'Ouest.

Le 23 août, face au mouvement de grèves qui traverse tout le pays, le gouvernement envoie sur place une commission, menée par le vice-Premier ministre Mieczyslaw Jagielski, pour dialoguer avec les grévistes et entamer des pourparlers. Dans la salle des négociations, la parole est par moments tranchante : *« Nous ne voulons pas vivre dans un pays dans lequel la moitié de la population est opprimée par les matraques de la police ! »* affirme courageusement l'ingénieur Andrzej Gwiazda. L'heure n'est pourtant pas à la provocation, ni d'un côté ni de l'autre, car si le sort des prisonniers politiques importe, l'essentiel n'est pas là. La principale revendication est la légalisation d'un syndicat autonome et indépendant en Pologne populaire, un syndicat qui ne serait pas uniquement « la courroie de transmission » du Parti. Le problème est avant tout d'ordre politique et juridique mais le principe du « rôle dirigeant du Parti » inscrit dans la Constitution ne peut être remis en cause.

Conscients de ces difficultés, des intellectuels publient une lettre de soutien qui sera traduite et publiée dans *Le Monde* le jour même. Venus de Varsovie, ils se proposent de conseiller le præsidium. Lech Walesa leur suggère de devenir les « experts » du comité de grève. Ce sont surtout des chercheurs en sciences humaines, un groupe mené par Tadeusz Mazowiecki,

« Nous avons enfin des syndicats indépendants et autogérés »

composé de sept hommes et d'une femme, dont l'historien Bohdan Cywinski, la sociologue Jadwiga Staniszkis et le médiéviste Bronislaw Geremek. En coulisses, les conseillers et les grévistes cherchent la voie du compromis sans céder sur les revendications fondamentales, tandis que la totalité des débats qui ont lieu dans la salle des négociations sont retransmis par haut-parleur dans tout le chantier naval. Enregistrés pour servir de preuve en cas de trahison, ils constitueront aussi les archives de demain. Leur teneur prouve, comme le soulignera quelques mois plus tard le sociologue et politologue Georges Mink, que ce mouvement ne cherche pas à renverser le régime, mais qu'il inaugure au contraire un nouveau jeu social, unique dans le bloc soviétique, entre un Parti fort garant des institutions et des groupes sociaux disposant de représentants autonomes.

Le 31 août 1980, la révolution polonaise que l'on appellera « autolimitée » débouche sur les accords historiques de Gdansk. Le pouvoir cède car le rapport de force est clairement en sa défaveur : le mouvement a mobilisé des grévistes dans toute la Pologne, il est soutenu par des millions de citoyens et suscite un engouement international sans précédent. Après dix-sept jours de grève et une longue semaine de négociations, Lech Walesa brandit le papier et s'adresse à la foule qui clame en chœur *« merci »*, au cours d'une scène devenue mythique pour tous les Polonais : *« Nous avons enfin des syndicats indépendants et autogérés. Nous avons le droit de faire grève. »* Avant d'ajouter, porté par l'euphorie de la victoire : *« Et les autres droits, nous les établirons bientôt ! »* Les journalistes du monde entier filment ce moment historique. Bernard Guetta, correspondant du *Monde*, parle ce jour-là d'une *« transe collective »* tout en soulignant *« la maturité politique de ce peuple et de ses dirigeants, de ceux du moins qui ont su imposer la raison contre la mitraille »*. Le syndicat Solidarnosc est officiellement enregistré le 10 novembre 1980 ; il va rapidement compter plus de 10 millions d'inscrits.

Quarante ans plus tard, au moment des commémorations, le miracle de Gdansk oblige les Polonais à se souvenir qu'au moment des crises, et pour le bien de tous, seules la raison et l'imagination doivent l'emporter, deux facultés revendiquées ouvertement par les intellectuels et les ouvriers de Gdansk en août 1980. Si la mémoire de Solidarnosc déchire aujourd'hui la classe politique polonaise, son mythe reste bien vivant. La naissance de Solidarnosc marqua en effet une première brèche dans le bloc soviétique. Elle prouva que la mobilisation populaire et l'union nationale pouvaient réformer un régime autoritaire que l'on croyait puissant et immuable. Solidarnosc constitue l'une des pages les plus lumineuses de l'histoire européenne du XX^e siècle. ■

POUR EN SAVOIR PLUS

M. Duras, *L'Été 80,* **Minuit, 1980.**

B. Geremek, M. Frybes (dir.), *Kaléidoscope franco-polonais,* **Noir sur Blanc, 2005.**

G. Mink, *La Pologne au cœur de l'Europe,* **Buchet-Chastel, 2015.**

K. Modzelewski, *Nous avons fait galoper l'histoire,* **FMSH, 2019.**

J.-Y. Potel, *Scènes de grèves en Pologne,* **Noir sur Blanc, 2006.**

A. Touraine, F. Dubet, M. Wieviorka, J. Strzelecki, *Solidarité,* **Fayard, 1982.**

Votre salle de bains peut être dangereuse...

Kinemagic

UN PRODUIT KINEDO

remplace votre baignoire par une douche à l'italienne

en 48H **pour 0€*** **avec l'aide de ActionLogement**

*sous réserve d'éligibilité et selon modèle

Évitez les chutes avec
une douche
facile d'accès,
design et luxueuse.
Un produit français

Kinedo

Fabrication française

DEVIS GRATUIT

par téléphone
0 800 05 06 07 Service & appel gratuits

par internet
www.kinemagic.fr

par courrier
en retournant la demande de devis personnalisé et gratuit
Coupon à envoyer à :
AQUAPRODUCTION
LIBRE RÉPONSE 51045
44680 SAINTE PAZANNE

PROFITEZ DU PLAN NATIONAL « salle de bains » JUSQU'À 5000€ D'AIDE

❑ Oui, je souhaite en savoir plus sur la douche Kinemagic et bénéficier d'un devis gratuit sans engagement de ma part.

Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

.....

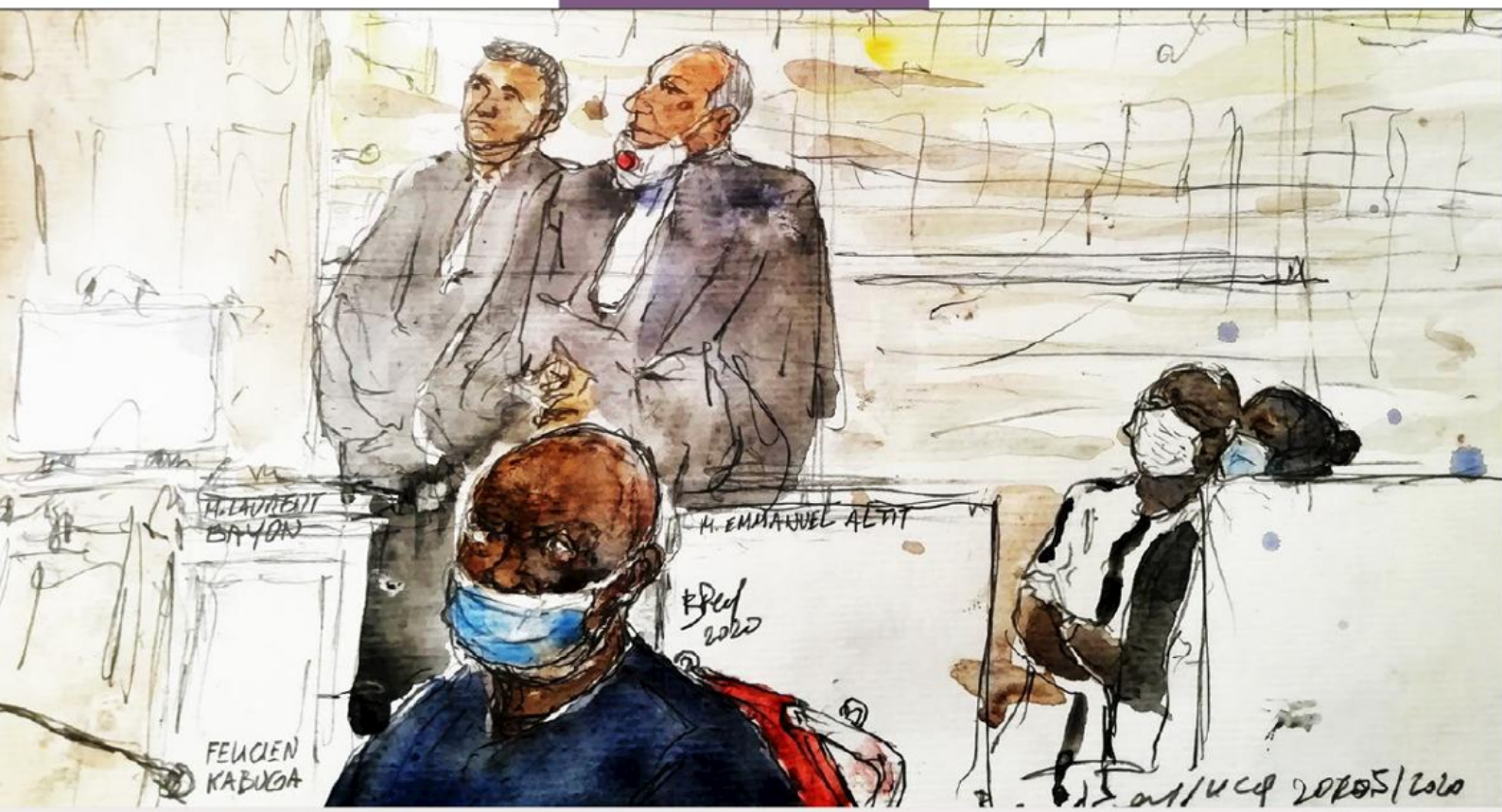
CP : ..... Ville : .....

Téléphone : .....

Email : .....

N'affranchissez pas ce courrier, nous vous offrons les frais postaux.

Kinemagic - L'Histoire



Génocide des Tutsi : le retard français ?

Si la première « affaire rwandaise » fut portée devant la justice française en 1995, il fallut attendre 2014 pour qu'un tribunal hexagonal condamne un génocidaire rwandais.

Par Hélène Dumas*

Le 16 mai 2020, l'arrestation à Asnières de Félicien Kabuga[1], recherché depuis près d'un quart de siècle par la justice pénale internationale pour son rôle (présumé) dans le financement du génocide des Tutsi, a jeté une lumière crue sur la présence en France de personnalités soupçonnées d'avoir pris part au dernier génocide du XXe siècle. Deux mois plus tard, un journaliste de Mediapart retrouvait à Orléans la trace d'Aloys Ntiwiragabo, ancien responsable des services de renseignements des Forces armées rwandaises (FAR) en 1994, conduisant le parquet à ouvrir une enquête préliminaire. Si le sort du grand argentier de la radio extrémiste RTLM est désormais entre les mains du Mécanisme résiduel pour les tribunaux internationaux[2], l'officier pourrait, lui, comparaître devant une cour d'assises française.

Procédure
Dessin représentant l'audition de Félicien Kabuga le 20 mai 2020 devant la Cour d'appel de Paris. La justice française approuve son transfert vers le Mécanisme pour les Tribunaux pénaux internationaux (MTPI) afin qu'il y soit jugé pour génocide et crimes contre l'humanité.

Au faîte de la hiérarchie criminelle, les crimes contre l'humanité – dont le génocide est une catégorie – engagent la responsabilité des États tiers. « Juger ou extrader », tel est le principe juridique contraignant. Or, les plus hautes juridictions françaises ayant rejeté l'ensemble des demandes d'extradition présentées par le Rwanda, les dossiers doivent être instruits puis, si les charges sont suffisantes, renvoyés devant une cour d'assises. Sur le fondement de la « compétence universelle », un accusé ayant à répondre d'un crime d'une telle gravité peut être jugé sans lien de rattachement avec le pays dans lequel il a été arrêté. La « compétence universelle » permet poursuites et procès à

BENOIT PEYRUCQ/AFP

l'encontre d'étrangers quand les victimes sont étrangères et que la scène de crime se situe également à l'étranger.

Instruction chaotique

Les obligations de la France en matière de justice pénale internationale ont connu une inscription concrète dans la pratique judiciaire après la création en 2012 du pôle spécialisé « crimes contre l'humanité, génocides et crimes de guerre », appuyé par un Office central dédié à ce type d'affaires. Sans l'impulsion politique à l'origine de la création du Pôle, sans doute les quelques dossiers ouverts à l'issue de

En 2016 les procès rwandais se déroulent dans l'indifférence du public et de la presse

plaintes de parties civiles auraient-ils continué à s'entasser dans les bureaux de juges d'instruction dépourvus de moyens humains et financiers pour les mener à leur terme. La première « affaire rwandaise » portée devant la justice française date en effet de 1995. Des rescapés du génocide résidant en France déposent alors plainte contre le père Wenceslas Munyeshyaka[3], qu'ils accusent d'avoir participé au massacre des leurs dans l'église de la Sainte-Famille à Kigali. L'instruction se révèle chaotique, la bonne volonté de certains juges ne pouvant pallier la carence des moyens d'enquête sur une scène de crime située à plus de 6 000 kilomètres.

Pourtant, à la même époque, la justice belge mène des investigations dans le sud du Rwanda sous la conduite de Damien Vandermeersch, qui renvoie devant les assises quatre Rwandais. Le procès s'ouvre le 17 avril 2001 et s'achève le 8 juin sur la condamnation des accusés. Le procès de Bruxelles est suivi par un couple franco-rwandais, Alain et Dafroza Gauthier, déterminés à voir aboutir en France les procédures liées au génocide des Tutsi. Ils fondent le Collectif des parties civiles pour le Rwanda (CPCR) puis enquêtent au Rwanda.

Sur la trentaine de dossiers ouverts, les trois quarts résultent de plaintes déposées par le CPCR, le parquet se saisissant pour une dizaine de cas. Indifférence pour un génocide « lointain » ? Procédures perçues comme trop complexes au regard des dossiers d'un cabinet d'instruction ? Inertie politique française après des années de soutien au régime criminel qui orchestra l'extermination des Tutsi ? Sans doute l'ensemble de ces éléments a-t-il contribué à accentuer le retard de la France.

Dotés d'un parquet comptant cinq magistrats, de trois juges d'instruction et de 23 enquêteurs, le Pôle et l'Office ont permis de renvoyer devant les assises trois accusés. Le premier procès s'ouvre le 4 février 2014 contre Pascal Simbikangwa, ancien capitaine des services de renseignements. Condamné à vingt-cinq ans de réclusion en première instance comme en appel, l'ancien homme de main du régime Habyarimana fut le premier à être reconnu coupable de génocide par un tribunal français.

Deux ans plus tard, deux anciens bourgmestres de la commune de Kabarondo étaient condamnés à perpétuité, reconnus coupables de l'organisation à l'échelle locale du massacre de plus de 4 000 Tutsi, pour la plupart réfugiés au sein de l'église. Contrairement au premier procès où les parties civiles étaient des personnes morales, ici, plusieurs survivants de la tuerie se présentent à la barre. Des tueurs, placés sous les ordres de l'édile local, se succèdent aussi pour dire en kinyarwanda – traduit par les interprètes – l'implacable logique de l'extermination. *« Tuer un Tutsi était comme tuer une chèvre »*, affirme l'un d'eux. Extraordinaires scènes d'observation ethnographique et historique, ces procès rwandais se sont pourtant déroulés dans l'indifférence, les bancs de la presse et du public demeurant vides au cours des audiences.

Ce manque d'intérêt contraste avec la place centrale que tiennent les procédures rwandaises dans les contentieux liés aux crimes contre l'humanité en France. Au Rwanda, la justice est passée : avec près de 2 millions de dossiers traités par les tribunaux *gacaca* entre 2002 et 2012. L'essentiel des dossiers concernant les fugitifs – près de 1 000 selon les autorités judiciaires rwandaises – seront instruits par des juridictions nationales ou renvoyés vers le Rwanda. Imprescriptible, le génocide des Tutsi occupera sans doute pour longtemps juges et gendarmes français. Une prochaine cour d'assises devrait, dès février 2021, entreprendre d'examiner le dossier d'un nouvel accusé, Claude Muhayimana, pour complicité de génocide. Cette fois, pourtant, le jury ne jugera pas seulement un suspect rwandais mais aussi un citoyen français, ce dernier ayant obtenu la nationalité française en 2010. ■

Traque
Cette affiche liste les personnalités recherchées pour le génocide des Tutsi.

Notes

1. Cf. « Fin de cavale pour Félicien Kabuga », entretien avec Hélène Dumas sur www.lhistoire.fr

2. Le Mécanisme international appelé à exercer les fonctions résiduelles des Tribunaux pénaux (le « Mécanisme ») a été créé par le Conseil de sécurité de l'Organisation des nations unies le 22 décembre 2010, pour prendre la succession du Tribunal pénal international pour le Rwanda (TPIR) et du Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie (TPIY).

3. L'abbé Wenceslas Munyeshyaka a bénéficié d'un non-lieu définitif en octobre 2019.

MOT CLÉ

« Gacaca »

Ces tribunaux populaires d'inspiration traditionnelle ont instruit et jugé 2 millions de dossiers au Rwanda entre 2002 et 2012 ; 400 000 personnes ont été reconnues coupables de participation directe aux tueries et aux viols. La plupart, condamnées à des peines alternatives à l'emprisonnement, sont retournées vivre dans leurs collines.

* *Chargée de recherche au CNRS*

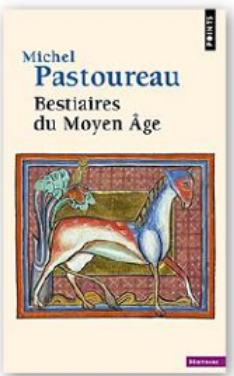
SIMON WOHLFAHRT/AFP

Moyen Age : nos amies les bêtes

Michel Pastoureau publie Le Taureau. *Et complète sa palpitante enquête sur les bestiaires du Moyen Age.*

Par Baudouin Van den Abeele*

À LIRE



M. Pastoureau, *Bestiaires du Moyen Age*, Seuil, 2011, rééd. Points, « Points histoire », 2020. Michel Pastoureau publie également *Le Taureau. Une histoire culturelle*, Seuil, 1er octobre, 2020 *(cf. p. 96)*.

Genre de textes typiquement médiéval, les bestiaires sont, comme le rappelle Michel Pastoureau dans son *Bestiaires du Moyen Age* (Seuil, 2011, rééd., 2020), *« des recueils qui se proposent de décrire les "propriétés" d'un certain nombre d'animaux et d'en tirer des enseignements moraux et religieux »*. Le genre trouve son ancêtre dans le *Physiologus* gréco-chrétien, composé à Alexandrie vers la fin du IIe siècle. Il y est question d'une quarantaine d'animaux, réels ou non, comme le lion, l'éléphant, la licorne ou le griffon, avec une attention suivie pour les leçons que l'homme peut en tirer. Ainsi, le phénix, oiseau fabuleux oriental dont on disait que tous les cinq cents ans il se consumait dans le feu et renaissait de ses cendres, est l'image du Seigneur qui est ressuscité d'entre les morts. De même, le lion, qui passait pour dormir les yeux ouverts, est symbole de vigilance, ce qui explique sa présence sculptée aux portails des églises romanes. Le *Physiologus* grec est traduit en latin puis en langues vulgaires, et le texte s'enrichit et se diversifie tout au long du Moyen Age, pour aboutir à des bestiaires comptant jusqu'à 120 notices.

Mais le terme de bestiaire peut aussi désigner la diversité animale qui peuple les manuscrits médiévaux[1]. Bestiaire comme genre littéraire et bestiaire comme collectivité d'animaux connus ou représentés sont deux

Sens chrétien Le phénix est l'image du Seigneur qui ressuscite (ci-dessus, Bestiaire dit d'Ashmole, Oxford, v. 1200). Le pélican symbolise le sacrifice du Christ (ci-dessous, British Library, Harley 3244, XIIIe siècle).

OXFORD, BODLEIAN LIBRARIES, MS. ASHMOLE 1511 FOLIO 38R – LONDRES, BRITISH LIBRARY, HARLEY 3244 FOLIO 54V/AKG

Note

1. Cf. C. Heck, R. Cordonnier, *Le Bestiaire médiéval*, Citadelles & Mazenod, 2011.

2. E. Morrison, L. Grollemond (dir.), *Book of Beasts. The Bestiary in the Medieval World*, Los Angeles, J. Paul Getty Museum, 2019.

acceptions, la première davantage de tradition anglo-saxonne, la seconde plus française. En tant que genre littéraire, les bestiaires ont été étudiés depuis le début du XXe siècle, avec les livres pionniers de Montague Rhodes James (1928) et Florence McCulloch (1967). Dernièrement, une exposition s'est tenue au Paul Getty Museum de Los Angeles[2].

Le virage animaliste

La recherche sur le bestiaire comme ensemble d'animaux connus ou représentés s'est développée plus récemment. Longtemps les historiens ont considéré les animaux comme un sujet marginal par rapport à l'histoire politique, sociale, économique ou intellectuelle. Dans les années 1980, c'est le mérite de quelques pionniers comme Robert Delort (*Les animaux ont une histoire*, Seuil, 1984) et Michel Pastoureau en coédition (*Le Cochon. Histoire, symbolique et cuisine du porc*, Sang de la terre, 1987) d'avoir établi l'animal comme nouvel objet d'histoire. Des périodiques spécifiques tels *Anthropozoologica* (MNHN, depuis 1984) et *Reinardus* (revue annuelle de la Société internationale renardienne, depuis 1988) ont contribué à élargir le spectre disciplinaire (archéozoologie, anthropologie, littérature, histoire de l'art).

Le lion qui dort les yeux ouverts est un symbole de vigilance

Une inversion de perspective a été proposée en 2012 par Éric Baratay (*Le Point de vue animal. Une autre version de l'histoire*, Seuil) : alors que les travaux sur l'animal privilégient d'ordinaire ses représentations et se fondent sur le discours des hommes à son sujet, il préconise une histoire partant de leur point de vue, s'intéressant aux individus que l'on saisit par les textes ou par les vestiges archéologiques par exemple.

L'essor de l'histoire environnementale a également renforcé l'attention sur le rôle crucial des animaux (Richard Hoffmann, *An Environmental History of Medieval Europe*, Cambridge University Press, 2014). Du côté anglo-saxon on a pu parler d'un « *animal turn* » (« virage animaliste ») dans les années 2005-2015, qui s'est traduit par des numéros spéciaux dans les principales revues historiques, le lancement de projets internationaux tels qu'*Animaliter*, encyclopédie virtuelle sur les animaux dans la littérature médiévale (dirigée par Sabine Obermaier à l'université Gutenberg de Mayence, www.animaliter.uni-mainz.de), et de vastes synthèses. Ainsi, les six tomes de la *Cultural History of Animals* couvrent les différentes périodes historiques (dir. Linda Kalof et Brigitte Resl, Berg, 2007).

Voir comment l'animal est investi de connotations positives ou négatives, souvent promises à une longue postérité jusque dans la modernité tardive, est un riche filon d'investigation. Ainsi, on lisait dans les bestiaires comment le pélican, s'il trouvait ses petits morts dans le nid, s'ouvrait le côté d'un coup de bec pour les ramener à la vie, par son sang. Dès lors il est très présent dans l'art médiéval comme symbole du Christ. Mais il continuera à être peint, sculpté ou forgé en métal précieux jusqu'au XIXe siècle dans les églises.

Les bestiaires, entendus dans leurs deux acceptions, littéraire et naturaliste, ne poursuivent pas des itinéraires séparés. Bien situer les bestiaires latins et vernaculaires dans leur tradition textuelle est un préalable à l'exploitation par l'historien de l'image naturelle et culturelle des animaux. En sens inverse, pour procéder à un commentaire des notices d'un bestiaire, il est nécessaire de prendre en compte les particularités zoologiques des animaux évoqués. ■

* *Professeur à l'université catholique de Louvain*

sur www.lhistoire.fr

L'Histoire

Des articles inédits

> « 1968 : la grippe de HongKong débarque » par Stéphane Barry et Marie Fauré

> « L'association Memorial s'installe en France », entretien avec Nicolas Werth

> « Que faire des archives de la Préfecture de police de Paris ? » par Gilles Morin et Annette Wieviorka

> « Johnny aux Archives : un saint moderne », entretien avec Yann Potin

Des webdossiers pour préparer les concours

Le Capes et l'agrégation d'histoire

L'épreuve d'histoire de l'École normale supérieure

Le programme de terminale spécialité HGGSP

L'Histoire Juniors

Un nouveau numéro sur les Gaulois

Et aussi

des comptes rendus de livres, de films, d'expositions...

Et toutes les archives depuis le n° 1

Retrouvez-nous sur Facebook et Twitter

Magazine L'Histoire @maglhistoire

Le tour du monde en 93 objets

Du cigare à la babouche, du surf au sextoy, Pierre Singaravélou et Sylvain Venayre proposent une histoire de la mondialisation par les objets. Un voyage savant et ludique à travers l'espace et le temps.

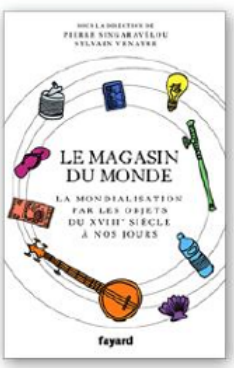
Entretien avec Pierre Singaravélou* et Sylvain Venayre**

Si l'on veut comprendre les phénomènes de circulation à l'échelle du monde, l'étude des objets est essentielle. Contrairement aux œuvres littéraires, en effet, ceux-ci permettent de prendre en considération les sociétés sans écriture, ainsi que toutes ceux et celles qui, au sein des sociétés de l'écrit, ignorent les rudiments de l'alphabet.

La période allant du XVIIIe siècle à nos jours constitue une époque homogène de l'histoire des objets. Elle commence avec leur progressive mise en série, en particulier du fait de l'industrialisation. Et peut-être se clôt-elle en ce moment même avec les ordinateurs individuels, les téléphones portables et tous ces objets hybrides et connectés qui annoncent une certaine dématérialisation du monde. Avec aussi les préoccupations environnementales, qui invitent un nombre croissant d'entre nous à considérer beaucoup d'objets comme étant d'abord le produit d'industries polluantes – et autant de futurs déchets.

Nous nous sommes limités aux objets maniables. Surtout, nous avons tenté de pallier l'énorme problème posé par l'existence de circuits planétaires d'échanges et de commercialisation longtemps dominés par l'Europe, puis l'Amérique du Nord. Contre cette tentation, nous avons prêté attention aux objets inventés ailleurs qu'en Occident : le châle, le banjo, le shampooing, la tong, la planche de surf, le calumet… Nous avons étudié les phénomènes de réappropriation et de réinvention de tous les objets, depuis le bol à kava polynésien jusqu'au complet veston occidental et au téléphone portable. Enfin, nous

À LIRE



P. Singaravélou, S. Venayre (dir.), *Le Magasin du monde. La mondialisation par les objets, du XVIIIe siècle à nos jours*, Fayard, 2020.

« Les objets sont le meilleur biais pour appréhender l'ensemble des humains »

Le shampooing

Publicité de 1958. Pratique indienne, le *shampoo* (massage) est introduit en Europe par Sake Dean Mahomed. Ce Bengali inaugure en 1814 une maison de bains à Brighton, puis devient « shampooineur » du roi d'Angleterre. Cette histoire que retrace Julie Marquet nous rappelle que l'hygiène est alors une idée neuve !

La boîte de conserve

Stéphanie Soubrier revisite l'histoire de la boîte de conserve, qui, à l'image des soupes Campbell's exposées en 1962 par Andy Warhol, symbolise la consommation de masse et l'industrialisation. Inventé par le Britannique Peter Durand dans les années 1810, cet objet ne séduit pas, dans un premier temps, les habitants du Vieux Continent. En revanche, la boîte de conserve est adoptée par les voyageurs, les explorateurs puis les colonisateurs. Ce n'est qu'après la Première Guerre mondiale que les anciens poilus, habitués aux rations de bœuf fabriquées à Madagascar, participent à sa diffusion en Europe. Démodée par les produits surgelés à la fin du XXe siècle, la boîte de conserve connaît aujourd'hui un renouveau inattendu avec l'essor du survivalisme et la crise mondiale de la Covid-19. Ci-contre : usine de conserves de haricots, France, 1935.

PVDE/BRIDGEMAN IMAGES – KEYSTONE-FRANCE/GAMMA-RAPHO

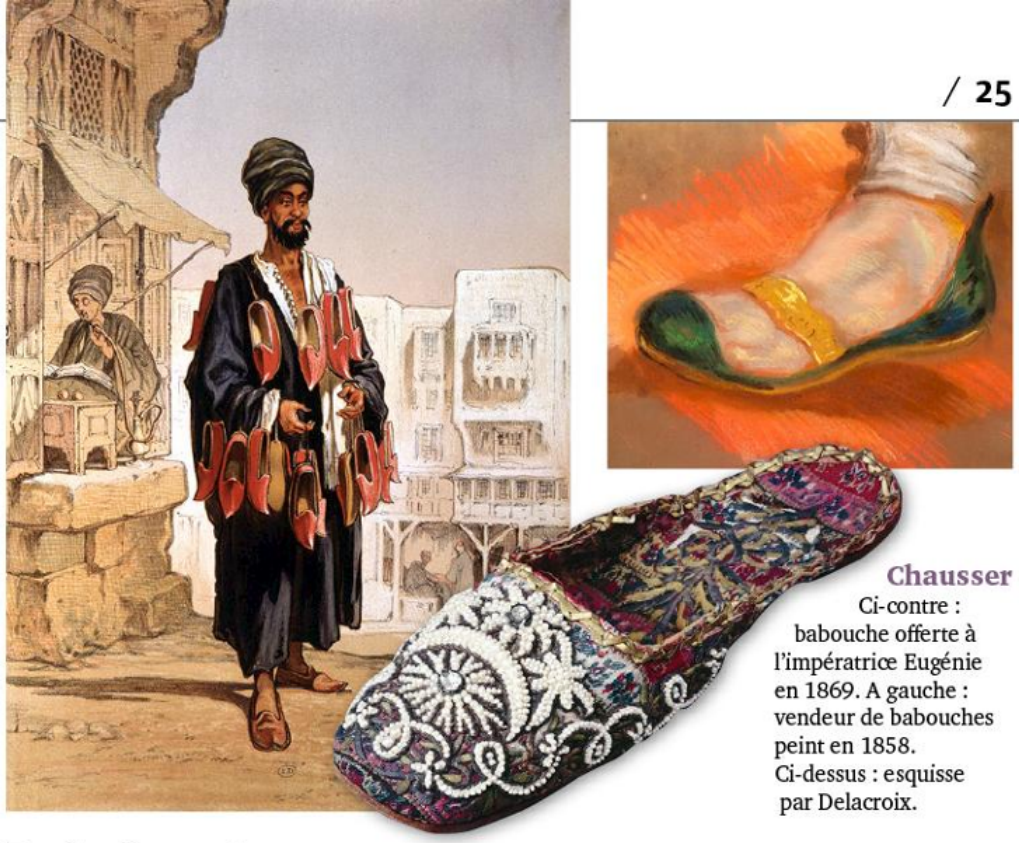
avons analysé les conséquences, partout dans le monde, des processus de fabrication : la quête de l'ivoire pour les touches de piano, par exemple, ou la naissance de Kuala Lumpur sous l'effet de l'extraction de l'étain nécessaire pour les boîtes de conserve.

Révélateur des usages

Paradoxalement, les objets sont le meilleur biais, à l'échelle du monde, pour appréhender les humains. Trop d'histoires du monde, dans la tradition des anciennes histoires universelles, sont encore des récits surplombants, prétendant à une vaine exhaustivité. Elles laissent échapper la diversité des expériences individuelles. Elles éludent l'histoire des humains. En s'attachant aux objets et à leurs usages (ce que l'historiographie a appelé la « culture matérielle »), nous isolons en réalité les plus petits dénominateurs communs des hommes et des femmes qui ont peuplé la planète. Nous entreprenons de résoudre le principal problème de l'échelle du monde, qui est celui de la commensurabilité : la question de savoir quelle est la mesure permettant de relier entre elles et de comparer des sociétés très différentes. A l'évidence, l'écrit ne peut pas remplir cette fonction (même si les sources écrites demeurent bien sûr essentielles pour faire l'histoire des objets).

Chaque histoire d'objet est l'occasion d'un voyage à travers le monde et le temps, qui révèle l'extraordinaire diversité et plasticité des usages sociaux. Ces artefacts, tour à tour triviaux et extraordinaires, éclairent nos pratiques les plus intimes tout en nous invitant à comprendre autrement la mondialisation et ses limites. ■

** Professeur au King's College de Londres et à Paris-I-Panthéon-Sorbonne*
*** Professeur à l'université Grenoble-Alpes*



Chausser
Ci-contre : babouche offerte à l'impératrice Eugénie en 1869. A gauche : vendeur de babouches peint en 1858. Ci-dessus : esquisse par Delacroix.

La babouche

Objet emblématique de la culture chérifienne du Maroc, cette chaussure en cuir sans contrefort ni talon est en fait originaire du Moyen-Orient, explique Aurélia Dusserre. Portée aussi bien par les hommes que par les femmes, la babouche a une aire de diffusion qui s'étend du Maghreb à l'Inde et même, dans une moindre mesure, jusqu'en Indonésie et aux Philippines. Désormais, elle est entrée dans l'univers de la mode, suscitant l'intérêt de nombreux créateurs et stylistes.

SELVA/LEEMAGE – RMN-GP (PARIS, MUSÉE DU LOUVRE)/MICHEL URTADO – RMN-GP (DOMAINE DE COMPIÈGNE)/THIERRY OLLIVIER – BETTMANN/GETTY IMAGES

L'ampoule

Présente dans les villes du monde entier dès la fin du XIXe siècle, l'ampoule électrique (ici, 1890) est l'apanage des Européens, des Nord-Américains et des élites des pays colonisés. Pour les autres, ce sera plus long. Aujourd'hui, 1,2 milliard de personnes n'ont toujours pas accès à l'éclairage.

Souleymane Bachir Diagne
Le « gai savoir » métissé

Le philosophe érudit, imprégné de soufisme, de bergsonisme, d'africanisme, d'existentialisme sartrien, est invité à prononcer la conférence inaugurale des Rendez-vous de l'histoire de Blois.

Par Grégoire Kaufmann*

SES DATES

1955, 8 novembre Naissance à Saint-Louis (Sénégal).
1977 Admis à l'ENS Ulm.
1982 Thèse de doctorat de philosophie : « De l'algèbre numérique à l'algèbre de la logique ».
1989 ***Boole, 1815-1864. L'oiseau de nuit en plein jour*** (Belin).
1993 Conseiller pour l'éducation et la culture auprès du président sénégalais Abdou Diouf jusqu'en 1999.
2001 ***Islam et société ouverte. La fidélité et le mouvement dans la pensée de Muhammad Iqbal*** (Maisonneuve & Larose).
2008 Professeur de français et de philosopie à l'université Columbia (New York).
2019 ***La Controverse. Dialogue sur l'Islam,*** avec Rémi Brague (Stock-***Philosophie Magazine***).
2020, 9 octobre Conférence inaugurale des Rendez-vous de l'histoire de Blois à la halle aux Grains.

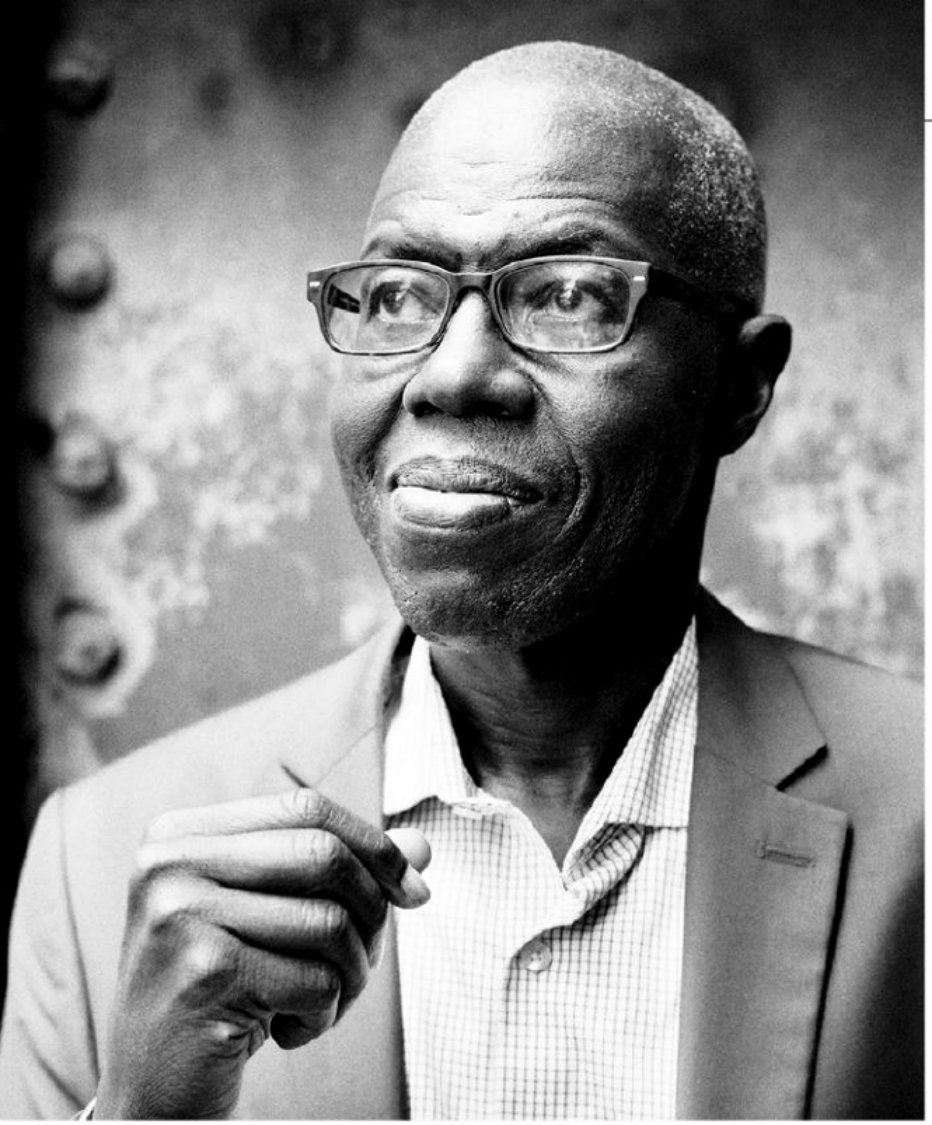
Il aime manipuler des mots chargés de dynamite : « postcolonial », « décolonial », « islamophobie ». De ces vocables qui fracturent aujourd'hui le débat intellectuel Souleymane Bachir Diagne propose un usage serein, buissonnier. Il parviendrait presque à en faire oublier le caractère clivant. Cet art de ruser avec les assignations du langage, cette disposition joyeuse à déjouer les poncifs, font du professeur de l'université Columbia (New York) un penseur résolument « décentré ». Sa renommée mondiale s'est édifiée sur le dialogue toujours recommencé entre disciplines, langues et continents. « Pluralisme » : considéré par d'autres comme galvaudé, le mot revient chez lui comme une antienne. Il définit à la fois un parcours composé de dépaysements successifs, et une pensée philosophique frottée de soufisme, de bergsonisme, d'africanisme, d'existentialisme sartrien.

Ce « gai savoir » métissé, confesse-t-il, remonte au plus loin de sa géographie intime. C'est à Saint-Louis, à l'embouchure du fleuve Sénégal, que Souleymane Bachir Diagne naît de parents postiers en 1955. Cosmopolite, ouverte aux grands vents des influences maure, marocaine, française, la « Venise d'Afrique » fut aussi longtemps l'un des principaux comptoirs de la traite négrière. La maison familiale recèle une merveille : la bibliothèque religieusement constituée par un père issu d'une lignée d'imams. Un érudit passionné de mystique et de théologie, dans la grande tradition maraboutique. Dans les rayons, Souleymane Bachir Diagne découvre aussi Sartre et Marx. Sous l'égide paternelle, il se familiarise avec l'examen critique des textes du Coran, fait sienne une vision énergique, éclairée et inventive de l'islam. Il la revendique plus que jamais.

Son parcours d'excellence au lycée Van-Vollenhoven de Dakar lui ouvre le Saint des Saints : l'hypokhâgne de Louis-le-Grand, au cœur du Quartier latin. 1973 : il débarque à Paris en pleine effervescence post-soixante-huitarde. Alors élève dans les mêmes classes préparatoires, l'historienne Françoise Blum se souvient d'un garçon infiniment courtois, réfléchi, et d'un charisme irradiant. *« On refaisait le monde au café Le Malebranche. Souleymane avait déjà un cercle d'admirateurs. Il était proche de l'Union des étudiants communistes (UEC) et défendait le principe de la dictature du prolétariat, que le Parti communiste était en train d'abandonner. »* A 17 ans, la même Françoise Blum voyage pour la première fois au Sénégal. L'étudiante y est reçue dans la famille de son camarade dakarois. Naissance d'une vocation : elle deviendra l'une des meilleures spécialistes de l'Afrique contemporaine.

Concilier philosophie et mathématiques

Premier Sénégalais à intégrer l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, Souleymane Bachir Diagne y suit avec ferveur les cours de Louis Althusser et de Jacques Derrida. L'institution est alors une pépinière de militants maoïstes. Mais Souleymane Bachir Diagne arrive après la bataille, *« en queue de comète »*, lâche-t-il non sans laisser percer un certain regret. Principale organisation maoïste, La Gauche prolétarienne (GP) s'est autodissoute trois ans plus tôt. *« Je me considérais alors comme mao, conforté dans cette voie par l'enseignement d'Althusser, mes discussions enflammées avec les étudiants de la Rue d'Ulm et toute la littérature militante qui débordait des librairies du boulevard Saint-Michel. »* L'agrégation de philosophie en poche, Souleymane Bachir Diagne réconcilie passion philosophique et appétence pour les maths. C'est à l'algébriste George Boole (1815-1864), lointain précurseur du langage informatique, qu'il consacre sa thèse. Cette immersion dans les mathématiques aiguise son intérêt pour la théorie philosophique du langage. George Boole utilise un système de signes énoncés dans une langue artificielle, l'algèbre,



MATHIEU ZAZZO/PASCO

émancipé des langues humaines mais accessible à chacune d'entre elles. A travers le statut du langage et les singularités de la traduction, il ouvre une réflexion saisissante sur les possibilités de communication entre les civilisations. Souleymane Bachir Diagne défend aujourd'hui le principe d'un *« universel de rencontre et d'accomplissement du pluralisme »*. Et aime à citer cette phrase d'Édouard Glissant : *« J'écris en présence de toutes les langues du monde. »*

En 1982 (il a 27 ans), c'est le retour à Dakar. *« Il a voulu mettre en partage son bagage intellectuel avec les étudiants sénégalais »*, analyse Françoise Blum l'amie de toujours. Trois ans après la révolution iranienne, l'heure est aux questionnements sur le réveil de l'islam politique. A l'université Cheikh-Anta-Diop de Dakar, le jeune homme pilote l'ouverture d'un enseignement d'histoire de la philosophie dans le monde islamique. Une première. Contre le fondamentalisme et les tenants d'un islam pétrifié, l'enfant de Saint-Louis célèbre la tradition d'un monothéisme ouvert, vitaliste, réformateur. Il revendique la filiation du penseur et poète musulman indien Muhammad Iqbal (1877-1938), objet de son livre *Islam et société ouverte. La fidélité et le mouvement dans la pensée de Muhammad d'Iqbal* (Maisonneuve & Larose, 2001).

N'est-il pas temps de *« décoloniser les imaginaires »*, interroge ce défenseur du panafricanisme ? L'Europe est trop souvent présentée comme la scène unique de l'histoire universelle. A rebours de cet « universalisme de surplomb » imposé par l'Occident, Souleymane Bachir Diagne parie sur la réciprocité entre les cultures, entre les langues. Dans *Bergson postcolonial. L'élan vital dans la pensée de Léopold Sédar Senghor et de Mohamed Iqbal* (CNRS, 2011), il révèle la forte influence exercée par l'auteur de *Matière et mémoire* (1896) en Inde et en Afrique. En témoignent deux figures majeures de la lutte anticoloniale, le musulman Muhammad Iqbal et le catholique Léopold Sédar Senghor. Ces entrelacements soulignent son attachement à un universel conçu comme « décentrement postcolonial » et « irruption du pluriel ». Avec une érudition pleine de virtuosité, il s'en explique longuement dans son dialogue à fleurets mouchetés avec l'anthropologue Jean-Loup Amselle (*En quête d'Afrique(s). Universalisme et pensée décoloniale*, Albin Michel, 2018). Contre une certaine dérive militante des études postcoloniales, Souleymane Bachir Diagne met néanmoins en garde contre l'« exaltation relativiste » et le piège des assignations identitaires. *« Je ne me reconnais pas dans cette idée que l'universel est nécessairement impérialiste »*, prévient le philosophe.

Conseiller d'Abdou Diouf

« L'un des plus grands penseurs contemporains du continent africain. » Le compliment figure à la fin des *Mémoires* (Seuil, 2014) de l'ancien président sénégalais Abdou Diouf. Dans les années 1990, avant de partir enseigner aux États-Unis, Souleymane Bachir Diagne fut appelé à ses côtés comme conseiller pour la culture et l'éducation. Il participe alors au développement de l'université Gaston-Berger, à Saint-Louis, et contribue au rayonnement de la Biennale de Dakar. Amie du philosophe, la sociologue Gisèle Sapiro se souvient d'un séjour avec lui dans la capitale sénégalaise à la fin des années 2010. *« Les passants le reconnaissaient dans la rue, l'arrêtaient pour le saluer. A l'université Cheikh-Anta-Diop, une nuée d'étudiants l'attendaient, ils voulaient tous faire des selfies avec lui ! »* Pas de quoi faire tourner la tête à ce contemplatif discret que les affres de la renommée semblent presque laisser indifférent. Son secret ? Le doute philosophique et la capacité, teintée d'humour, à *« ne jamais se prendre trop au sérieux »*. Les auditeurs des Rendez-vous de l'histoire de Blois pourront s'en rendre compte le 9 octobre prochain lorsqu'il en prononcera la conférence inaugurale. ■

Contre l'exaltation relativiste, il défend le principe d'un « universel de rencontre »

* *Enseignant à l'Institut d'études politiques de Paris*

YALE UNIVERSITY, BEINECKE RARE BOOK AND MANUSCRIPT LIBRARY, MS 531 FOLIO 25V

DOSSIER

- Carte : le tour du monde en 1 124 jours *p. 30*
- 1519-1522. Chronique du grand voyage *p. 32*
- L'« armada des Épices » *p. 36*
- Enquête sur les survivants *p. 43*
- Un homme d'expérience *p. 44*
- 25 juillet 1511. A l'assaut de Malacca *p. 48*
- Et si Enrique avait été le premier ? *p. 50*
- Globalisation : acte I *p. 53*
- A qui appartient Magellan ? *p. 56*

L'énigme Magellan

Magellan reste associé à la première circumnavigation, achevée il y a cinq cents ans. Mais le navigateur portugais mourut en route et ne fit jamais le tour du monde. D'ailleurs son intention était plus simple : trouver une route vers l'Asie et ses îles aux Épices, promesse de richesses pour son nouveau souverain Charles Quint. Le « grand voyage », qui dura trois ans, n'a pas livré tous ses mystères et continue de travailler les mémoires nationales, de la péninsule Ibérique aux Philippines. On s'intéresse désormais aussi bien aux petites mains de l'expédition qu'aux sociétés qu'elle a traversées, celles d'un monde de plus en plus interconnecté.

Iles des Larrons Le 6 mars 1521 la flotte de Magellan atteint les Mariannes, ici dessinées sur une page illustrée d'un manuscrit d'Antonio Pigafetta, qui acheva le tour du monde et en fit le récit (bibliothèque Beinecke, Yale). Il raconte que les navigateurs nomment cet archipel « îles des Larrons » (ou « des Voleurs »), car ses habitants montent à bord des navires espagnols et y dérobent tout ce qu'ils peuvent.

Le tour du monde en 1 124 jours

Andalousie : le grand départ
FRANCE
Ébre
Valladolid
Saragosse
Porto
Douro
Tordesillas
PORTUGAL
ESPAGNE
20 sept. 1519 Départ
Lisbonne
Tage
Séville
Guadalquivir
1517
Sanlúcar de Barrameda
6 sept. 1522 Arrivée
Alger
Cadix
Ceuta
Bougie, Tripoli
Tanger
Melilla
Oran
Mazalquivir
Peñon Vélez de la Gomera
Domaine espagnol
Domaine portugais
18 marins et 3 Moluquois
237 hommes
Açores
Madère
26 sept. 1519 Tenerife
Îles Canaries
OCÉAN ATLANTIQUE
Tropique du Cancer
Afrique
Mexico
EMPIRE AZTÈQUE
Îles du Cap-Vert
9 juillet 1522
12 marins et 1 Moluquois capturés
EMPIRE DU MALI
KANEM-BORNOU
Guinée
El Mina
Fernando Poo
São Tomé
Équateur
240 hommes
Brésil
Retour du San Antonio
La traversée du Pacifique dure 3 mois et 20 jours
EMPIRE INCA
Sainte-Hélène
Tupi
Tropique du Capricorne
166 hommes
12 janv.-7 févr. 1520
Exploration du Rio de la Plata
13 déc. 1519
Arrivée dans la baie de Santa Lucia (Rio de Janeiro)
6 mai 1522
Passage du cap de Bonne-Espérance
Chili
Argentine
MER DU SUD (OCÉAN PACIFIQUE)
31 mars-24 août 1520
Hivernage à San Julián
28 nov. 1520
Sortie du détroit de Magellan
2 avril 1520
Mutinerie
22 mai 1520
Naufrage du Santiago dans la baie du río Santa Cruz
Le défi : trouver un passage vers l'ouest
Tehuelches (« Patagons »)
PATAGONIE
Chenal de Tous les Saints
Détroit des Patagons
Cap des Onze Mille Vierges
Baie des Sardines (Port Galant)
Terre de Feu
21 oct. 1520 Découverte du passage
8 nov. 1520
Désertion du San Antonio avec 57 hommes à bord
100 km
Cercle polaire Antarctique
Antarctique

1519-1522

Chronique du grand voyage

L'objectif du capitaine général Magellan n'était en aucun cas de faire le tour du monde, mais de trouver une voie vers les Moluques, les riches « îles aux Épices ». A la tête de cinq nefs, il partit de Séville le 10 août 1519 et s'élança sur l'océan le 20 septembre. Seul un bateau revint, avec à son bord des survivants exsangues, dont les témoignages permettent de connaître, presque jour par jour, cette expédition.

Par Juan Gil

L'AUTEUR
Membre de la Real Academia de Española, grand spécialiste de Christophe Colomb, Juan Gil a enseigné à l'université de Séville. Il a notamment publié **El exilio portugués en Sevilla. De los Braganza a Magallanes** *(Cajasol-fundación el Monte, 2009) et* **Mitos y utopías del descubrimiento** *(3 vol., Athenaica Ediciones Universitarias, 2017-2019). Il a aussi édité* **Les voyages d'Álvar Núñez Cabeza et de Legazpi** *chez Biblioteca Castro.*

Les cinq navires qui composaient la flotte commandée par Fernand de Magellan (*Victoria*, *Trinidad*, *Concepción*, *Santiago* et *San Antonio*) levèrent l'ancre à Séville le 10 août 1519 (ce fut aussi le jour où l'équipage commença à être payé) et partirent le 20 septembre de Sanlúcar de Barrameda, à l'embouchure du Guadalquivir.

Durant une courte escale à Tenerife, dans les îles Canaries, on finit de recruter l'équipage, une véritable tour de Babel, car près de la moitié des marins étaient des étrangers *(cf. p. 37)*. Pour autant, les graves désaccords qui s'exprimèrent pendant le voyage ne provinrent pas de cette foule de nations, mais du malaise que certains chefs espagnols ressentaient à l'égard de leur capitaine, d'origine portugaise, bien que le jeune roi d'Espagne Charles Ier (qui deviendra Charles Quint après sa nomination, en juin 1519, à la tête du Saint Empire) eût nommé Magellan chevalier de l'ordre de Santiago, la plus haute distinction à laquelle pouvait aspirer un Espagnol.

Les souvenirs de la récente guerre de succession de Castille, qui avait vu s'opposer entre 1474 et 1479 Espagnols et Portugais, avivaient les mésententes. Juan de Cartagena, associé au commandement de l'expédition, exprimait par exemple son manque de respect par des petits

À SAVOIR

Quelles archives ?

- **L'essentiel des archives concernant la carrière militaire portugaise de Magellan (1505-1513) se trouvent à l'Arquivo Nacional da Torre do Tombo, à Lisbonne.**
- **Registres d'avitaillement, rôles d'équipages, actes de répression de la mutinerie de San Julián, soldes versées aux survivants : la quasi-totalité des documents ayant trait aux préparatifs, au déroulement et à l'issue du « grand voyage » sont entreposés à l'Archivo General de Indias, à Séville.**
- **Il faut y ajouter une poignée d'actes notariés de l'Archivo Histórico Provincial de Séville, où se trouve notamment le contrat de mariage de Magellan avec Beatriz Barbosa, et quelques manuscrits de la Biblioteca Nacional de España, à Madrid, dont le précieux routier de Ginés de Mafra.**
- **Il existe enfin quatre versions manuscrites de la plus célèbre chronique de l'expédition : celle d'Antonio Pigafetta. La plus ancienne, en français, est conservée à la bibliothèque Beinecke de l'université de Yale, deux autres, aussi en français, à la BNF et une, en italien, à la bibliothèque Ambrosienne de Milan.**

R. B.

DR

La « Victoria » *« J'ai été le premier à faire le tour de monde* […]. *Les voiles sont mes ailes, la gloire ma récompense, la mer mon combat. »* Sur ce détail d'un atlas du cartographe anversois Abraham Ortelius de 1589, la première nef à avoir effectué le tour du monde.

affronts, en saluant Magellan d'un « Monsieur le Capitaine » (*Señor capitán*) au lieu de « Monsieur le Capitaine général » (*Señor capitán general*), ce qui enferma le dirigeant de l'expédition dans un mutisme dédaigneux à l'égard des chefs espagnols. Les disputes s'accrurent dans le Pot-au-Noir de la Sierra Leone, cette zone météorologique très instable au nord de l'équateur.

C'est au Brésil, après la traversée de l'Atlantique, qu'eut lieu le premier contact des membres de l'expédition avec les Indiens du Nouveau Monde. Le séjour se déroula paisiblement, semble-t-il. Le pilote portugais João Carvalho, par chance ou par habileté, y retrouva son jeune fils métis, Juan, né d'un précédent séjour, qu'il voulut emmener avec lui. En revanche, le Sicilien Antonio Salomón, maître de la *Victoria*, paya cher sa relation homosexuelle : il fut condamné à mort au port de Santa Lucia, le 20 décembre 1519.

Mutineries

Après une brève exploration dans l'estuaire du Rio de la Plata la navigation se poursuivit vers le sud, longeant le littoral à la recherche d'un passage.

Au port de San Julián, au 49e degré de latitude sud, où la flotte hiverna du 31 mars 1520 au 24 août 1520, en devant supporter un intense froid et de grandes tempêtes, éclata le 2 avril une mutinerie menée par trois capitaines castillans,

Charles Quint
Portrait vers 1532 (Gemäldegalerie, Berlin). C'est au jeune roi d'Espagne et de Naples Charles Ier (1516-1556), 18 ans, que Magellan présente son projet. En 1519, il devient empereur du Saint Empire.

Juan de Cartagena, Gaspar de Quesada et Luis de Mendoza, qui ne supportaient plus que Magellan se comporte en maître absolu de la flotte. Le capitaine général étouffa durement la rébellion, qui n'était d'ailleurs pas soutenue par tous les Espagnols. L'*alguazil* (le « prévôt », c'est-à-dire le chef de la police de bord) Gonzalo Gómez de Espinosa, un homme qui prit de plus en plus d'importance pendant le voyage, tua le jour même Mendoza ; le 7 avril, Quesada fut à son tour décapité et mis en quartiers ; et, le 24 août 1520, quand la flotte appareilla, furent abandonnés à terre avec une faible ration de vivres l'instigateur de la révolte, Cartagena, et le prêtre Pedro Sánchez de la Reina. Magellan épargna les autres mutins ; il fallait garder suffisamment de marins pour la suite du voyage. Coïncidences de l'histoire : lors du deuxième tour du monde entrepris en 1577-1580 par l'Anglais Francis Drake, celui-ci, de la même manière, dut affronter au port de San Julián une révolte qu'il réprima en faisant exécuter le 2 juillet 1578 Thomas Doughty.

Échaudé par ces mutineries, Magellan confia le commandement des navires à des hommes à la loyauté éprouvée, qui sont pour la plupart de ses proches parents ; le *San Antonio* à Álvaro de Mesquita ; la *Victoria* à Duarte Barbosa ; et le *Santiago* à Juan Serrano ; mais le premier manquait d'aptitude au commandement et le second était un inconscient bravache et peu sûr. ▶▶▶

COSTA/LEEMAGE – BERLIN, GEMÄLDEGALERIE (SMPK) ; BERLIN, BPK, DIST. RMN-GP/JÖRG P. ANDERS

De quelles cartes disposait-il ?

Conservé à la BNF, ce planisphère de 1843 est une copie de la carte dessinée en 1519 par le Portugais Jorge Reinel aidé de son père Pedro. Il indique clairement les Moluques dans le domaine espagnol (dans le cercle ci-dessus) et ne sous-estime pas la dimension du Pacifique. Cette carte faisait partie des 24 cartes utilisées par Magellan pour préparer son voyage. Elles ont toutes disparu, à part celle-ci, sans doute offerte par Magellan à Charles Quint peu avant son départ. Les cartes distribuées aux pilotes des navires ont, elles, été réalisées par Nuño García de Toreño, maître-cartographe de la Casa de la Contratación.

▶▶▶ Bien que logique, cette mesure déplut aux Espagnols, surtout à ceux qui avaient participé à la mutinerie et craignaient pour leur vie. Un malheur n'arrive jamais seul : le 22 mai 1520, le *Santiago* fit naufrage pendant l'exploration de la baie du río Santa Cruz.

Durant l'escale à San Julián les marins tissèrent des relations avec les Indiens, qu'ils appelèrent Patagons, en référence au nom d'un géant du *Primaleón*, un livre de chevalerie du début du XVIe siècle. L'imagination des Européens, qui auparavant avaient cru que les Indiens du Brésil vivaient 120 et même 140 ans, fit des Patagons des colosses à la taille immense. Mais les rencontres ne furent pas toujours pacifiques : le 29 juillet, une flèche empoisonnée ôta la vie au marin Diego de Barrasa pendant un raid ; de son côté, Magellan captura deux Patagons, qui moururent pendant le voyage.

Le 21 octobre 1520, la flotte aperçut au 52e degré sud une baie qui *« avait une langue de sable très longue à l'entrée, à main droite »*. Envoyés en reconnaissance, le *San Antonio* et la *Concepción* revinrent au bout de deux jours avec l'heureuse nouvelle que le détroit tant désiré avait été découvert. Il fut d'abord baptisé de trois noms, avant de prendre celui du capitaine-général : le cap des Onze Mille Vierges à l'embouchure, celui des Patagons dans la partie intérieure et de Tous les Saints au débouché. La région, elle, est baptisée « Terre de Feu » puisque des fumées laissent deviner la présence d'êtres humains. La découverte du détroit, bien loin de le réjouir, rendit furieux un pilote portugais, Estevão Gomes, qui, non content d'emprisonner le capitaine du *San Antonio* (et cousin de Magellan) Álvaro de Mesquita, déserte avec son navire et regagne Séville avec près de 55 hommes, d'où il ne cessa de calomnier Magellan.

« Il n'y a pas dans le monde un meilleur détroit que celui-ci », déclara dans un transport d'enthousiasme Antonio Pigafetta, ancien secrétaire de l'ambassadeur du Saint-Siège qui s'embarqua avec l'expédition et s'en fit le chroniqueur. Très beau, oui ; mais la colonisation de cette terre tant vantée mais au climat si dur ne sera qu'une série d'échecs, soldées par une infinité de morts.

Le 28 novembre, les trois navires restants pénétrèrent dans la « Mer du Sud » (*Mar del Sur*), que Magellan rebaptisa du nom trompeur de Pacifique, car les vents porteurs y font souvent défaut. La traversée, qui dura trois mois et vingt jours, fut pourtant très pénible : l'eau manqua et les biscuits n'étaient plus que *« de la poudre mêlée de vers »*, puant l'urine des rats. Au moins neuf hommes moururent du scorbut. On ne découvrit aucune île habitée pendant la traversée.

On ne sait pour quelle raison la flotte, au lieu de mettre le cap directement vers les Moluques,

MOT CLÉ

Alguazil

Agent des gens d'armes qui remplissait à la fois les fonctions d'huissier, de sergent de ville et de gendarme, en Espagne. A bord de l'expédition de Magellan, il faisait office de chef de la police.

Le « San Antonio », détourné par Estevão Gomes, déserte et regagne Séville

BNF, CARTES ET PLANS, GE AA 564 RES

monta vers le nord-ouest et parvint au premier archipel de l'Extrême-Orient le 6 mars 1521 : les Iles des Voleurs, ainsi nommées pour l'insouciance avec laquelle les habitants prenaient sur les navires espagnols tout ce qu'ils voulaient (au XVIIe siècle, leur nom changea pour les Mariannes, en l'honneur de Marianne d'Autriche, peinte par Velázquez). Les larcins incessants contraignirent Magellan à prendre de dures mesures de rétorsion. Les marins furent aussi très surpris par les barques à balancier très rapides des indigènes.

Le 16 mars, la flotte arriva dans un autre archipel, qui fut baptisé du nom de la fête du jour où il fut découvert, Saint-Lazare (et que le capitaine espagnol Ruy López de Villalobos appela en 1542 Philippines en l'honneur du prince Philippe, le futur Philippe II).

MOT CLÉ

Circumnavigation

Le terme désigne l'action d'accomplir un voyage maritime autour d'une île, d'un continent ou de la Terre entière. La première (totalement imprévue) a été faite par Elcano en 1519-1522. Magellan n'a jamais pensé faire une circumnavigation.

Comme dans un rêve

L'expédition rencontra de nombreux insulaires, avec lesquels les équipages purent échanger. Le succès aveugla le capitaine général, qui, de navigateur, se crut bientôt le bras de Dieu : à Cebu, une île de l'archipel philippin sur laquelle les Espagnols établirent leur camp, il parvint à guérir de son mutisme le frère du roi (*rajah*) Humabon. Pendant quelques jours, les Européens vécurent comme dans un rêve : Humabon jura ▶▶▶

Le projet : un aller-retour vers les îles aux Épices

Le 20 octobre 1517, Fernand de Magellan franchit la frontière espagnole, tournant le dos à sa patrie, le Portugal, où il estime que ses mérites de marin et de soldat ne sont pas reconnus *(cf. p. 44)*. A Séville, l'arrivée récente de l'héritier du trône, le jeune Charles de Habsbourg, futur Charles Quint, donne au navigateur l'espoir de réaliser le grand projet qu'il nourrit depuis quelques années. Celui-ci est très simple : trouver, comme Christophe Colomb l'a espéré avant lui, une route maritime par l'ouest vers l'Asie, mais cette fois ce n'est ni le Japon ni la Chine qui sont visés, mais les Moluques, les seules îles au monde où poussent les girofles. Et revenir par la même route.

Globe Détail d'une gravure colorisée de Théodore de Bry de 1592 représentant Magellan muni de ses instruments de navigation (BNF).

Il ne s'agit en aucun cas de faire le tour du monde, ce qui est même clairement exclu, voire interdit. Le « Nouveau Monde » ne l'intéresse que dans la mesure où il pense y trouver un passage qui permettrait d'atteindre la « Mer du Sud » (le Pacifique), ce nouvel océan à l'ouest de l'Amérique qui donnerait accès par l'ouest aux « îles aux Épices ». Rappelons que Hernán Cortés ne s'empare de Mexico que quelques mois après la mort de Magellan. La Conquête n'en est qu'à ses prémices et on ignore alors l'existence des mines d'or et d'argent américaines. L'objectif est d'emprunter la meilleure route, depuis l'Espagne.

Du point de vue européen, le monde se partage alors entre les couronnes espagnole et portugaise. Un traité a été signé en 1494 à Tordesillas par les deux souverains catholiques sur la demande du pape (espagnol) Alexandre VI : celui-ci craignait des conflits armés sur le continent asiatique entre les appétits expansionnistes des deux puissances. L'accord a fixé la ligne de démarcation au méridien passant à 370 lieues à l'ouest du Cap-Vert. Cette ligne divise verticalement le globe en deux, comme une pomme *(cf. p. 30)*. La moitié à l'ouest revient à l'Espagne ; l'autre moitié, à l'est, au Portugal. Chaque puissance a dans sa zone le monopole de la découverte, de la navigation et du commerce. Les deux parties se sont engagées, sauf dérogation, à ne pas envoyer de vaisseaux naviguer dans la zone adverse.

Avec les capacités techniques de l'époque, ce partage est cependant très difficile à définir « sur le terrain », tant la mesure des longitudes est alors imprécise. Surtout, cette division verticale implique un « antiméridien » de l'autre côté du globe, encore plus complexe à situer. Or l'enjeu est de taille : les Moluques se trouvent-elles dans la zone espagnole ou dans la zone portugaise ?

Quand Magellan échafaude son projet, vingt-trois ans après la signature du traité, les connaissances ont largement progressé. Pour le navigateur, les « îles aux Épices » se trouvent à l'est de l'antiméridien de Tordesillas, donc dans la demi-sphère espagnole. Mais pour respecter le traité encore faut-il trouver une route qui évite de passer par les eaux portugaises. Or le navigateur, alors associé au cosmographe Rui Faleiro, a la conviction qu'il existe vers le détroit du Río de la Plata, ou plus au sud, un passage permettant d'atteindre la « Mer du Sud ». Le 2 mars 1518, il convainc le monarque espagnol d'accepter son ambitieuse proposition. Le 22 mars, les « capitulations » sur la découverte de « l'épicerie » sont signées par la Couronne. Elles fixent l'engagement royal pour la mise en œuvre des préparatifs, les règles et les instructions à suivre pendant le voyage, ainsi que les privilèges, titres, rentes et gains octroyés aux deux hommes en cas de succès.

Michel Chandeigne

INTERFOTO/LA COLLECTION

L'« armada des Épices »

C'est dans une atmosphère tendue que l'expédition se prépare. Il faut trouver des financements, des marins prêts à partir vers l'inconnu et surtout faire face à la grogne de nombreux Espagnols mécontents d'être dirigés par un Portugais.

Par Michel Chandeigne

L'AUTEUR
Éditeur, Michel Chandeigne est spécialiste des pays lusophones et des voyages maritimes dont celui de Magellan auquel il s'est longuement consacré.

A Séville, les expéditions outremer étaient gérées par la Casa de la Contratación, créée en 1503. A la fois maison de commerce et centre de formation des pilotes, elle était administrée par un facteur, un trésorier et un secrétaire général, mais dirigée de fait depuis la Cour par le Conseil des Indes, et en son sein par le puissant évêque de Burgos Juan Rodríguez de Fonseca.

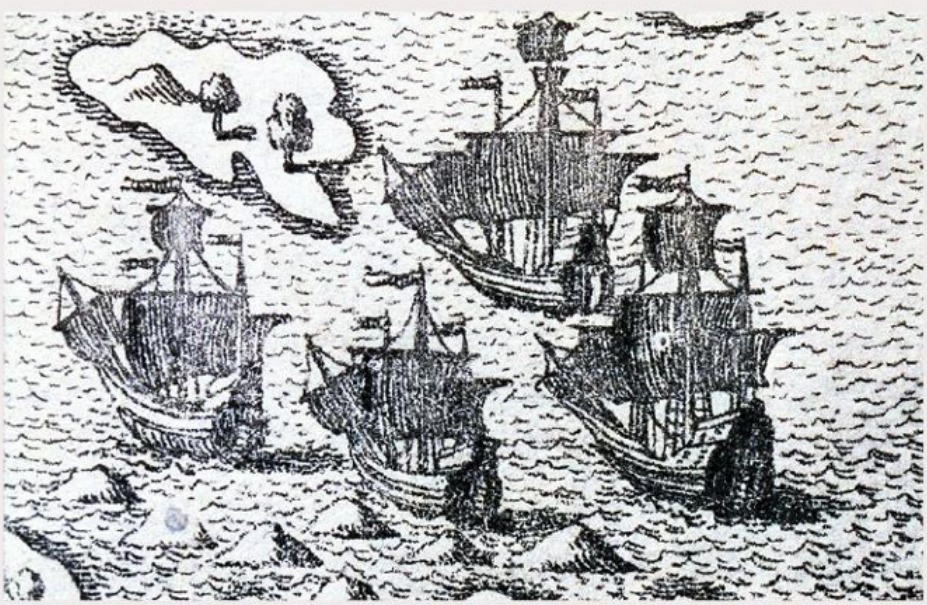
Magellan s'installe chez son compatriote Diogo Barbosa, dont il va devenir le gendre – il épouse sa fille Beatriz en décembre 1517 –, et prend très vite contact avec Juan de Aranda, le facteur de la Casa, qui le prend sous sa protection et lui conseille de se rendre à Valladolid, où la Cour a pris ses quartiers. Magellan est rejoint par son compatriote Rui Faleiro, cosmographe caractériel, qui prétend avoir résolu l'épineux problème des longitudes. Magellan est persuadé qu'il existe un passage de l'océan Atlantique vers la Mer du Sud (le Pacifique) au sud du Brésil et que les Moluques, les îles aux Épices, se trouvent dans la demi-sphère « espagnole » définie par le traité de Tordesillas.

Trouver argent et marins

L'entrevue avec le roi Carlos (le futur Charles Quint), minutieusement préparée avec Juan Rodríguez de Fonseca, a lieu le 2 mars 1518. L'expérience de Magellan, ses arguments, les cartes et le globe préparés par le cartographe portugais Jorge Reinel et son père Pedro ont tôt fait de convaincre le jeune monarque.

Il faut dire que le projet offre à l'Espagne la perspective de rentabiliser enfin des expéditions maritimes, alors très déficitaires, grâce à un accès au lucratif commerce des épices dont elle est pour le moment exclue. Le roi le soutiendra sans faille. En témoignent les nombreux décrets touchant tous les aspects du voyage : le contrat avec Magellan et Faleiro ; l'achat de cinq navires, des équipements et des vivres nécessaires pour deux années ; la nomination des officiers et leurs soldes ; le recrutement de l'équipage, les instructions royales pour le déroulement du voyage, etc. La Casa de la Contratación est sommée de tout mettre en œuvre pour un départ prévu initialement en août 1518.

Cinq nefs, qu'il faut armer, sont achetées à Cadix et à Sanlúcar de Barrameda : la *Trinidad*, le *San Antonio*, la *Victoria*,



La flotte Sur cette gravure de 1726 les navires de l'expédition, le *Santiago* excepté. Leur taille et leur tonnage, modestes (20 à 26 m pour 75 à 120 tonneaux), sont au moins dix fois inférieurs aux grandes caraques de la fin du XVIe siècle, qui hantent notre imagination.

Les navires au départ

Trinidad Fernand de Magellan
110 tonneaux, **62** membres d'équipage
Échoue à rentrer en Espagne par le Pacifique. Arraisonné par les Portugais aux Moluques.

Victoria Luis de Mendoza
85 t., **45** membres d'équipage
Seul navire à revenir à Séville, par l'océan Indien, commandé par Elcano.

Santiago Juan Serrano
75 t., **31** membres d'équipage
22 mai 1520 : naufrage dans l'estuaire de Santa Cruz (un mort).

San Antonio Juan de Cartagena
120 t., **55** membres d'équipage
8 novembre 1520 : le pilote Estevão Gomes déserte avec navire et marins.

Concepción Gaspar de Quesada
90 t., **44** membres d'équipage
2 mai 1520 : est brûlé près de l'île de Bohol (Philippines).

SERGE JOLIVEL/BASTIMAGE – MITHRA/INDEX FOTOTECA/LEEMAGE

la *Concepción* et le *Santiago*. Ce sont des navires de taille modeste, d'environ 20 à 26 m maximum.

Très vite, on s'aperçoit que le délai est trop court, le départ est repoussé fin décembre 1518 puis à mars 1519, car les préparatifs se heurtent à de nombreuses difficultés.

Une première concerne le financement. Les recettes des Indes occidentales restent maigres, la Couronne est exsangue et elle fait appel au financier et marchand Cristóbal de Haro, qui débourse 22,6 % du coût de l'expédition, notamment la plupart des marchandises destinées au troc. Natif de Burgos et un des grands négociants du commerce maritime de la Péninsule, celui-ci a, comme Magellan, quitté Lisbonne pour Séville à la suite d'un grave litige avec le monarque portugais. Plus tard on s'apercevra que les banquiers allemands Fugger ont aussi largement contribué à l'apport de la Couronne, mais en sous-main, secrètement, pour ne pas compromettre leurs établissements très prospères dans la capitale portugaise.

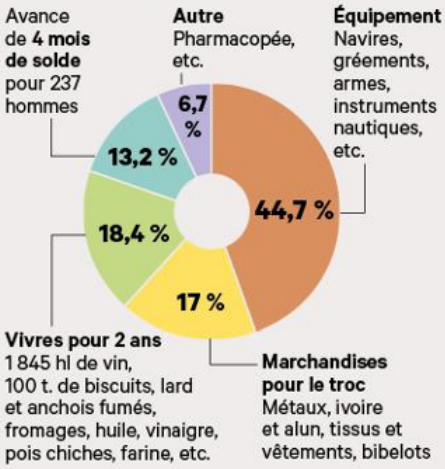
Les archives ont livré le coût initial de la préparation de l'expédition : 8 334 335 maravédis (unité de compte espagnole) soit 22 225 ducats (une somme correspondant à l'époque à près de 77,8 kg d'or ; la solde de Magellan comme capitaine général était, elle, de 21,33 ducats d'or par mois, celle d'un capitaine deux fois inférieure et d'un simple marin sept fois).

Ajoutons qu'il ne s'agit pas du coût final : après le voyage, il fallut rajouter au moins 14 000 ducats pour payer les arriérés de solde que la Casa de Contratación a dû verser aux survivants de l'expédition (les 35 qui ont fait le tour du monde et les 55 « déserteurs » revenus vivants en 1520 avec la *San Antonio*) et aux veuves des disparus *(cf. p. 43)*. Le bilan de l'expédition sera déficitaire.

Une deuxième difficulté tient au recrutement des hommes : peu de marins osent s'embarquer pour une expédition de deux ans, vers une destination lointaine, avec un itinéraire inconnu sur des mers jamais naviguées. Jusqu'au dernier moment les nouveaux inscrits compensent à peine les défections, ce qui explique en partie la nature cosmopolite de l'équipage : sur les 242 participants (aux 237 au départ de Séville, il faut en ajouter 4 qui montent aux Canaries et 1 jeune métis luso-indien embarqué dans la baie de Rio), on ne compte que 139 Espagnols.

Le coût initial de l'expédition

22 225 ducats d'or



Un équipage cosmopolite

Une troisième tient à l'isolement de Magellan, pris entre les pressions incessantes, voire les menaces, de la couronne portugaise et de son ambassadeur, et l'hostilité larvée de la Casa de la Contratación. Dès le début des préparatifs les responsables et les pilotes de la Casa, vexés de n'avoir pas été associés aux discussions, traînent des pieds ; le fait que l'expédition soit dirigée par deux Portugais crispe encore davantage les ressentiments. A plusieurs reprises le roi doit les rappeler fermement à l'ordre. De son côté, la Casa alerte régulièrement le roi sur le nombre excessif de compatriotes dont le navigateur s'entoure. Ce sentiment antiportugais éclate lorsque, le 22 octobre 1518, Magellan hisse une bannière portant ses armes, comme c'est la coutume, à l'un des mâts de son navire arrimé à un quai de Séville. Croyant qu'il s'agit du drapeau portugais, une petite foule se rassemble, agitée par des agents lusitaniens, puis conspue Magellan et son maître d'équipage jusqu'à provoquer une sérieuse échauffourée, mollement contenue par les soldats de la Garde.

Maximum 5 Portugais par navire

Pour le navigateur un point de rupture est atteint, mais le roi s'empresse de prendre des mesures fermes le rassurant pleinement de son soutien personnel. Pourtant, sur la pression des autorités de Séville, Charles Quint finit par ordonner, le 26 juillet 1519, qu'il n'y ait pas plus de 4 ou 5 Portugais par navire, ce qui déclenche le courroux de Magellan. Il en obtient finalement davantage, surtout des mousses, parfois sous de fausses identités espagnoles, mais ne peut que constater l'éviction de la plupart des officiers qu'il avait choisis. Le second de la flotte, Rui Faleiro, de plus en plus perturbé mentalement, est alors évincé au profit de Juan de Cartagena, superintendant de la flotte, la « créature » de Juan Rodríguez de Fonseca et l'âme d'un complot qui se dessinera dès les premiers jours.

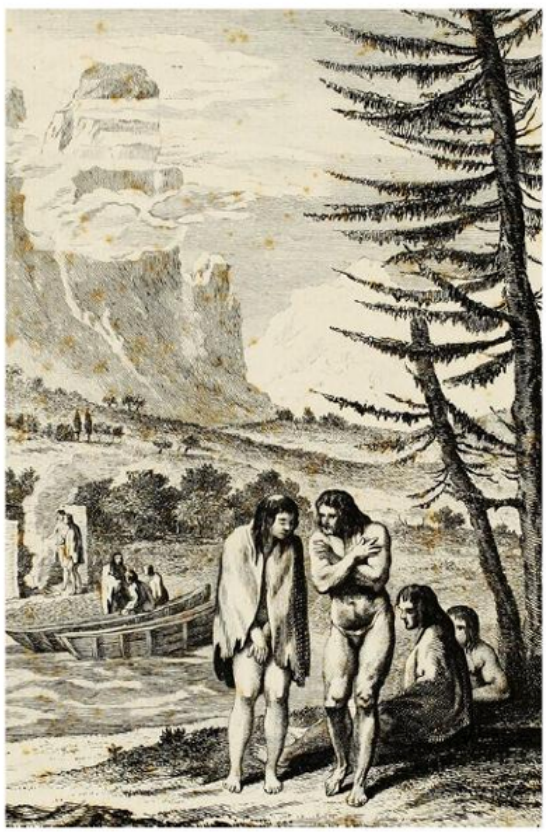
Peu avant cette nomination, un envoyé du roi Manuel, Sebastião Álvares, avait jugé le moment propice pour détourner Magellan de son projet. Dans une longue lettre à son monarque, datée du 18 juillet, il décrit parfaitement l'état d'esprit et la lassitude du navigateur : *« Je suis allé le rencontrer dans son logis et l'ai trouvé qui préparait des barillets de liège et des coffres pour les victuailles, les conserves et d'autres choses. J'ai cherché à le persuader d'emblée ; prétextant qu'il me semblait, d'après les préparatifs où je le voyais, qu'il touchait à la conclusion de son néfaste projet, je lui avouai que j'étais venu m'entretenir une dernière fois avec lui. Je lui rappelai combien de fois, en ami et bon Portugais, je lui avais déconseillé le mauvais pas qu'il allait faire.* » L'émissaire énumère ses arguments, que Magellan ne rejette pas, mais ce dernier tient bon. Il lui réplique qu'en *« homme fidèle à sa parole, il ne pouvait faire autrement que de continuer l'œuvre qu'il avait commencée »*.

Les 5 nefs lèvent finalement l'ancre le 10 août et descendent le Guadalquivir, pleines à craquer. ■

CHRONOLOGIE

Vers 1480 Naissance de Magellan, près de Porto.
1505-1506 Magellan part comme soldat pour les Indes, accompagné par son ami Francisco Serrão.
1506-1511 Il combat sur la côte africaine, puis à Malacca en 1509. Il est présent lors de la conquête de Goa par Albuquerque en 1510.
1511, 25 juillet Il participe à la conquête de Malacca par Albuquerque, y séjourne plus d'un an et fait peut-être une navigation en direction des Moluques.
1512 Les Portugais accostent l'archipel de Banda. Francisco Serrão et quelques hommes parviennent à Ternate, aux Moluques.
1513 Magellan revient au Portugal puis participe à la conquête d'Azemmour, au Maroc.
1517 Tombé en disgrâce auprès du roi Manuel Ier, il s'installe à Séville, où il se marie.
1518, 2 mars Magellan convainc le roi Charles d'Espagne (futur Charles Quint) d'entreprendre une expédition vers les Moluques en passant par la route « espagnole » (l'hémisphère occidental).
1519, 10 août Après plusieurs reports, la flotte commandée par Magellan lève l'ancre à Séville. Elle s'élance dans l'océan le **20 septembre**.
1519, 13 décembre La flotte arrive dans l'actuelle baie de Santa Lucia (Rio de Janeiro).
1520 Du **31 mars au 24 août**, les navires passent l'hiver dans le port de San Julián (Argentine). Le **2 avril** une mutinerie éclate, matée dès le lendemain. Le **22 mai**, le ***Santiago*** fait naufrage dans la baie du río Santa Cruz.
Le **21 octobre**, la flotte découvre l'entrée du détroit tant attendu. **Vers le 8 novembre**, le ***San Antonio*** déserte et retourne à Séville.
Le **28 novembre**, la flotte s'engage dans la « Mer du Sud » (l'océan Pacifique).
1521 **Le 6 mars**, arrivée aux îles des Voleurs (les Mariannes). La flotte débarque à Guam.
Le **27 avril**, Magellan meurt lors d'un combat avec les troupes du seigneur de Mactan.
2 mai, la ***Concepción*** est brûlée près de l'île de Bohol, en raison du manque de marins.
Le 8 novembre, après avoir fait escale à Palawan et à Brunei, les deux navires restants, désormais commandés par Gonzalo Gómez de Espinosa, atteignent Tidore, une des « Moluques », objectif du voyage. L'Espagne signe avec son roi un traité de commerce.
Le **21 décembre**, début du voyage retour de la ***Victoria***, commandée par Elcano, en passant par le cap de Bonne-Espérance. La ***Trinidad*** prend le chemin inverse, mais est arraisonnée par les Portugais et conduite à Ternate.
1522, 6 septembre La ***Victoria*** arrive à Sanlúcar, **le 8**, elle débarque à Séville achevant la première circumnavigation du globe. Le voyage a duré 1 124 jours.
1525-1526 Une expédition commandée par Jofre de Loaysa puis Elcano part de La Corogne pour Tidore. Les deux hommes meurent dans le Pacifique.
1529 Charles Quint vend les Moluques 350 000 ducats d'or à Jean III de Portugal. Fin de l'aventure espagnole dans les « îles aux Épices ».

Détroit Le 21 octobre 1520, Magellan découvre le détroit qui porte désormais son nom, confirmant son intuition qu'il existe là un passage vers le Pacifique, à l'endroit où, comme en Afrique, la terre s'incline vers le sud-ouest. Ce dédale de plus de 600 km de fjords, cerné de falaises et de montagnes, est franchi le 28 novembre.



Patagons
Cette gravure, publiée à Leipzig en 1794, représente des indigènes de Patagonie rencontrés par la flotte : Pigafetta les décrit comme des « géants » allant presque nus, parfois vêtus de peaux de bêtes.

KEN GILLHAM/ROBERTHARDING/AGE FOTOSTOCK
PARIS, MUSÉE DU QUAI BRANLY-JACQUES CHIRAC, DIST. RMN-GP/IMAGE MUSÉE DU QUAI BRANLY-JACQUES CHIRAC

▶▶▶ fidélité à Charles Ier et, catéchisé par le capitaine général, il fut baptisé ; la reine également.

« Toutes les femmes nous préféraient à leurs maris », se remémora Pigafetta avec nostalgie ; l'île, quant à elle, paraissait riche en or et en gingembre. Mais ce mirage mystique et chevaleresque coûta la vie à Magellan. Il périt le 27 avril 1521 avec sept hommes dans une escarmouche insensée avec les naturels de l'île de Mactan, eux-mêmes rivaux du royaume de Cebu, alors que la flotte n'avait pas été envoyée là pour combattre *(cf. p. 50)*.

Le Portugais Duarte Barbosa et Juan Serrano succédèrent à Magellan à la tête de la flotte. Éphémère commandement : le 1er mai, les deux capitaines, avec 26 hommes, tombèrent dans un piège ourdi par le roi de Cebu et furent faits prisonniers. Devant cette trahison, les navires appareillèrent immédiatement, sans tenir compte des supplications et imprécations proférées par Serrano à son compère *(compadre)* João Carvalho, qui devint le capitaine général. Dans l'île de Bohol, on décida de brûler la *Concepción*, faute de marins pour pouvoir manœuvrer les trois bateaux.

Puis la flotte longea Burney (actuelle Bornéo), une *« grande île »*, où il y a *« de la cannelle, des myrobolans et du camphre »*. Ils y découvrent aussi une grande ville (Brunei). Le 15 juillet, Gonzalo Gómez de Espinosa, le nouveau capitaine de la *Victoria*, rencontre, avec sept de ses hommes, le sultan musulman Siripida (que les chroniques malaises appellent Bolkiah) qui, le lendemain, lui offrit des cadeaux (brocatelles et tissus de soie ou d'or) et l'invita à dîner. Deux marins grecs, Juan et Mateo, succombèrent aux charmes de Brunei si bien qu'ils désertèrent secrètement ce même jour. Ce ne furent pas les seules pertes : le 19 juillet, les insulaires déclenchèrent une attaque, qui obligea les navires à abandonner précipitamment l'île ; deux Espagnols y restèrent, ainsi que Juanillo, le petit garçon de João Carvalho.

L'interminable retour

Au départ de Bornéo, le 29 juillet 1521, la petite troupe prit deux jonques et un *perahu* (une embarcation malaise), et se mit à pirater d'île en île, faisant prisonniers quelques habitants importants de l'archipel. Au moment de se partager le butin, la cupidité de Carvalho irrita les Espagnols, qui le destituèrent et donnèrent le commandement de la *Trinidad* à Gonzalo Gómez de Espinosa. C'est à ce moment-là que fut élu capitaine du *Victoria* Juan Sebástian de Elcano, un homme dont ne voulut pas parler Pigafetta, car le Basque avait pris une part très active début avril 1520 à la mutinerie de San Julián sur les côtes argentines.

Toujours en vue des îles, la navigation se poursuivit vers les Moluques, but du voyage. Le 8 novembre 1521, les deux navires restants, pilotés par un Malais embarqué à Cagayan, aux Philippines, arrivèrent sur l'île de Tidore : on avait enfin atteint la tant désirée « île aux épices » *(Especieria)*. Mais la joie fut assombrie par une triste nouvelle : huit mois auparavant était mort le Portugais Francisco Serrão, « grand ami » et peut-être parent de Magellan, capitaine du roi de Ternate, dans l'est de ▶▶▶

DANS LE TEXTE

Famine, scorbut : l'enfer du Pacifique

En 1938, Stefan Zweig consacre une biographie à Magellan, largement inspirée de la chronique de Pigafetta.

“Les trois navires ne sont plus que des hôpitaux flottants. *[…]* L'eau du bord, cuite et recuite par le soleil implacable, dégage une odeur telle que les malheureux doivent se pincer les narines pendant qu'ils humectent leur gosier desséché avec la seule gorgée qu'on distribue chaque jour. Quant au biscuit, *[…]* il s'est transformé depuis longtemps en une poudre grise et sale, où fourmillent les vers, et, de plus, empestée par les excréments des rats *[…]*. Si on fait désespérément la chasse à ces bêtes répugnantes, ce n'est pas seulement pour s'en débarrasser, mais aussi pour les manger. *[…] [Les marins]* en arrivent à dévorer le cuir des vergues. *[…]* Le scorbut fait son apparition. Les gencives commencent à enfler et à suppurer, les dents se déchaussent et tombent, des abcès se forment dans la bouche.”

S. Zweig, *Magellan*, [1938], trad. Alzir Hella, Grasset, « Les Cahiers rouges », 2003.

À SAVOIR

Miraculeux céleri sauvage

Paradoxalement, la désertion du *San Antonio*, avec 57 hommes, qui aurait dû provoquer la faillite de l'expédition, a été son salut. Quand Magellan constate que le navire ne revient pas, il impose une escale forcée dans la « baie des Sardines » (Port Galant) pour partir à sa recherche. Durant quatorze jours, les hommes à terre trompent leur oisiveté, nous disent les sources, en récoltant du céleri sauvage *(Apium australis L.)* qui croît là en abondance : ils le consomment et en font des conserves dans du vinaigre. Sans le savoir, il se gorgent de vitamine C, qui va les protéger partiellement du scorbut pendant la traversée. Un décompte des morts fait apparaître qu'il n'y eut que neuf morts jusqu'aux Mariannes – et non 19 comme l'écrit erronément Pigafetta –, la première étape, ce qui en fait la traversée la moins mortifère du XVIe siècle. A titre de comparaison, en 1526, la flotte menée par Jofre de Loaysa et Elcano s'élancera dans le Pacifique sans faire de halte de ravitaillement dans le détroit. Un seul navire parviendra aux Philippines, le vaisseau amiral sur lequel on comptera 40 morts, plus de la moitié de l'équipage, dont le capitaine général et son célèbre pilote. ***M. C.***

LISZT COLLECTION/BRIDGEMAN IMAGES

▸▸▸ l'archipel indonésien, où il s'était installé en 1512. C'était grâce à lui, notamment, que Magellan, avec qui il entretenait un échange épistolaire, avait pu avoir une idée exagérée de la localisation orientale des Moluques *(cf. p. 44)*.

A partir du 10 novembre, Espinosa, Elcano et Ponzoroni, les nouveaux « gouverneurs » de la flotte, signèrent des paix avec les rois des Moluques, Carvalho servant d'interprète. Tous ceux-ci se proposèrent pour aider les Espagnols et pour leur fournir des clous de girofle ; en échange furent libérés quelques prisonniers de l'une des jonques. Quatre Espagnols restèrent à la tête du comptoir établi à Tidore : l'écrivain Juan de Campos et les soldats Luis del Molino, Alonso de Cota et Diego Arias.

Espinosa et Elcano décidèrent de rentrer chacun par un chemin différent, sur les deux nefs restantes, afin d'informer Charles Quint du succès de leur mission : le premier par le Pacifique (la voie que sans aucun doute aurait choisie Magellan, un homme de parole, s'il avait vécu) ; le second, par l'océan Indien, par la voie du cap de Bonne-Espérance. C'est ainsi que, à la demande pressante d'Elcano, on décida de naviguer dans des eaux portugaises, interdites aux Espagnols depuis 1494 et le traité de Tordesillas *(cf. p. 35)*, une route jusqu'alors impensable. Ce fut une décision pertinente, même si elle contrevenait aux ordres du roi lui-même. Le 21 décembre, la *Victoria*, après avoir complété son équipage avec deux pilotes et quelques marins des Moluques, quitta définitivement Tidore, laissant là la *Trinidad* pour être réparée avant de prendre la mer. *« Nous nous sommes tous quittés en pleurant »*, note Pigafetta. Le retour de la *Trinidad* échoua ; la nef dut revenir vers les Moluques, son équipage décimé, où elle fut arraisonnée par les Portugais.

« Nous nous sommes tous quittés en pleurant », raconte Pigafetta, lorsque la « Trinidad » et la « Victoria » se séparent

La *Victoria*, elle, se fraya un chemin dans un chapelet d'îles. La fantaisie de Pigafetta se

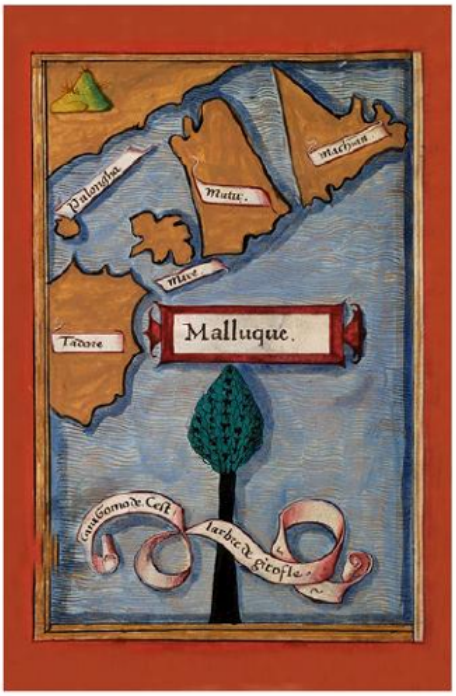
PIGAFETTA

HISTORY AND ART COLLECTION/ALAMY/PHOTO12 – YALE UNIVERSITY, BEINECKE RARE BOOK AND MANUSCRIPT LIBRARY, MS 531 FOLIOS 53V ET 54R

Antonio Pigafetta : témoin et hagiographe

Ci-dessus, une page illustrée d'un des quatre manuscrits d'Antonio Pigafetta, conservé à la bibliothèque Beinecke de Yale, représentant l'île de Mactan où fut assassiné Magellan. Alors qu'on lui doit l'essentiel de ce que nous savons sur le « grand voyage », nous ne connaissons que quelques bribes de sa vie (à gauche, portrait imaginaire dessiné au XIXe siècle). Né à Vicence, en Terre ferme vénitienne, probablement au sortir des années 1480, il rencontre Magellan en 1519, alors qu'il accompagne le nonce apostolique Mgr Francesco Chieregati en Espagne au titre de secrétaire. Survivant de la *Victoria* et fidèle d'entre les fidèles de son capitaine général, il défend sa mémoire dans une chronique composée au sortir de l'année 1522 (il refuse, par exemple, de parler d'Elcano, car ce dernier avait pris part à la mutinerie de 1520). Il donne son récit à Charles Quint, à Jean III de Portugal et à Louise de Savoie. Bénéficiant du double patronage du duc de Mantoue et du pape Clément VII, il est fait chevalier de l'ordre de Rhodes en 1524 – date à laquelle l'on perd toute trace de lui.

R. B.



Clou de girofle : l'or des Moluques

Le clou de girofle est un bouton floral desséché issu du giroflier, un arbre au tronc mince et élancé originaire des Moluques (ci-contre, dessin d'un manuscrit de Pigafetta, XVI[e] siècle). Récolté deux fois par an, le bouton doit être mis à sécher au soleil pendant plusieurs jours pour obtenir cet aspect de petit clou noir et sec, consommé sous forme de condiment, de médicament ou de parfum. Connu depuis l'Antiquité pour ses propriétés antiseptiques et anesthésiques, le clou de girofle fait l'objet d'un commerce ancien vers l'Inde et la Chine, où les habitants le mâchent pour soigner leur haleine. Présent au Moyen-Orient et à Rome dès l'Antiquité, il s'impose au Moyen Age en Europe comme un produit de luxe. Lorsque les Portugais parviennent à Banda, l'« archipel de la muscade », en 1512, ils parviennent à capter une partie du commerce des girofles qui y sont envoyés depuis les Moluques sur des navires malais. Les Moluques deviennent alors l'objectif prioritaire.

débrida avec les merveilles que lui conta un pilote malais sur les Pygmées, les Amazones et le Garuda (l'homme-oiseau de la mythologie hindouiste). De son côté, le chroniqueur espagnol Pierre Martyr d'Anghiera entendit les navigateurs parler de l'existence d'une île dont le sable était d'or pur (la future île Salomon, nom qu'a toujours un archipel du Pacifique Sud à l'est de la Nouvelle-Guinée). Mais d'autres membres de l'équipage, démoralisés par ce voyage interminable, suivirent l'exemple des Grecs Juan et Mateo. Bartolomé de Saldaña et le mousse Martin de Ayamonte, mettant à profit le fait que le navire était *« auprès de l'île de Timor, à proximité d'un port qu'on appelle Batutara »*, se jetèrent à l'eau et prirent la fuite le 5 février 1522.

Ce fut Elcano qui, probablement, décida de suivre une route aussi éloignée que possible des voies fréquentées par les Portugais. C'est ainsi que la *Victoria* entra rapidement dans l'océan ouvert. Et Pigafetta de noter : *« Quelques-uns des nôtres […] et surtout les malades, auraient souhaité débarquer au Mozambique, […] à cause des voies d'eau du navire et du froid pénétrant que nous ressentions, mais surtout parce que nous n'avions pour boire et manger que de l'eau et du riz, car toute la viande, que nous n'avions pu préparer pour la conservation, faute de sel, était pourrie. Cependant, […] nous décidâmes de faire tous nos efforts pour rentrer en Espagne. »* Une fois de plus, il semble que ce soit à Elcano qu'on dut cette détermination.

Le 6 mai, on passa enfin le redouté cap de Bonne-Espérance. Le 9 mai, les navigateurs cherchèrent à trouver un port pour *« renforcer les plus malades, mais on ne le trouva pas »*. Puis, on mit le cap sur le nord-ouest pendant deux longs mois, autre traversée interminable durant laquelle moururent 21 hommes, Européens et Malais. Suivant une croyance commune de l'époque, recueillie par le crédule Pigafetta, les cadavres des chrétiens coulaient tête vers le haut, ceux des musulmans tête vers le bas : les uns regardant le ciel, les autres l'enfer.

Le 9 juillet 1522, la *Victoria* arriva à l'île de Santiago, au Cap-Vert, où survint l'ultime péripétie. Les Portugais, informés de l'irrégularité du voyage, emprisonnèrent treize hommes (dont un Malais) qui avaient sauté à terre pour acheter des aliments. La *Victoria* s'échappa en toute hâte. Ce ne fut pas la seule surprise. Stupéfaits, les navigateurs se rendirent compte qu'ils étaient arrivés un jeudi, alors qu'ils pensaient être mercredi : ils avaient donc gagné un jour durant leur voyage vers l'ouest.

« Nous avons arrondi le monde »

Le 6 septembre, enfin, la *Victoria* entra dans la baie de Sanlúcar de Barrameda. Des 60 hommes partis de Tidore, restaient seulement 18 Européens (9 Espagnols, 4 Grecs, 2 Portugais, 2 Italiens – dont Pigafetta – et 1 Allemand), pour la plupart malades, plus 3 Malais. Ce même jour, Elcano, enthousiasmé par sa prouesse mais toujours « modeste », écrivit à Charles Quint en le tutoyant à la mode basque : *« Nous avons découvert et arrondi toute la rotondité du monde »*, une phrase que, tout en atténuant inopportunément l'expression, peut-être à cause du caractère incroyable de la chose, répéta le monarque en communiquant à sa tante Marguerite, régente des Pays-Bas, ▶▶▶

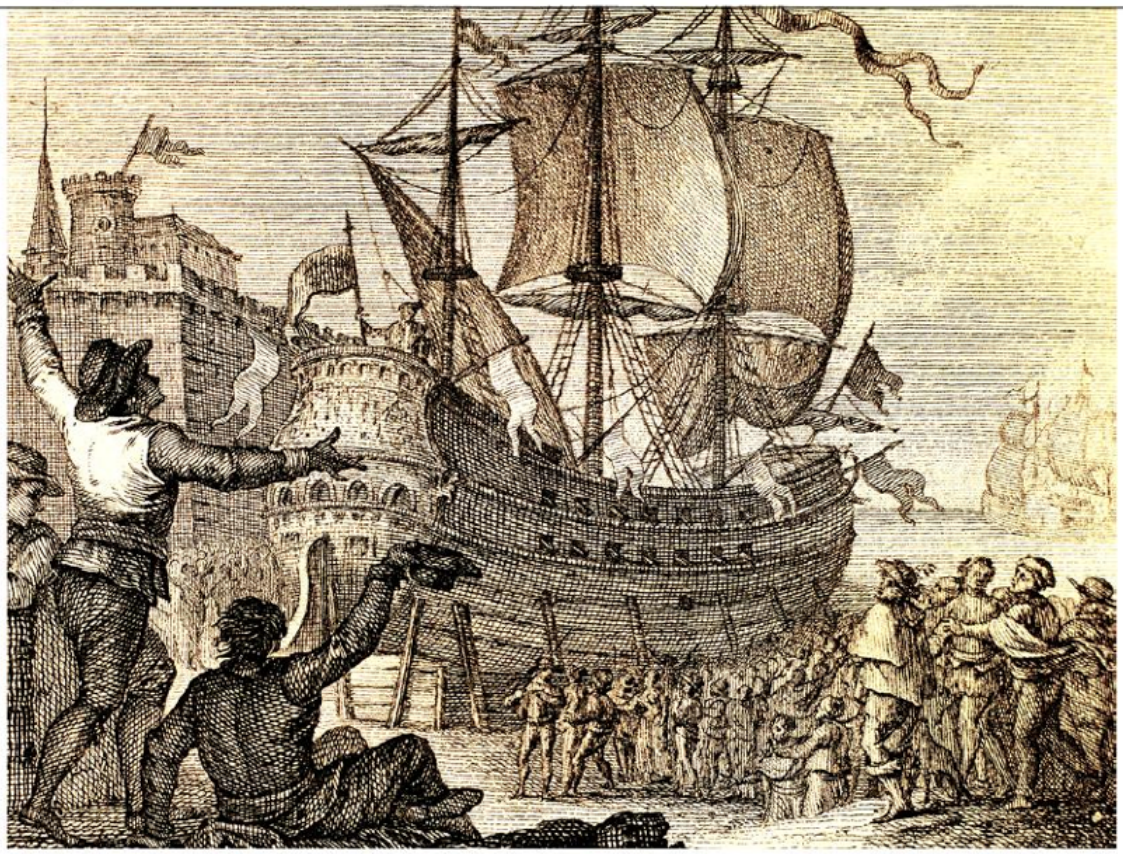
MOTS CLÉS

Pacifique
Dès le I[er] millénaire avant notre ère, les Polynésiens explorent cet océan à bord de leurs pirogues. En 1513, Balboa aperçoit l'océan depuis l'isthme de Panama. La première traversée par des Européens – qui l'appelaient alors « Mer du Sud » – a été effectuée par Magellan et son équipage en 1520. Parce que le voyage s'est fait sans tempête, l'équipage le nomma « pacifique ».

Iles aux Épices
C'est ainsi que l'Espagne et le Portugal désignaient au début du XVI[e] siècle l'archipel des Moluques et l'île de Banda (en Indonésie) car on y trouvait respectivement, et nulle part ailleurs, le girofle et la muscade. Revendiqué par les deux puissances après le traité de Tordesillas, l'archipel découvert par Magellan pour le compte de l'Espagne est finalement vendu par Charles Quint aux Portugais en 1529.

Terre de Feu
Appellation donnée en 1520 par Magellan, lors de la traversée du détroit qui porte depuis son nom, au sud du continent américain. Cette dénomination fut inspirée aux navigateurs par les colonnes de fumée qu'ils aperçurent au loin dans cette région qu'ils croyaient être un continent austral.

BNF, FRANÇAIS 24224 FOLIO 73V



Retour
Après trois ans et 29 jours, la *Victoria* est le seul navire de l'expédition à revenir à Séville, le 8 septembre 1522, avec 21 hommes exsangues à bord. Elle est alors commandée par Juan Sebastián Elcano (gravure, 1907).

PRISMA/ALBUM/AKG

▶▶▶ le succès de ce « *long voyage, tel que d'avoir circuit* [sic] *(à peu près) la rotondité du monde* ». Elcano reçut les honneurs : le blason qui lui fut octroyé portait la phrase latine *Primus circumdedisti me*, « Le premier qui a fait mon tour. »

De Séville on envoya un bateau à six rames pour accompagner le navire, et des vivres : du vin, du pain, de la viande et des melons. Le 8 septembre, la *Victoria* entra sous les salves dans le port sévillan de Las Muelas. Le 9, tout l'équipage descendit à terre en chemise et pieds nus, avec un cierge à la main, pour prier d'abord devant l'image de *Nuestra Señora de la Victoria* à Triana, puis devant celle de Santa Maria la Antigua, dans la cathédrale de Séville.

Le produit du voyage fut fabuleux. Le clou de girofle se vendit 42 ducats le quintal[1]. Des 700 quintaux et des 23 livres apportés par la *Victoria*, on put vendre 480 quintaux et 58 livres à Enrique Ehinger, le fondé de pouvoirs chargé du négoce des Welser, une famille de marchands et de banquiers d'Augsbourg, qui paya 7 569 130 maravédis (l'unité de compte alors utilisée dans le négoce en Espagne) : la moitié de l'argent en 1523 à la foire de la *pascuilla* (le premier dimanche après Pâques) de Medina de Rioseco, au nord de Valladolid, et l'autre moitié à la foire de mai de la même année. Les Fugger, une autre riche famille de banquiers allemands de la même cité, eux aussi, participèrent immédiatement au juteux commerce des « îles aux Épices » : pour faciliter le débarquement, le stockage et la distribution des marchandises, une nouvelle Casa de la Contratación fut créée en 1524 à La Corogne, en Galicie.

Et qu'advint-il de la *Victoria* ? Si le vaisseau qui permit à Francis Drake de faire le tour du monde, la Golden Hind (« Biche dorée »), fut conservé comme symbole de la domination d'Élisabeth Ire, la *Victoria* connut un sort très différent, bien que les humanistes comme Pierre Martyr, Gomara ou Calvete de Estrella mirent sa prouesse au-dessus du périple de la mythologique nef Argo (le vaisseau de Jason). Arrivée à Séville, la *Victoria* fut mise aux enchères publiques le 16 février 1523, vendue au marchand génois Esteban Centurion pour 285 ducats, et prit part immédiatement à la très prosaïque route commerciale des Indes occidentales (Carrera de Indias).

Mais ce ne fut pas un hasard si, quand en 1525 une deuxième flotte partit pour « l'île aux Épices », cette fois-ci à partir de La Corogne, le navire amiral s'appelait *Santa Maria de la Victoria*. Et ce fut le seul navire qui arriva à destination. Auparavant, pendant la traversée du Pacifique, son capitaine mourut le 4 août 1526. Ce n'était autre qu'Elcano, désireux de recommencer l'entreprise sous de bons auspices. Quant aux Espagnols qui étaient restés à Tidore, ils tombèrent tous avant ou après aux mains des Portugais : on n'avait pas encore découvert comment faire la circumnavigation jusqu'à la Nouvelle-Espagne (le Mexique et l'Amérique centrale espagnole). Enfin, en 1529, Charles Quint vendit les Moluques à Jean III de Portugal pour 350 000 ducats – toute ambiguïté concernant la possession de ces îles était ainsi levée. Ainsi, sacrifiée pour de l'argent aux desseins impériaux, s'acheva l'aventure espagnole à la recherche de l'« île aux Épices ». ■

(Texte traduit par Yves Saint-Geours.)

Note
1. A titre de comparaison, le salaire du bombardier Jean-Baptiste, pourtant fort bien payé, était de 4 ducats par mois.

Enquête sur les survivants

Parents morts, femme infidèle, verger vendu : après trois ans d'absence, le retour des rescapés du « grand voyage » fut parfois douloureux.

Il y eut 90 survivants sur les 242 hommes qui prirent place sur les nefs au départ, puis au fil de l'expédition – 55 déserteurs du *San Antonio*, 30 hommes de la *Victoria* et 5 de la *Trinidad* ; 35 hommes firent donc vraiment « le tour du monde ». Parmi eux, 5 Grecs, 2 Allemands et 1 Français : Richard de Normandie, né en 1494 à Évreux, *« fils de Marc et de Colette »*, charpentier de son état.

Lorsque la *Victoria*, abîmée par les tempêtes au point de ressembler à une épave, rallie Sanlúcar de Barrameda le 6 septembre 1522, elle ne compte plus à son bord que 21 hommes : 18 Européens et 3 Moluquois capturés sur une jonque. Le commandant Juan Sebastián Elcano, Francisco Albo, Antonio Pigafetta, Nicolas de Naples, le petit Martino Giudici : tous sont au bord de l'inanition. Il faut en toute hâte demander de l'aide aux pêcheurs du village afin de manœuvrer la nef à l'entrée de l'estuaire. A peine l'équipage sustenté, Elcano écrit à Charles Quint pour lui demander d'aider à la libération des hommes capturés par les Portugais lors d'une escale au Cap-Vert. Il loue le courage des marins qui ont *« enduré pour le service de Votre Majesté de nombreuses épreuves, des suées, la soif et la faim, le froid et la chaleur »*.

Passé leur retour en Espagne, les survivants connaissent des destinées contrastées. Elcano fait ainsi partie des chanceux que Charles Quint anoblit, et à qui il concède des armes. Soit, pour lui, un blason *« avec sur la partie haute une forteresse sur champ doré, et sur la partie basse deux bâtons de cannelle, trois noix muscade et douze clous de girofle »*. Le roi lui octroie en sus une pension annuelle de 500 ducats. Il repart pour les Moluques en 1525, à bord de la flotte de Jofre de Loaysa et meurt en août 1526, quelque part au beau milieu du Pacifique.

Né vers 1493 à Jerez de la Frontera et auteur d'une brève chronique de l'expédition, Ginés de Mafra est capturé par les Portugais aux Moluques à bord de la *Trinidad*, en octobre 1522 : il est incarcéré à Banda, Cochin, puis Lisbonne en juillet 1526. De retour à Palos de la Frontera au printemps 1527, Mafra court retrouver sa femme, Catalina Martínez del Mercado. Le croyant mort, elle s'est remise en ménage avec un autre. Mafra repart pour les Indes occidentales – les Amériques. En 1534, il est pilote au Guatemala. Puis il s'embarque pour les Philippines en novembre 1542. Il survit à cette seconde traversée du Pacifique, laquelle se termine tout comme la première : dans les geôles portugaises – il est rapatrié en août 1548 à Lisbonne.

Le fier Elcano Conservé au Musée maritime de Séville, portrait de celui qui ramena en Espagne la *Victoria*. Il fut le plus récompensé des rescapés de l'expédition.

La solde des défunts

Par-delà les drames immédiats du retour, les effets du « grand voyage » se font sentir des décennies durant sur les parentèles. Dix ans, vingt ans après le retour de la *Victoria*, des héritiers plus ou moins légitimes et des veuves plus ou moins éplorées continuent à ester en justice pour réclamer à la Couronne une pension au nom des sacrifices de leurs disparus. María de Morón (la mère de Juan de Ortega, mort à bord de la *Victoria* sur le chemin du retour), Juana de San Martín (la fille d'Andrés de San Martín, tué lors du « banquet de Cebu »), Juana Durango (la veuve de Juan Serrano, abandonné aux mains des Philippins), Beatriz Martín (la veuve de Francisco Ruiz, mort sur la *Trinidad*) : toutes obtiennent le paiement des arriérés de solde de leurs disparus.

Et les proches parents de Magellan ? Le Détroit, Homonhon, Limasawa, Cebu, Mactan, tant d'îles et d'atolls : qu'en ont-ils reçu en héritage ? Pas grand-chose, puisqu'ils lui survivent trop peu de temps. Son fils Rodrigo décède en 1521, son épouse Beatriz en 1522 et son beau-père, Diogo Barbosa, en 1525. Les fils de ce dernier – beaux-frères de Magellan – font certes valoir leurs droits sur sa succession, et obtiennent pour partie gain de cause. Mais, en 1567, la transmission est déclarée éteinte *por pobre*, faute de patrimoine restant.

Qu'advient-il, enfin, des trois Moluquois ramenés à Séville en 1522 – et qu'un quatrième compatriote, un temps prisonnier des Portugais, rejoint quelques mois après ? Leurs noms nous sont connus par un document de 1524 attestant la capture de cinq Maures lors de l'assaut d'une jonque. Il s'agit de Tuan Budiman, de Tuan Ponçon et des « esclaves » Ali, Pezeculao et Cape. L'un décède en mer, un second peu après son arrivée. Deux autres repartent en 1525 pour les Moluques sur la flotte de Loaysa. Et le dernier reste en Espagne. C'est par l'historiographe des Indes Gonzalo Fernández de Oviedo y Valdés que les raisons du séjour prolongé de ce Moluquois en terre andalouse nous sont connues : « *La première chose qu'il fit, sitôt arrivé en Castille, fut de demander combien de réaux faisait un ducat, combien de maravédis un réal, et la quantité de poivre donnée pour un maravédi en divers lieux. Et il se mit à aller de boutique en officine, et à acheter chaque fois pour un maravédi de poivre, et il s'informait ainsi de la valeur que les épices ont chez nous. Si bien que sa trop grande habileté en la matière fut cause qu'on ne le renvoya pas dans son pays comme on fit des autres.* » ■

Romain Bertrand

DAGLI ORTI/AURIMAGES

Un homme d'expérience

Marin, soldat au service du Portugal, administrateur et commerçant, Magellan a séjourné dans sa jeunesse en Afrique et en Asie pendant près de huit années. Une expérience précieuse pour entreprendre son grand voyage vers les Moluques par la route occidentale.

Par Rui Manuel Loureiro

Le navigateur Fernand de Magellan quitta le Portugal en 1517 pour proposer ses services à la cour d'Espagne. Mais son expérience portugaise fut essentielle pour la conception de son projet d'atteindre les îles Moluques par la voie du Ponant.

Le navigateur naquit vers 1480 dans une famille de petite noblesse. Il était le fils de Rui de Magellan, *alcaide-mor* (gouverneur) du château d'Aveiro, et d'Aldonça de Mesquita, qui habitaient dans la région de Porto, très probablement à Gaia, sur la rive sud du Douro, comme le suggèrent quelques documents des archives espagnoles. Deux témoignages portugais confirment cette hypothèse. L'écrivain et aventurier Fernando Oliveira, dans un récit manuscrit qu'il fit vers 1570, mentionne que, *« parmi les Portugais qui ont découvert les Moluques, il y avait un certain Fernand de Magellan, naturel de la cité de Porto au Portugal »*. Et l'humaniste João de Barros, se référant à Porto, affirme dans un traité de géographie (resté lui aussi manuscrit) que *« les hommes de cette cité sont pour la plupart experts dans l'art de naviguer, qu'il s'y fait de grands vaisseaux et navires, et c'est de là que vint Magellan, qui découvrit un autre chemin vers les Indes et qui fut un homme très habile »*.

On ne sait rien de la prime jeunesse de Magellan, non plus que de sa formation. La première information certaine le concernant indique que, au tout début du XVIe siècle, il était au service du roi Manuel Ier (1495-1521). C'est en cette qualité qu'il embarqua à Lisbonne en 1505 sur la flotte de Francisco de Almeida, le premier vice-roi de l'*Estado da India* (l'État des Indes) naissant. Depuis l'ouverture de la route du Cap par Vasco de Gama en 1498, la couronne portugaise cherchait à édifier, dans la partie maritime de l'Asie, un empire sans frontières terrestres, constitué par divers établissements côtiers, où étaient fondés des comptoirs protégés par des navires lourdement armés. A partir de ces bases, les Portugais voulaient participer au commerce des marchandises orientales les plus recherchées, grâce à une voie maritime directe avec l'Europe. Tous les ans se succédaient des flottes qui appareillaient du Tage et transportaient vers l'Inde des hommes qui allaient contribuer à la consolidation de l'empire maritime portugais[1]. Magellan fut l'un d'eux.

L'AUTEUR
Spécialiste de l'expansion maritime portugaise, directeur de l'Institut supérieur Manuel-Teixeira-Gomes, membre du Centro de humanidades de l'Université nouvelle de Lisbonne et de l'Académie de marine portugaise, Rui Manuel Loureiro a notamment contribué en France à **La Découverte du Japon, 1543-1552. Premiers témoignages et premières cartes** *(Chandeigne, 2017).*

Premiers séjours aux Indes

La flotte de Francisco de Almeida atteignit la côte occidentale de l'Inde en octobre 1505, ravitaillant *Cananor* (Cannanore) et *Cochim* (Cochin), cités indiennes où le militaire négocia avec les autorités locales la construction de forteresses. Là, on pourrait charger les navires portugais de poivre et d'autres épices convoitées. Après le départ de la flotte en direction de Lisbonne, en décembre 1505, des nouvelles alarmantes arrivèrent à la forteresse de Cannanore concernant une attaque imminente du souverain de Calicut qui, depuis le début, était hostile à la présence portugaise.

DR

Magellan participa à cette bataille qui aboutit à une victoire portugaise. Il eut alors l'occasion de rencontrer le voyageur italien Ludovico de Varthema, qui peu de temps après rentra en Europe sur un navire portugais. Il n'est pas surprenant que, quelques années plus tard, lorsqu'il se présenta devant le monarque espagnol Charles Ier à Valladolid, Magellan ait eu entre les mains un exemplaire de l'*Itinerario* : une œuvre que Varthema avait publiée à Rome en 1510, et qui relatait ses voyages. Il y alléguait être allé jusqu'aux « îles aux Épices », les Moluques (Tidore, Ternate et Banda – actuelle Indonésie), où se récoltent les clous de girofle et la noix de muscade.

Dans les années suivantes, Magellan participa à de nombreuses campagnes navales et militaires un peu partout en Orient. Fin 1506 il embarqua pour une expédition vers la côte orientale de l'Afrique, commandée par Nuno Vaz de Pereira. Pendant près d'un an ce contingent naval appuya les établissements portugais de Sofala, *Quiloa* (Kilwa Kisiwani) et *Melinde* (Malindi), situés sur les côtes du Mozambique, de la Tanzanie et du Kenya, et soutint la consolidation de la présence portugaise dans cette région qui donnait accès au commerce de l'or du Monomotapa. Mais de ce séjour ne reste aucune trace.

En octobre 1507 nous savons que Nuno Vaz de Pereira et ses hommes sont de retour à Cochin, où Magellan demeure jusqu'en décembre 1508. Il embarque alors dans la grande flotte que le vice-roi Francisco de Almeida arme pour combattre, sur le littoral nord-ouest de l'Inde, une puissante coalition de diverses principautés indiennes, alliées à un contingent naval égyptien. Comme l'écrit Gaspar Correia, qui résida en Inde à partir de 1512 et écrivit plus tard une histoire du premier demi-siècle de présence portugaise en Orient[2], Magellan *« participa à l'exploit contre les Ottomans »*, en référence à la bataille navale de Diu de février 1509 au cours de laquelle les Portugais infligèrent une sévère défaite aux forces ennemies, consolidant de façon notoire leur domination sur les mers des Indes.

Navigateur et soldat
Toile du XIXe siècle d'après l'un des deux portraits connus de Magellan – eux-mêmes copies du XVIe siècle d'un original perdu (Musée naval de Madrid).

S'ouvrit alors la seconde phase de la carrière orientale de Magellan. En août 1509 il embarqua pour Cochin, en compagnie de son ami Francisco Serrão, dans l'expédition commandée par Diogo Lopes de Sequeira. Ce noble portugais venait de Lisbonne avec pour instructions de se diriger vers Malacca afin d'effectuer une reconnaissance des régions asiatiques plus orientales, où étaient produites les plantes médicinales et les épices tant recherchées. Les Portugais séjournèrent à Malacca pendant quelques semaines, négocièrent un accord avec les autorités locales, échangèrent des marchandises et, surtout, recueillirent des informations de nature stratégique.

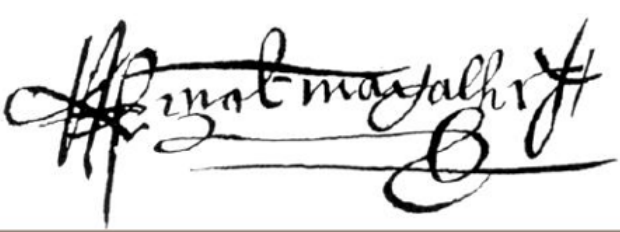
Mais, à la suite d'une attaque inopinée contre l'établissement et les navires portugais, Diogo Lopes de Sequeira fut obligé de battre en retraite, laissant à Malacca un groupe de prisonniers. Le chroniqueur Fernão Lopes de Castanheda[3] évoque le rôle actif de Magellan dans les divers combats qui marquèrent la retraite portugaise. Il apparaît comme un militaire d'expérience, qui sauve à deux reprises son compagnon Francisco Serrão de situations délicates.

Magellan était de retour à Cochin fin 1509. Au début de l'année 1510 il rentra au Portugal sur l'un des trois navires d'une flotte chargée d'épices et d'autres produits orientaux. ▶▶▶

À SAVOIR

Magalhães ou Magallanes ?

Baptisé à sa naissance sous le nom portugais de Fernão de Magalhães (ou Fernam), il est désigné sous le nom hispanisé de Fernando de Magallanes dans les sources espagnoles. Portugais de naissance mais passé au service de la couronne espagnole, c'est avec ce nom qu'il a entrepris son grand voyage autour du globe. Plus courant car plus directement associé à l'exploit de son porteur, ce nom espagnol a inspiré la version française de son nom : Fernand de Magellan (ci-dessous : sa signature dans une lettre à Charles V du 24 octobre 1518).



MADRID, MUSEO NAVAL ; ORONOZ/ALBUM/AKG – BRIDGEMAN IMAGES

▶▶▶ Deux des bateaux firent naufrage près des îles Laquedives. Lopes de Castanheda raconte comment le navigateur prit la tête du groupe de naufragés, tandis que les commandants des navires se rendaient à Cannanore sur des embarcations de fortune pour y chercher du secours. João de Barros, un autre chroniqueur[4], suggère que Magellan décida de rester avec les naufragés par loyauté « *pour un ami* » de basse condition, lequel ne fut pas autorisé à monter sur l'une des premières embarcations, allusion quasi certaine à Francisco Serrão. Il est probable que Magellan perdit dans ce naufrage une grande partie de ses biens, ce qui l'obligea à rester en Orient quelques années supplémentaires.

Au service d'Albuquerque

A cette date Afonso de Albuquerque assumait puissamment les fonctions de gouverneur de l'*Estado da India*, se préparant à mener des opérations militaires dans diverses régions de l'Asie maritime afin d'y consolider la présence portugaise. L'un des principaux objectifs était alors le territoire de Goa, dépendant du sultanat de Bijapur, qui fut finalement conquis par les Portugais au terme de l'année 1510. Le comptoir devint la base centrale de l'*Estado da India*. Si Magellan participa certainement à des épisodes de sa conquête, les chroniques de l'époque n'en disent rien.

En 1510 Magellan perdit une partie de ses biens lors d'un naufrage près des îles Laquedives

Mi-1511 on sait en revanche que Magellan embarqua sur la flotte qu'Albuquerque conduisit à Malacca, après l'échec de négociations avec les autorités du sultanat. Avec lui s'engagea aussi son ami Francisco Serrão. Albuquerque poursuivait son projet impérial d'établir des bases fortifiées dans des lieux stratégiques de l'Asie maritime. Et Malacca ouvrait non seulement les portes de l'Insulinde, mais aussi celles des régions bordant la mer de Chine du Sud. La ville fut conquise en août *(cf. p. 48)*. La construction de la forteresse portugaise débuta aussitôt et Albuquerque envoya des émissaires vers d'autres destinations afin de garantir l'établissement de liaisons marchandes pacifiques et régulières.

Une flotte commandée par Antonio de Abreu appareilla à Malacca fin 1511 et prit la route de l'archipel des Moluques. Après avoir longé les îles qui s'étendent à l'est de Java, l'expédition visita les archipels d'Amboine et de Banda, pour revenir à Malacca mi-1512 avec des informations géographiques et cartographiques détaillées. Le commandant d'un des navires était Francisco Serrão. A la suite d'un naufrage et de diverses péripéties,

Goa colonisé Sur cette gravure de 1599 le marché du comptoir portugais, devenu la capitale de l'Estado da India (Lisbonne, Bibliothèque nationale).

Manuel Ier
Le roi portugais (1495-1521) encouragea les expéditions de découvertes bien que son obsession fut la conquête du Maroc. En rivalité avec la maison de Bragance, qui soutenait Magellan, il connut une fin de règne autoritaire (château de Beauregard, Loir-et-Cher, début du XVIIe siècle).

MOTS CLÉS

Comptoir
Colonie de taille réduite sur un port, créée pour exporter des produits locaux vers le pays qui l'a fondée. Les Portugais en ouvrent à partir de 1415 sur les côtes de l'Afrique, puis de la Perse et de l'Inde et en Asie du Sud-Est. C'est la structure de base de leur empire en Asie.

Estado da India
C'est ainsi qu'on appelle la région qui englobe tous les territoires dominés par les Portugais, depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'au Japon et à l'Asie du Sud-Est. Au milieu du XVIe siècle 3000 à 4000 Portugais sont ainsi installés dans l'océan Indien, essentiellement dans les comptoirs créés sur les côtes. Plus qu'un empire territorial, malgré la présence de forteresses, cet *Estado* constitue une véritable thalassocratie.

G. DAGLI ORTI/DE AGOSTINI PICTURE LIBRARY/AKG – MANUEL COHEN

Marin et soldat

De 1505 à 1513, Magellan guerroie en Afrique et aux Indes pour le compte du souverain du Portugal qui étend son empire maritime dans l'océan Indien. Il combat au côté d'Albuquerque à Diu et à Malacca et se rend peut-être en Insulinde et aux Moluques fin 1511-début 1512.

ce dernier parvint à accoster aux Moluques. Il y resta jusqu'à sa mort, en 1521.

Les sources ne permettent pas d'attester de façon absolue que Magellan participa à cette expédition vers les îles les plus orientales de l'Insulinde, mais quelques arguments plaident en faveur de cette hypothèse. S'il n'est jamais fait mention de Magellan dans les dizaines de documents produits à Malacca en 1511 et 1512, Lopes de Castanheda raconte que *« Fernand de Magellan lui-même fut témoin »* du voyage d'Antonio de Abreu, *« étant certain de l'endroit où ces îles* [les Moluques] *se trouvaient »*. Ensuite, Fernando Oliveira écrit que Magellan était *« un homme expert dans l'art de la navigation et la cosmographie, particulièrement grâce à ce qu'il avait appris d'un de ses parents appelé Gonçalo de Oliveira, en compagnie duquel il alla en cette terre* [des Moluques] *et comprit la vérité sur l'endroit où ces terres se trouvaient »*. Or les chroniques portugaises disent que Gonçalo de Oliveira était le pilote du navire à bord duquel Francisco Serrão quitta Malacca pour les « îles aux Épices ». Il est possible que Magellan ait pris, à l'aller, le bateau de Francisco Serrão, mais qu'il ait voyagé au retour sur celui d'Antonio de Abreu. D'ailleurs, les deux hommes embarquèrent ensemble à Malacca en janvier 1513, en direction de Cochin, d'où Magellan et Abreu repartirent pour Lisbonne.

Magellan achevait ainsi sa deuxième période orientale, avec une expérience navale et militaire renforcée et des connaissances étendues de géographie et d'hydrographie sur de grandes parties de l'Asie maritime. A Malacca, il eut certainement l'occasion d'entrer en contact avec des hommes comme Tomé Pires, l'apothicaire portugais auteur de la *Suma oriental* (« Somme orientale »), où pour la première fois étaient décrits en détail les îles Moluques et les circuits commerciaux de la région ; ou comme Francisco Rodrigues, le pilote qui allait dessiner les premières cartes détaillées de l'Insulinde. Magellan avait ainsi pu participer à des discussions sur la localisation des Moluques, une question d'une grande actualité puisqu'il était impossible de déterminer avec exactitude la longitude des « îles aux Épices », et donc, depuis la signature du traité de Tordesillas, de savoir ▶▶▶

À SAVOIR

« Max Havelaar » et l'Insulinde

Le mot « Insulinde » est tiré du roman *Max Havelaar* (1860), icône du commerce équitable : par Insulinde, Multatuli – le pseudo d'Eduard Douwes Dekker, un petit fonctionnaire colonial et néanmoins anticolonialiste –, désigne un royaume imaginaire dans lequel le lecteur peut reconnaître les Indes néerlandaises. On trouve aussi le terme dans des documents administratifs néerlandais du XIXe siècle. Mais celui-ci ne serait jamais arrivé dans les atlas si Élisée Reclus ne l'avait pas utilisé dans *L'Homme et la Terre* (1905-1908) pour désigner l'ensemble insulaire entre l'océan Indien et le Pacifique, entre la péninsule indochinoise et l'Australie. Ce choix s'inscrit dans une longue histoire de dénomination dans laquelle interviennent aussi le président de Brosses, inventeur des mots « Polynésie » et « Australasie », et Jules Dumont d'Urville, quatre-vingts ans plus tard, qui crée pour la Société de géographie le découpage « Micronésie/Mélanésie/Malaisie ». Indonésie a la même étymologie. Les intellectuels indonésiens ont quant à eux repris un mot à racine autochtone pour désigner leur propre archipel : Nusantara, qui désignait au XIVe siècle les « îles extérieures » (toutes sauf Java).

Christian Grataloup, géohistorien

25 juillet 1511

A l'assaut de Malacca

Sous le commandement d'Albuquerque, 500 hommes s'emparent de la riche cité. Parmi eux, Magellan.

Le 1er juillet 1511, Afonso de Albuquerque, « le Lion des mers » de l'Asie portugaise, masse sa flotte devant la ville de Malacca, située en bordure du détroit du même nom, au sud de la péninsule malaise. Unique passage navigable entre l'océan Indien et les mers d'Indonésie orientale, le détroit de Malacca constitue un objectif stratégique dans la progression des Portugais en direction des « îles aux Épices ».

Malacca – Melaka en malais – est la capitale d'un puissant sultanat. Sise très loin du cœur du monde islamique, cette cité prospère et cosmopolite occupe pourtant une position de choix dans les réseaux musulmans de négoce à grande distance. Les marchands arabes, indiens et chinois viennent s'y approvisionner en noix de muscade, clous de girofle, poivre noir, camphre, résines rares, perles.

Albuquerque Il fut le grand architecte de la consolidation de la présence portugaise en Asie (XVIe siècle, Musée national d'art ancien, Lisbonne).

Selon « L'Histoire des Malais » *(Sejarah Melayu)*, chronique rédigée en 1612 par Tun Sri Lanang, Malacca aurait été fondée dans les années 1400 par Parameswara : signifiant « Seigneur suprême » en sanskrit, son nom atteste ses origines hindou-bouddhistes. Ce prince venu de Sumatra aurait été assisté d'*orang laut*, des nomades maritimes de l'archipel de Riau-Lingga. Cette alliance consacre Malacca comme l'héritière de la thalassocratie de Srivijaya, disparue au XIIIe siècle, et donc comme le nouvel épicentre du « monde malais » *(dunia melayu)*, qui couvre la partie occidentale de l'archipel indonésien.

Dans les années 1440 et 1450, sous le règne du sultan Muzaffar Syah – sans doute le premier membre de la dynastie régnante à s'être converti à l'islam –, Malacca a renforcé ses liens avec la Chine impériale des Ming et étendu son emprise diplomatique.

400 maisons en pierre

La cité-État a aussi créé un environnement favorable aux échanges commerciaux : les « Lois de Malacca » *(Undang-Undang Melaka)* garantissent les transactions et les cargaisons, sur terre comme sur mer. S'y ajoute le patronage des arts et de la théologie : les sultans accueillent prédicateurs et maîtres de mystique venus d'Arabie et du sous-continent indien. Au fil du XVe siècle ce monde se trouve donc unifié culturellement par l'emploi d'une même langue véhiculaire (le malais), le recours à des codes juridiques uniformes et la pratique de l'islam.

Animé de velléités guerrières, Albuquerque se sent dans son bon droit. En 1509, le sultan de Malacca a fait arrêter une vingtaine de Portugais, auxquels il avait concédé le droit d'établir en sa ville une « factorerie ». Traîtrise due à la jalousie de commerçants musulmans locaux selon les Portugais, juste châtiment pour des hommes qui débarquaient

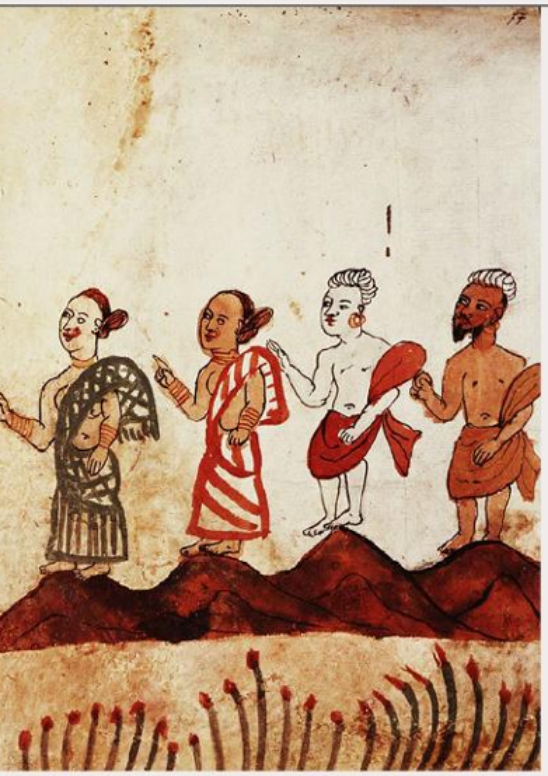
Éléphant de guerre
Illustration du *Códice Casanatense*, manuscrit portugais du XVIe siècle. Ce sont de tels mastodontes que les Portugais durent affronter à Malacca.

ROME, BIBLIOTECA CASANATENSE, MS. 1889 C.76

nuitamment des armes, selon les Malais. Grâce à une lettre d'un des captifs, Rui de Araújo, Albuquerque a pris connaissance de la richesse et des défenses de Malacca, qui compterait 40 000 habitants, 400 maisons en pierre et une centaine d'embarcations venues des quatre coins de l'Asie. Il sait aussi que plusieurs notables des communautés tamoule et javanaise, en froid avec le palais, se disent prêts à soutenir les Portugais contre des privilèges fiscaux et commerciaux.

Albuquerque somme le sultan de Malacca de relâcher les prisonniers : ce dernier finit par s'exécuter, pensant ainsi se débarrasser des importuns. Mais « le Lion des mers », assoiffé de profit comme d'un prétexte pour entrer en guerre, exige le paiement d'une compensation de centaines de milliers de *cruzados* (la monnaie portugaise). Le conflit est inévitable, et les Portugais jettent dans la bataille 400 à 500 hommes. Parmi eux figurent bon nombre de vétérans des Indes – dont Magellan et son compagnon Francisco Serrão – qui ont pris part aux combats en Afrique orientale, dans le golfe Persique et en Inde.

L'assaut est donné le 25 juillet, au cri de « *Saint Jacques tueur de Maures* ». Le conflit dure plusieurs semaines. Albuquerque fait d'abord débarquer deux corps expéditionnaires sur les



plages situées à l'est et à l'ouest de la ville, en leur donnant pour mission de prendre en étau le ponton principal, qui ouvre sur le quartier du port. Ensuite, après l'établissement d'une tête de pont près de l'embarcadère, dans laquelle les Portugais se sont barricadés, il fait donner l'artillerie sur la partie haute de la cité, où se situent le palais du sultan et la grande mosquée, puis envoie ses hommes combattre au corps à corps.

Selon une épopée malaise du XVIIe siècle, le *Hikayat Hang Tuah* (« L'Épopée de Hang Tuah »), Albuquerque use perfidement de bombardements sans sommations tuant hommes, femmes et enfants au beau milieu de la nuit. Ce sont 4 000 guerriers malais qui prennent part aux combats. La ville est conquise rue après rue, au prix d'affrontements intenses. Juché sur son éléphant de combat, le jeune sultan Ahmad Syah tente une contre-offensive, mais le pachyderme s'effondre, percé par une lance. Sous la protection de sa garde rapprochée, il parvient à regagner son palais avant de fuir la ville avec sa cour, traversant la péninsule pour trouver refuge auprès d'un souverain allié, le sultan de Pahang.

La cité, à demi embrasée, tombe le 1er août. Albuquerque donne alors « *trois jours à ses hommes d'armes pour se rassasier de butin* ». Le pillage rapporte d'immenses quantités d'or, des centaines d'esclaves et plusieurs milliers de bombardes, fauconneaux et autres couleuvrines. ■

Romain Bertrand

▶▶▶ si elles se trouvaient dans les aires d'influence espagnole ou portugaise *(cf. p. 35)*. C'est sans doute aussi à Malacca qu'il prit à son service le jeune Malais Enrique *(cf. p. 50)*.

La rupture avec Manuel Ier

Dès son arrivée à Lisbonne mi-1513, Magellan embarqua sur la grande flotte armée sous le commandement de dom Jaime, duc de Bragance, avec pour objectif la conquête d'Azemmour sur le littoral marocain. Magellan y séjourna quelques mois, durant lesquels il croisa la route du pilote João de Lisboa, qui avait participé quelques années auparavant à une expédition dans la région du Rio de la Plata. De nouveau à Lisbonne, on le sait impliqué dans des activités commerciales. On trouve en effet dans les archives des références à des sommes reçues en paiement de marchandises apportées par des navires de la *carreira da India*.

Magellan entra alors en conflit avec le monarque portugais. Comme de coutume pour les soldats de retour au Portugal après une période

Manuel Ier refusa d'augmenter la solde de Magellan, accusé d'irrégularités dans l'exercice de ses fonctions

de services outre-mer, il envoya à Manuel Ier, vers 1516, une requête d'augmentation de la pension qu'il recevait comme *fidalgo* (gentilhomme) de la maison royale. Mais pour des raisons quelque peu obscures – il fut notamment accusé d'irrégularités dans l'exercice de ses fonctions de *quadrilheiro* (superviseur) au Maroc –, sa requête fut brutalement refusée.

Magellan décida de s'expatrier. D'après le chroniqueur Gaspar Correia[5], devant le refus du roi de lui octroyer une récompense, Magellan lui demanda « *licence pour aller chercher une vie où on lui ferait merci, à laquelle le Roi répondit sèchement que personne ne l'en empêchait* ». Congédié, il « *se leva et sortit de la maison où était le Roi, puis déchirant son alvará de filhamento* [brevet de prise en charge], *il le jeta par terre* ».

Abandonnant le Portugal pour toujours en octobre 1517, le navigateur se rendit à Séville pour se mettre au service de Charles Ier d'Espagne. Il devait avoir alors bien plus de 30 ans et était donc doté d'une solide expérience nautique et militaire et avait eu l'occasion de connaître des pilotes, des cartographes et des géographes audacieux.

Le navigateur portugais apportait dans ses bagages quelques « *cartes et traités de navigation* » *(cf. p. 34)*. Ces documents étaient fondés sur les plus récentes explorations et « spéculations » de la cartographie portugaise. Magellan était sans aucun doute un homme bien préparé pour diriger un projet novateur de navigation vers l'Orient par la voie occidentale. ■

(Texte traduit par Yves Saint-Geours.)

Notes

1. Cf. S. Subrahmanyam, « Voyageurs et marchands dans l'océan Indien », *Les Collections de L'Histoire* n° 63, avril-juin 2014, pp. 14-25.
2. Les *Lendas da India* (« Chroniques de l'Inde »), achevées en 1556.
3. Il publia à Coimbra, entre 1551 et 1561, son *Historia do descobrimento e conquista da India pelos portugueses* (« Histoire de la découverte et de la conquête de l'Inde par les Portugais »).
4. Il publia ses *Décadas da Asia* (« Décennies d'Asie ») de 1552 à 1563.
5. Dans le *Sumario da cronica d'el Rei D. João III*, achevé vers 1533.

Et si Enrique avait été le premier ?

Il fait partie des intermédiaires absents du récit héroïque des Grandes Découvertes mais sans lesquels rien ne serait possible. Le jeune Malais ramené au Portugal en 1511 après la prise de Malacca pour servir d'interprète à Magellan et ses hommes fut peut-être le premier à avoir effectué le tour du monde.

Par Romain Bertrand

Si le nom de Magellan n'apparaît jamais dans les nombreuses lettres au moyen desquelles Afonso de Albuquerque rend compte au roi Manuel Ier de la prise de Malacca, rien ne permet de douter qu'il ait pris part à l'essentiel des combats *(cf. p. 48)*. Ce qui est en revanche plus que certain, puisque Magellan en fait récit dans son testament, rédigé à Séville en août 1519, c'est que dans les décombres fumants de la cité, qu'Albuquerque a livrée au feu de la vengeance, il croise la route d'un jeune Malais âgé de 18 ou 19 ans. Il le prend pour esclave et le fait baptiser sous le prénom d'Enrique. Magellan le ramène à Lisbonne, en 1513, et ne se séparera plus de lui jusqu'à sa mort.

Enrique fait donc partie de l'équipage de la nef amirale de l'expédition de 1519, la *Trinidad*. Durant la première phase du voyage, de la traversée de l'Atlantique à la découverte du détroit au sud de la Patagonie, son nom n'apparaît qu'incidemment dans la chronique de Pigafetta. Mais, à compter de l'arrivée aux Philippines, il en devient l'un des principaux protagonistes.

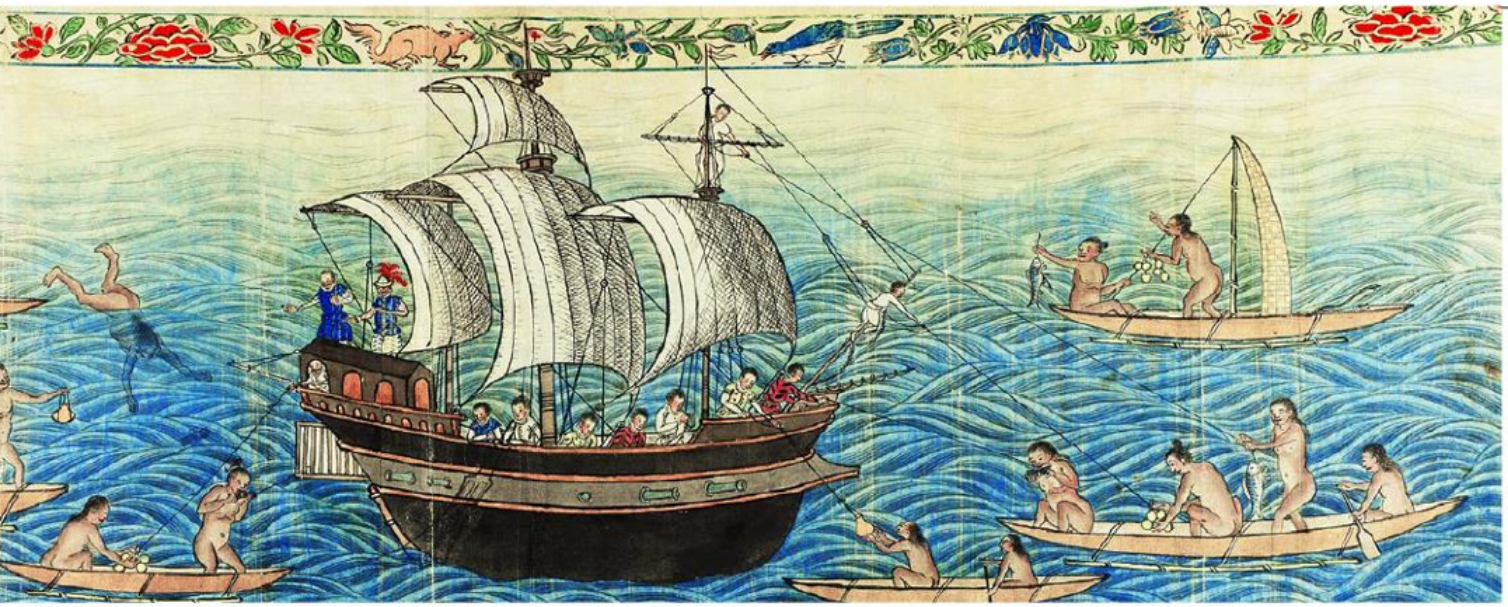
L'AUTEUR
Directeur de recherche au Centre de recherches internationales (CERI, Sciences Po), Romain Bertrand a notamment publié **L'Histoire à parts égales. Récits d'une rencontre Orient-Occident, XVIe–XVIIe siècle** *(Seuil, 2011) et* **Qui a fait le tour de quoi ? L'affaire Magellan** *(Verdier, 2020).*

Car c'est lui qui fait office de truchement – de traducteur – avec les pêcheurs et les souverains des îles de Samar, d'Homonhon, de Limasawa et, surtout, de Cebu, où la flottille fait relâche début avril 1521. Et ce pour une simple et bonne raison : aux Philippines, comme dans la quasi-totalité des grandes cités portuaires de l'Asie du Sud-Est, le malais est la *lingua franca* des échanges commerciaux. Ginés de Mafra, à qui l'on doit une brève mais pointilleuse chronique de l'expédition, explique d'ailleurs que l'on disait d'Enrique qu'*« il était interprète* [lengua] *parce qu'il savait parler le malais, qui est une langue très commune dans toutes ces parties du monde »*. Mafra précise toutefois qu'en une occasion au moins Enrique ne parvient pas à remplir son office parce qu'il *« s'enivre du vin de palme »* que ses interlocuteurs lui offrent.

Une Asie très connectée

Par sa capacité à communiquer avec des inconnus résidant à plusieurs milliers de kilomètres de son lieu de naissance, Enrique est la preuve vivante de l'unité de l'Eurasie. Loin de former un isolat culturel, les Philippines sont l'appendice

DR – THE TRUSTEES OF INDIANA UNIVERSITY – DR



Rencontre
Ci-dessus : dans le *Codex Boxer*, remarquable manuscrit espagnol illustré des années 1590, se trouve cette représentation de l'arrivée d'une nef aux Mariannes, les « îles des Voleurs » de Magellan (Lilly Library, Indiana University).
Ci-contre, page de gauche : représentation contemporaine d'Enrique de Malacca en marin au long cours.

« Les gentils »
Ci-contre : dans un manuscrit portugais du XVIe siècle, le *Códice Casanatense,* se trouve l'une des premières images des habitants de Malacca, *« les gentils qui se dénomment eux-mêmes des Malais »* (Rome, bibliothèque Casanatense).

d'un très ancien bassin d'échanges au long cours. Les Espagnols s'en rendent rapidement compte, qui sont invités par les insulaires à souper dans de la porcelaine bleu et blanc en provenance de l'empire des Ming, et à écouter la musique de cymbales de bronze fabriquées à Java ou dans la péninsule malaise. Les Visayas – le groupe d'îles auxquelles appartient Cebu – sont depuis des siècles un important lieu de commerce et de transit : outre des nefs javanaises, on y croise des flottilles de jonques du Fujian et du Guangdong.

Lorsque Magellan se met en devoir de convertir le *rajah* (roi) de Cebu, Humabon, à la foi chrétienne, c'est donc Enrique qui s'évertue à traduire en malais des notions aussi complexes que celles de Trinité, de péché originel ou de Saint-Esprit. A chaque séjour à terre des hommes d'équipage, c'est lui qui les aide à se procurer ce dont ils ont besoin ou envie – vin, victuailles, bracelets et colliers en or. Et, inversement, c'est à lui que les habitants de Cebu recourent lorsqu'ils souhaitent adresser une requête aux Espagnols. Comme tout interprète dans une situation de « premiers contacts », il est l'homme-lien par excellence, celui qui se tient à la jointure des mondes – et que l'on soupçonne aisément, d'un côté comme de l'autre, de rouerie et de déloyauté.

Le destin d'Enrique bascule au matin du 27 avril 1521, lorsque Magellan, parti sur un coup de tête châtier le seigneur de l'îlot de Mactan, s'effondre au beau milieu d'un lagon, criblé de lances et de flèches. Alors que Magellan ▶▶▶

ROME, BIBLIOTECA CASANATENSE, MS. 1889 C.128

La mort stupide du capitaine général
Les guerriers de Mactan qui tuèrent Magellan le 27 avril 1521 étaient probablement armés de lances à l'instar de ce guerrier de l'île de Cagayan (*Codex Boxer*, v. 1590).

▶▶▶ a jusque lors fait preuve d'un sang-froid à toute épreuve, il s'élance au-devant du danger dans la plus totale impréparation : face au millier de guerriers bien équipés et très entraînés de Lapu-Lapu, la soixantaine d'hommes dont il s'est entouré ne peuvent pas grand-chose, d'autant que la barrière de récifs qui ceint le lagon interdit de leur porter secours au moyen de l'artillerie des nefs. Selon Juan Sebastián Elcano, jamais en reste pour minimiser la vertu et les talents de Magellan, ce dernier ne commet pareille bévue tactique que parce qu'il est aveuglé par le sentiment puéril d'avoir été mis au défi par Lapu-Lapu : *« Ledit Magellan s'en fut guerroyer et brûler les maisons de la ville de Mactan afin que le roi de Mactan baisât les mains du roi de Cebu, et parce que* [ledit roi de Mactan] *ne lui avait pas envoyé pour tribut une fanègue* [environ 43 kg] *de riz et une chèvre, et parce qu'il lui avait fait dire qu'il l'attendait à Mactan, ledit Magellan s'y rendit, et ils le tuèrent, lui et sept autres, et 26 autres s'en revinrent blessés. »*

Le fait est que Magellan paie de sa vie de s'être mêlé d'une rivalité – entre le roi de Cebu et le seigneur de Mactan – dont il ne connaît ni les tenants ni les aboutissants. Enrique, qui l'accompagne dans sa folle équipée, échappe de peu à la mort. Comble d'humiliation, les insulaires refusent de restituer aux Espagnols la dépouille de leur capitaine. Ainsi les équipages perdent-ils, dans les termes de Pigafetta, *« leur miroir, leur lumière, leur réconfort et leur vrai guide »*.

Le 1er mai, le *rajah* Humabon convie les survivants de l'expédition à souper : beaucoup se méfient, mais 26 hommes acceptent, dont l'astrologue Andrés de San Martín. Ce qu'il se passe véritablement lors de ce festin, nul ne le sait. Mais son épilogue sanglant nous est connu par plusieurs récits, dont, bien sûr, celui de Pigafetta. Ceux des Espagnols qui sont restés prudemment à bord des nefs entendent de *« grands cris et gémissements »*, et voient surgir de la jungle, sur le rivage, *« João Rodrigues Serrão, en chemise, lié et blessé, qui criait que nous ne tirassions plus car nous le tuerions : il nous dit que tous étaient morts, sauf l'interprète »*. Serrano supplie ses compagnons de venir le sauver, ou tout du moins de négocier sa libération. Mais les pilotes s'y refusent et font mettre à la voile, abandonnant le malheureux à son sort.

Magellan tué, les équipages perdirent « leur miroir, leur lumière, leur réconfort et leur vrai guide » (Pigafetta)

Contrairement à ce que hurle Serrano et à ce que pense Pigafetta, tous les Espagnols restés à terre ne furent pas mis à mort. Cela, nous le tenons de Sebastián de Puerta – un rescapé de l'expédition de García Jofre de Loaísa, qui rallia l'île de Mindanao, au sud des Philippines, en 1526. Capturé par les insulaires à la suite d'un naufrage, Puerta fut retrouvé à Cebu en janvier 1528 par Alvaro de Saavedra, parti en quête des Moluques depuis le Mexique. Or, selon Puerta, au moins huit des hommes partis festoyer avec le *rajah* Humabon furent vendus comme esclaves à des marchands chinois *« contre des morceaux de métal »*, peut-être des gongs en bronze, dont les chefs philippins étaient friands au titre d'objets de prestige.

Quoi qu'il en soit du bilan réel du « banquet de Cebu », les survivants en tirent une conclusion unanime : la tuerie est le fruit d'une trahison. Et le nom du traître semble tout trouvé : il ne peut s'agir que d'Enrique, qui a pris la poudre d'escampette *(cf. ci-contre)*.

Le testament de Magellan

Enrique n'affabulait cependant pas lorsqu'il se considérait comme libéré de toute servitude par la mort de Magellan. Car, dans son ▶▶▶

DANS LE TEXTE

Un traître selon Pigafetta

“Notre interprète nommé Enrique, ayant été un peu blessé *[lors de la bataille de Mactan]*, n'allait plus à terre faire nos choses nécessaires, mais demeurait toujours enveloppé en une couverture de laine. Par quoi Duarte Barbosa, gouverneur de la nef capitane, la *Trinidad*, lui dit tout haut que, même si le capitaine son seigneur était mort, il n'était pas pour autant affranchi ni libéré. Mais il voulait qu'arrivés en Espagne, il restât toujours esclave de Mme Beatriz, femme du feu capitaine général. Et il le menaça de le fouetter s'il n'allait en terre. A ces mots, l'esclave se leva et, feignant de ne pas tenir compte de ses paroles, alla en terre dire au roi chrétien *[le rajah Humabon]* pour lui donner à entendre que nous voulions partir soudain. Mais que s'il voulait faire selon son conseil, il gagnerait tous nos navires et marchandises. Et ainsi il ordonna une trahison, puis l'esclave s'en retourna aux navires et se montra plus sage et affectionné qu'auparavant.”

A. Pigafetta, *Le Voyage de Magellan. 1519-1522. La relation d'Antonio Pigafetta du premier tour du monde*, Chandeigne, 2018, p. 146.

THE TRUSTEES OF INDIANA UNIVERSITY

Globalisation : acte I

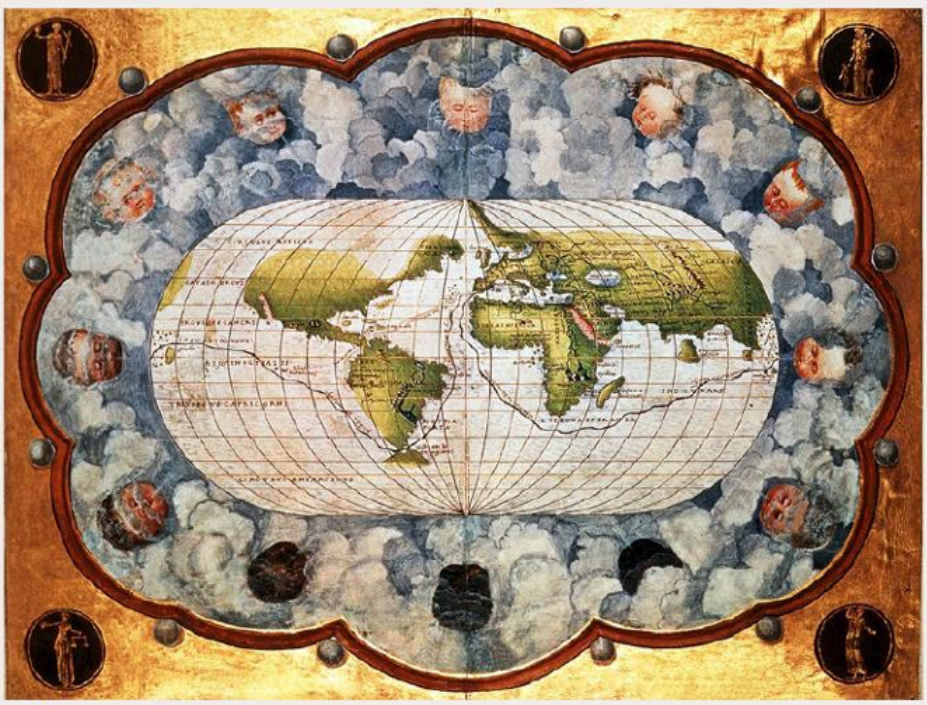
Europe, Amérique, Asie, monde musulman : à partir des années 1520 les Grandes Découvertes permettent le développement du commerce intercontinental et une diffusion inédite des savoirs.

La découverte du détroit de Magellan est une révolution : elle précise les contours du Nouveau Monde et l'étendue réelle de l'océan Pacifique. La première circumnavigation achevée par Elcano a des répercussions rapides en Europe et dans le bassin méditerranéen.

Bien que le calcul des longitudes reste encore imprécis jusqu'au XVIIIe siècle, l'image globale du monde est mieux connue, comme le montre pour la première fois la mappemonde de Battista Agnese qui, en 1543, incorpore d'ailleurs dans son dessin les routes du « grand voyage ». La partition du monde entre Espagne et Portugal, établie depuis 1494 par le traité de Tordesillas, jusqu'alors contestée en Asie, se concrétise : en 1529, quelques années après le retour de la *Victoria* à Séville, le traité de Saragosse accorde les Philippines à l'Espagne tandis que les Moluques reviennent finalement au Portugal, moyennant une compensation financière.

Toutefois, avec la conquête du Mexique par Hernán Cortés, concomitante du « grand voyage » de Magellan, la donne change. Les Espagnols ont gagné l'immense Méso-Amérique. Très vite, pour eux, il sera plus simple de traverser le Mexique par les terres pour gagner le Pacifique et atteindre les Philippines que d'entreprendre la longue et dangereuse circumnavigation. En outre, à partir de 1565, grâce à Miguel López de Legazpi et Andrés de Urdaneta, la route des vents et des courants pour revenir en Amérique depuis l'Extrême-Orient est connue. Une flotte de galions connecte désormais Acapulco et l'Amérique hispanique avec les Philippines. Manille devient un centre mondial du commerce et des échanges.

La circumnavigation parachève ainsi une mise en connexion du monde entreprise dès 1511 par les Portugais avec la conquête de Malacca, un point névralgique du commerce oriental des épices. Les Portugais découvrent les réseaux commerciaux qui relient cette ville stratégique à l'archipel des Moluques, dont les îles sont gouvernées par des sultans musulmans et visitées par des navires provenant de la Chine, dirigée par le prince le plus puissant du monde. Des relations commerciales, diplomatiques et scientifiques se développent dans cette région, sous l'œil vigilant de la Chine.



L'image du monde Ce planisphère de Battista Agnese (1543) est le premier à représenter, de manière approximative, l'itinéraire de l'expédition de Magellan et d'Elcano (Providence, John Carter Brown Library).

Interconnexions

Si les historiens ont souvent insisté sur les conséquences européennes de ces découvertes, celles-ci ont aussi bouleversé le monde musulman, chassé de la péninsule Ibérique en 1492, mais très présent dans cette région d'une importance économique majeure, tant les épices deviennent indispensables pour la fabrication de remèdes et pour relever la nourriture et la conserver. Le puissant Empire ottoman, si proche de l'Europe, lui aussi, est touché ; l'amiral Piri Reis établit dans les années 1520 une carte pour penser ce monde nouveau interconnecté, dont un des centres se trouve dans les deux plus petites îles de l'archipel des Moluques, Ternate et Tidore.

Le développement de la cartographie est bien la première conséquence de la circumnavigation. Cette première globalisation ouvre aussi l'Europe aux sciences naturelles asiatiques, notamment celles qui concernent la botanique et les plantes médicinales. De nombreux traités rédigés en castillan et en portugais au XVIe siècle enrichissent les connaissances anciennes. Si le rôle culturel du Portugal dans la transmission de ces savoirs est remarquable, les immenses richesses de l'Espagne, produites par les mines d'argent de Potosí en Bolivie, faciliteront, elles, la création d'une monnaie commune, le *real de a ocho* (le « réal de huit »), adoptée par la Chine dès la fin du XVIe siècle pour rendre plus fluide le commerce avec l'Espagne, qui, avec l'Union ibérique, englobe en outre dès 1580 et jusqu'en 1640 le Portugal. ■

Carmen Bernand
Anthropologue et historienne, professeure émérite de l'université Paris-X-Nanterre

ORONOZ/ALBUM/AKG

▶▶▶ testament, ce dernier avait écrit : *« Par le présent document je rends libre et considère comme quitte de toute captivité, sujétion et servitude Enrique, mon esclave captif noir, natif de la cité de Malacca, âgé de 26 ans plus ou moins, de façon qu'à compter du jour de ma mort et à tout jamais, ledit Enrique soit libre, quitte et exempt et en aucune façon obligé de subir quelque charge de captivité ou de sujétion que ce soit, et qu'il fasse ce que bon lui semble. Et j'ordonne qu'il soit donné de mes biens, audit Enrique, 10 000 maravédis en argent comptant, afin qu'il en vive. »*

Interrogé à son retour en Espagne sur le cours tragique des événements de Cebu, Elcano affirme quant à lui que *« la raison pour laquelle l'esclave commit la trahison fut que Duarte Barbosa le traita de "chien" »*. Dans l'un des tout premiers textes à faire connaître en Europe les succès et les tribulations de l'expédition, le *De Moluccis Insulis*, publié en 1523, de Maximilien Transylvanus soutient que c'est Juan Serrano qui « maltraitait » Enrique, et que ce sont ces vexations qui poussèrent le jeune Malais à changer de camp. Enrique devient donc le vilain de l'histoire, l'archétype du serviteur ingrat qui livre ses maîtres à la cruauté indigène – un Ganelon des Tropiques.

Enrique devient le vilain de l'histoire, l'archétype du serviteur ingrat qui livre ses maîtres à la cruauté indigène

Ce n'est bien sûr qu'une interprétation des faits. D'autres sources avancent une explication bien différente, et tout aussi crédible. L'humaniste Pierre Martyr d'Anghiera, qui fait partie de l'entourage proche de Charles Quint et qui a rencontré certains des survivants de l'expédition, écrit : *« J'ai demandé à ceux d'entre eux qui revinrent en Espagne, et particulièrement à un jeune Génois, Martino Giudici, témoin de tous ces événements, pour quel crime le roi de Cebu s'était décidé à commettre une aussi vilaine action. Et la cause en était le viol des femmes indigènes par les marins – et de fait, ces insulaires sont fort jaloux. »*

La part des femmes

Sur le frontispice de l'ouvrage *De Moluccis Insulis* de Maximilien Transylvanus figurent des femmes indigènes, objets de convoitise et de prédation de la part des marins. En 1523, ce récit imprimé de la circumnavigation donna le premier à connaître l'aventure de Magellan. Selon l'humaniste Pierre Martyr d'Anghiera, c'est le viol de ces femmes qui déclencha la vengeance du roi de Cebu.

Plusieurs épisodes accablants confirment le comportement prédateur des Espagnols à l'égard des femmes des sociétés croisées chemin faisant – tout particulièrement celui qui survient quelques semaines après que l'expédition a quitté en toute hâte les Philippines. La flottille est désormais placée sous le commandement de João Lopes Carvalho – un homme qui a jadis vécu au Brésil en compagnie d'une Indienne, dont il a eu un fils. Tandis que les navires font relâche dans la baie du sultanat de Brunei, sur la côte nord de Bornéo, Carvalho donne l'ordre d'arraisonner et de piller une jonque qui s'apprête à lever l'ancre. Voici, selon le chroniqueur Gaspar Correia, ce qui s'ensuit : *« [Carvalho et ses hommes] montèrent à bord et firent main basse sur tout l'or et tous les objets de valeur qu'ils purent trouver. Ils capturèrent un fils du roi de Luçon* [une île des Philippines], *capitaine de cette jonque et de trois autres qui étaient au port, qui allait épouser une fille du roi de Bornéo. Ils capturèrent également trois jeunes filles d'une grande beauté. Carvalho dit qu'il les destinait à l'empereur Charles, ce qui remplit tout le monde de joie. Mais en réalité, il coucha avec elles. »*

Le sultan de Brunei – qui avait jusque-là fait excellent accueil aux Espagnols – entre dans une colère noire. Au moyen d'une armada promptement assemblée, il les déloge de son port, les contraignant à appareiller dans la plus grande pagaille. L'explication que propose Martyr d'Anghiera des raisons du « massacre » de Cebu – le *« viol des femmes indigènes »* – paraît donc des plus plausibles. Et elle disculpe Enrique.

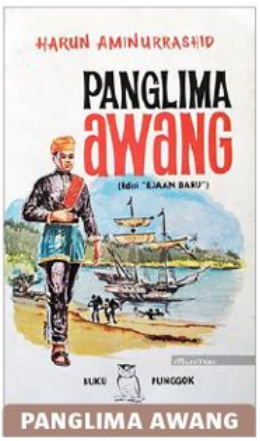
Mais pour peu, comme le soutient Pigafetta en se fiant aux derniers mots de Juan Serrano, qu'Enrique n'ait pas fait partie des victimes du « banquet de Cebu », que fit-il une fois les navires de l'expédition partis ? Prit-il femme sur place, et du service auprès du *rajah* Humabon ? Ou bien s'évertua-t-il à regagner son pays natal, à savoir la péninsule malaise ? Si telle fut sa résolution, il ne dut guère avoir de mal, maîtrisant le malais aussi bien que les codes de l'échange social localement en vigueur, à se faire convoyer d'île en île jusqu'à Malacca – ou toute autre cité malaise demeurée indépendante.

Car il existait bel et bien, à l'époque, des routes de desserte indigènes courant d'un point à l'autre de l'archipel malais. S'il en fallait une preuve et une seule, ce serait celle-ci : une lettre d'Afonso de Albuquerque au roi Manuel Ier, datée d'août 1512, dans laquelle le conquérant de Malacca explique que le chef pilote de la flotte d'Antonio de Abreu, Francisco Rodrigues, s'est procuré *« un morceau de carte issu de la grande carte d'un pilote de Java »*. Et voici ce qui, selon Albuquerque, figure

UNIVERSITY OF VIRGINIA LIBRARY

Enrique, héros équitable

BALIKBAYAN #1



PANGLIMA AWANG

STATUE (SINGAPOUR)

Aux Philippines et en Malaisie, Enrique n'est pas considéré tel un traître, mais comme le premier « héros national » : celui qui, ayant compris de quelle dévastation les Européens étaient porteurs, se mit en devoir de stopper net leur progression en Asie du Sud-Est. Un célèbre écrivain nationaliste malaisien, Harun Aminurrashid, lui a consacré en 1958 un roman intitulé *Panglima Awang*, « Jeune Capitaine » (ci-dessus, au centre). Enrique y apparaît comme le vrai héros de l'histoire, et Magellan sous les traits d'un homme cruel et injuste. Pendant du Padrão dos Descobrimentos (« monument des Découvertes ») de Belém (à Lisbonne), un mémorial – composé d'un portrait et d'une statue – lui est dédié depuis 2016 dans l'enceinte de l'Art Museum de Singapour (ci-dessus, à droite). Plusieurs films philippins récents se plaisent en outre à imaginer l'enfance du jeune Malais, comme *Balikbayan#1* de Kidlat Tahimik (ci-dessus, à gauche). Pour mieux arrimer Enrique à l'histoire nationale, Tahimik en fait le rejeton d'un peuple montagnard de Luçon, qui résista longtemps aux Espagnols. Dans cette œuvre, le passé rejoint le présent, puisque Enrique se trouve assimilé aux nombreux ouvriers et domestiques philippins aujourd'hui maltraités par leurs employeurs étrangers : *Balikbayan #1* signifie « Travailleur immigré #1 ». Qu'il ait ou non été le premier homme à avoir fait le tour du globe, Enrique est ainsi devenu l'un des symboles de la volonté d'écrire une histoire moins unilatéralement héroïque – ou simplement plus équitable – des Grandes Découvertes. *R. B.*

sur ce « morceau de carte » javanais : *« le cap de Bonne-Espérance, le Portugal, le pays de Brésil, la mer Rouge et le golfe Persique, les îles des clous de girofle, les routes de navigation des Chinois et des Gores* [les habitants de l'archipel des Ryûkyû], *avec leurs voies maritimes et les routes directes que prennent leurs vaisseaux, et l'intérieur des terres et les royaumes qui confinent les uns aux autres ».*

Non seulement les Javanais savaient parfaitement naviguer jusqu'aux Philippines, mais ils connaissaient aussi les positions respectives de l'Inde, de l'Afrique orientale, de la mer Rouge, de la Chine – et même de l'Europe et du Brésil. Rien là, d'ailleurs, de bien extraordinaire : les informations circulaient à grande vitesse dans le milieu des *mu'allim* – les « maîtres de navigation » arabes, qui écumaient l'océan Indien et croisaient leurs homologues portugais sur les docks de Goa et d'Ormuz.

Les grandes nefs javanaises sont même alors supérieures, en taille et en capacité de charge, à celles des Portugais. L'apothicaire Tomé Pires, qui assiste en 1513 à l'attaque de Malacca par la flotte de Patih Unus, le gouverneur de la ville javanaise de Jepara, affirme que les plus grandes galères à rames des assaillants jaugeaient 200 tonneaux, soit 90 de plus que la *Trinidad*. Le marchand florentin Giovanni da Empoli – autre témoin direct de la scène – parle même, quant à lui, de *« 35 jonques de 500 tonneaux »* : six fois la *Victoria*. Nous savons encore, grâce à un texte de Java Ouest datant du début du XVI^e^ siècle (un poème qui conte les aventures d'un prince pérégrin), qu'il était d'usage courant, à l'époque, de voyager comme *numpang* (passager) à bord des nefs de cabotage.

Des cartes océaniques, des navires hauturiers, des cabines de bord : le compte y est – et la conclusion s'impose : il n'était probablement pas bien difficile à un jeune Malais, qui plus est auréolé du prestige d'avoir vécu au pays des Francs, de trouver une place à bord d'un vaisseau en partance pour Malacca. Qu'Enrique se soit rendu de Cebu à la péninsule malaise par la « route du nord », *via* les Sulu et Bornéo, ou bien par la « route du sud », *via* les Célèbes et Java, le voyage ne dut pas lui prendre plus de trois mois. Et si tel fut le cas, s'il regagna bel et bien sa terre natale, alors il n'est pas interdit de penser que ce fut lui – lui l'adolescent enlevé à Malacca en 1511, lui le seul Asiatique à avoir vu les Amériques – qui, le premier, « fit le tour du monde ». ■

DR – COURTESY OF AHMAD FUAD OSMAN, ENRIQUE DE MALACCA PROJECT ; COURTESY OF SHARJAH ART FOUNDATION

A qui appartient Magellan ?

A l'occasion du 500e anniversaire du premier tour du monde, la rivalité mémorielle entre l'Espagne et le Portugal ressurgit.

Par Olivier Thomas

A qui appartient Magellan ? La question prête à sourire tant elle semble aujourd'hui totalement incongrue. Et pourtant, le fait que ce soit le nom d'un Portugais au service du roi d'Espagne qui soit resté associé à la première circumnavigation – alors qu'il ne l'a ni réalisée ni même envisagée – a régulièrement alimenté la polémique entre les deux nations de la péninsule Ibérique.

Honni et calomnié par les survivants espagnols qui n'ont jamais accepté son commandement, Magellan est perçu comme un « traître » du côté du Portugal. Dans *Les Lusiades*, poème épique et « patriotique » publié en 1572, Luís de Camões écrit à propos du navigateur ces vers dans lesquels se mêlent admiration et réprobation : *« Comme un vrai Portugais, il saura s'illustrer ;/ Bien fâcheux que ce soit au service de l'étranger*[1]*. »*

Puis Magellan tombe dans un relatif oubli. La route découverte à travers le détroit qui porte son nom n'est pas empruntée. Et, à la fin du XVIe siècle, certains doutent même de son existence.

Au XIXe siècle, l'accession à l'indépendance de leurs colonies américaines, suivie par des revers diplomatiques ou militaires, marque un retrait partiel mais néanmoins bien réel des deux nations ibériques sur la scène internationale. Touchés par une effervescence nationaliste au moment où l'expression Grandes Découvertes, forgée dans la continuité d'Alexander von Humboldt, s'impose dans l'Europe occidentale, l'Espagne et le Portugal souhaitent renouer avec un passé qu'ils considèrent comme glorieux. Notamment au XXe siècle, lors de l'Exposition ibéro-américaine de Séville en 1929 sous la dictature de Primo de Rivera, ou celle du Monde portugais de 1940 sous le régime de l'Estado Novo de Salazar. D'un côté, on mobilise Christophe Colomb, Hernán Cortés ou Juan Sebastián Elcano ; de l'autre, Bartolomeu Dias, Vasco de Gama ou Pedro Álvares Cabral. Et Magellan ? A Séville, au sein de l'exposition, son nom est donné à une artère qui mène à la place de l'Amérique. De même, à Lisbonne, sa statue figure sur le Padrão dos Descobrimentos au milieu d'autres marins, militaires ou religieux et derrière la figure emblématique d'Henri le Navigateur. Magellan « héros national » tant en Espagne qu'au Portugal ? Pas si simple, car, ne pouvant servir exclusivement une seule cause nationaliste, le navigateur est, selon Michel Chandeigne, « *marginalisé* ». Dans le même temps, son aura rayonne au-delà de la Péninsule avec la biographie que lui a consacrée en 1938 l'écrivain autrichien Stefan Zweig. *« Le Magellan de Zweig*, écrit Romain Bertrand, *est surtout une certaine idée de l'Europe, en laquelle le romancier s'efforce de croire encore. »* Puis, les études se multiplient, les histoires se connectent et les statues des héros vacillent. D'autres acteurs prennent de l'importance, tels les intermédiaires indigènes à l'image d'Enrique le Malais *(cf. p. 50)*.

Mais, en 2019, à l'occasion du « 500e anniversaire du premier tour du monde », la rivalité entre l'Espagne et le Portugal ressurgit : qui de Magellan ou d'Elcano doit être honoré pour cet exploit ? Comment en est-on encore là aujourd'hui ? Comment oublier les autres acteurs de l'aventure qu'ils soient italiens, allemands, français, grecs ou malais ? Le Portugal a déposé en 2017

L'AUTEUR
***Olivier Thomas** est journaliste à* **L'Histoire.**

DR

TIME LIFE PICTURES/NASA/THE LIFE PICTURE COLLECTION/GETTY IMAGES

une candidature pour inscrire la route Magellan au patrimoine mondial de l'Unesco[2]. En février 2019, le journal madrilène *ABC* s'interroge sur cette demande portugaise[3]. Et le quotidien conservateur d'en appeler à la Real Academia de la Historia de Madrid, qui, le 1er mars 2019, conclut à *« la pleine et exclusive espagnolité de l'entreprise »*[4] ! Face à une telle assertion souverainiste, l'historien portugais Rui Tavares a évoqué la *« surréelle Académie de la droite espagnole »*[5]. Car l'enjeu autour de Magellan et d'Elcano relève plus, maintenant, de la politique intérieure espagnole que des rapports hispano-lusitaniens. Une partie de la droite reproche en effet au gouvernement socialiste de brader le patrimoine national en partageant Magellan avec le Portugal. Des politiques qui ne semblent pas avoir assisté au colloque « Primus circumdedisti me » (la phrase inscrite sur le blason d'Elcano) de mars 2018 à Valladolid. L'historien Serge Gruzinski y achevait ainsi son allocution : *« C'est au XVIe siècle que l'histoire humaine est intégrée dans un scénario qui s'identifie au globe. […] Avec la mondialisation ibérique, l'Europe, le Nouveau Monde et la Chine sont devenus des partenaires mondiaux. C'est, en somme, ce que nous révèle l'histoire mondiale du XVIe siècle, et du tour du monde, conçue comme une autre façon d'interpréter la Renaissance, moins obstinément eurocentrique […] . C'est pourquoi le tour du monde doit être sorti de son contexte strictement castillan-portugais et intégré dans une mémoire européenne globale, qui puisse être partagée par tous les peuples de notre continent, qu'ils soient nés ici ou qu'ils viennent d'autres parties du monde. »*

Finalement, une demande commune devrait être déposée auprès de l'Unesco. D'autres initiatives de luso-descendants se développent partout pour célébrer Magellan : à Rio de Janeiro où, le 11 février 2020, face à la baie de Guanabara, a été inaugurée une place de la Circumnavigation. A Malacca, le 8 février 2020, dans l'ancien quartier portugais, une peinture murale inspirée par les *azulejos* portugais a été réalisée.

Enfin, après la sonde spatiale américaine lancée en 1989, Magellan donnera son nom à l'un des plus grands télescopes terrestres, qui sera mis en service au Chili en 2022. Soit cinq siècles après qu'Elcano a achevé la première circumnavigation ! ■

Hommage

En 1989 les États-Unis lancent une sonde spatiale pour observer Vénus. Ils la baptisent Magellan, un nom synonyme dans l'imaginaire occidental d'exploration aventureuse.

Notes

1. *Les Lusiades*, X, 140, trad. Hyacinthe Garin, Gallimard, 2015.
2. https://whc.unesco.org/fr/listesindicatives/6212
3. Cf. J. García Calero, « Las mentiras de Portugal para apropriarse de la gesta de Magallanes y Elcano », *ABC*, 5 février 2019.
4. https://www.rah.es/informe-de-la-real-academia-de-la-historia-sobre-la-primera-circunnavegacion-a-la-tierra/
5. R. Tavares, « A surreal Academia da direita espanhola ? », *Publico*, 11 mars 2019.

POUR EN SAVOIR PLUS

Magellan et son expédition

R. Bertrand, *Qui a fait le tour de quoi ? L'affaire Magellan*, Lagrasse, Verdier, 2020.

J. M. Garcia, *Fernão de Magalhães. Herói, traidor ou mito. A história do primeiro homem a abraçar o mundo*, Queluz de Baixo, Manuscrito, 2019.

J. Gil, *El exilio portugués en Sevilla. De los Braganza a Magallanes*, Séville, Fundación el Monte-Cajasol, 2009.

R. M. Loureiro, « As fontes do projecto de navegação de Fernão de Magalhães », *Abriu. Estudos de textualidade do Brasil, Galicia e Portugal* n° 8, 2019, pp. 35-67.

Sources et littérature

X. de Castro, A. Pigafetta, *Le Voyage de Magellan, 1519-1522. La relation d'Antonio Pigafetta du premier tour du monde*, [2007], Chandeigne, 2018.

J. Denucé, *Magellan. La question des Moluques et la première circumnaviguation du globe*, Bruxelles, Hayez, 1911.

S. Zweig, trad. A. Hella, *Magellan*, [1938], Grasset, 2003 ; nouvelle trad. F. Wuilmart, *Magellan. L'homme et son exploit*, Robert Laffont, 2020.

Le monde au XVe-XVIe siècle

C. Bernand, S. Gruzinski, *Histoire du Nouveau Monde*, 2 vol. Fayard, 1991-1993.

R. Bertrand, *L'Histoire à parts égales. Récits d'une rencontre Orient-Occident, XVIe-XVIIe siècle*, Seuil, 2011 ; (dir), *L'Exploration du monde. Une autre histoire des Grandes Découvertes*, Seuil, 2019.

G. Bouchon, *Albuquerque, le Lion des mers d'Asie*, Desjonquères, 1992.

M. Chandeigne, J.-P. Duviols, *Idées reçues sur les Grandes Découvertes, XVe-XVIe siècle*, Chandeigne, 2019.

C. Hofmann, H. Richard, E. Vagnon (dir.), *L'Age d'or des cartes marines. Quand l'Europe découvrait le monde*, BNF Éditions, 2014.

L. F. Thomaz, *L'Expansion portugaise dans le monde, XIVe-XVIIIe siècles*, Chandeigne, 2018.

S. Subrahmanyam, *L'Empire portugais d'Asie, 1500-1700*, [1999], Seuil, 2017.

E. Vagnon, É. Vallet (dir.), *La Fabrique de l'océan Indien. Cartes d'Orient et d'Occident, Antiquité-XVIe siècle*, Éditions de la Sorbonne, 2017.

La librairie portugaise de Paris

La Librairie portugaise et brésilienne créée par Michel Chandeigne en 1986 propose une large sélection sur le Portugal et les Grandes Découvertes, 19-21, rue des Fossés-Saint-Jacques, 75005 Paris.

L'Atelier des CHERCHEURS

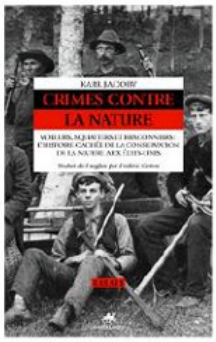
■ Yellowstone, 1872 : un parc sans Indiens p. 58 ■ Eugène-Eugénie. Être transgenre au Moyen Age p. 64
■ Le thé, boisson nationale de la Chine ? p. 68

Yellowstone, 1872 : un parc sans Indiens

Lorsque le Congrès américain crée en 1872 le parc de Yellowstone, consacrant 800 000 hectares à la protection des geysers, de la faune et de la flore, l'enthousiasme est à son comble, sans égard pour les communautés amérindiennes, spoliées au nom d'un idéal environnemental.

Par Karl Jacoby

L'AUTEUR
Enseignant à l'université Columbia (New York), Karl Jacoby a notamment publié **Crimes Against Nature. Squatters, Poachers, Thieves, and the Hidden History of American Conservation,** *qui paraît en français aux éditions Anacharsis en janvier 2021.*



En se réveillant le 24 août 1877, Frank Carpenter, l'un des premiers touristes à visiter le parc national de Yellowstone, eut une vision inattendue : cinq Amérindiens armés chevauchant vers son campement, dans le bassin de geysers sud. Au cours des deux semaines précédentes, Carpenter, avec quelques parents et amis, avait fait le tour de Yellowstone, parc naturel créé par le gouvernement américain tout juste cinq ans auparavant. Ils rencontrèrent peu d'autres visiteurs.

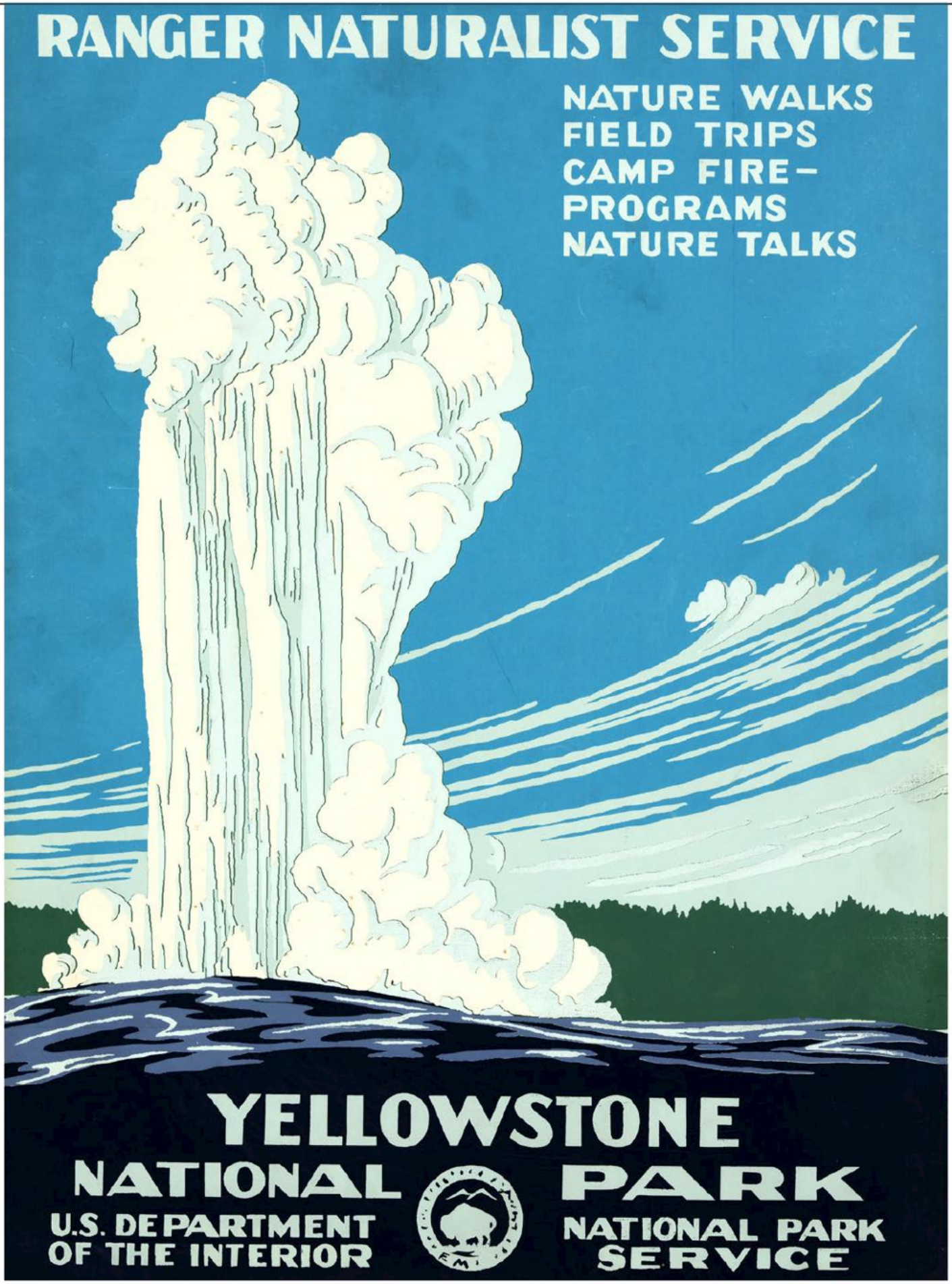
Majestueusement perché sur un haut plateau des Rocheuses, ce parc comptait des milliers de curiosités géothermiques – geysers, sources chaudes, mares de boue, fumerolles – témoignant de la singularité naturelle du parc, situé sur une couche plus mince de la croûte terrestre. Carpenter et ses compagnons, écotouristes avant la lettre, furent enchantés par ces paysages extraordinaires qui avaient déjà valu au parc son surnom de Wonderland, « pays des merveilles », inspiré du roman contemporain de Lewis Carroll *Alice au Pays des Merveilles*.

Menés par un homme nommé Loup Jaune, les Amérindiens demandèrent de la nourriture et des munitions et, après avoir d'abord prétendu être des Shoshones, admirent qu'ils faisaient partie de la bande de Nez-Percés de Chef Joseph. Révélation fracassante puisque, les deux côtés le savaient, les Nez-Percés luttaient alors pour échapper à l'armée américaine, les membres de la tribu ▶▶▶

Décryptage

Alors qu'il travaillait à un projet sur la naissance du tourisme naturaliste aux États-Unis à la fin du XIXe siècle, Karl Jacoby a exhumé des archives de nombreux conflits survenus lors de la création des premiers parcs naturels américains. Loin d'être des espaces vierges, ces terres étaient utilisées depuis des décennies, notamment par des peuples nomades. Sa recherche s'inscrit dans un mouvement qui revisite l'histoire du contrôle de la terre par l'État et l'invention de la « nature sauvage ».

ALONSO NICHOLS



Merveilles de la nature Cette affiche de 1938 représente un des nombreux geysers du Yellowstone, le premier parc national américain, créé par une loi fédérale en 1872. Le Service des parcs nationaux, rattaché au département de l'Intérieur, y encourage le développement du tourisme, vantant ses curiosités géothermiques (sources chaudes, mares de boue, fumerolles).

AKG

Parce qu'ils n'étaient pas agriculteurs, beaucoup d'Euro-Américains ont conclu que les Indiens n'étaient pas attachés à la terre qu'ils parcouraient

▶▶▶ cherchant à passer entre les mailles du filet brutalement lancé par les autorités américaines pour les confiner de force dans des réserves. Inquiets, Carpenter et son groupe tentèrent de lever le camp, mais furent capturés par les Nez-Percés, qui craignaient que les visiteurs ne révèlent leur position à l'armée, empêchant ainsi la fuite de la tribu vers le Canada. Les jours suivants, Carpenter, ses sœurs et ses amis furent contraints de suivre quelque 800 Amérindiens vers l'est dans leur traversée du parc.

Cette rencontre entre touristes et Amérindiens n'était pas exactement le genre d'interactions qu'imaginaient les membres du Congrès en créant le parc national de Yellowstone en 1872. Leur décision de transformer cette zone à la jonction du Wyoming, du Montana et de l'Idaho, en *« parc public ou aire de détente destinée au plaisir et bénéfice du peuple »* visait d'abord à préserver les caractéristiques géothermiques extraordinaires de la région, pour en faire à la fois un laboratoire pour les naturalistes toujours plus nombreux dans le pays et un emblème fédérateur pour une nation qui sortait à peine d'une sanglante guerre.

Les ouvrages grand public sur les parcs nationaux américains évoquent peu d'événements semblables à la rencontre de 1877 entre Carpenter et les Nez-Percés. En 1983, l'écrivain Wallace Stegner eut ces mots devenus célèbres : *« Les parcs nationaux sont la meilleure idée que nous ayons jamais eue. Absolument américains, absolument démocratiques, ils reflètent ce que nous avons de meilleur et non de pire. »* Cette vision des parcs nationaux comme expression la plus aboutie de l'idéal américain connut un regain de vigueur en 2009, lorsque Ken Burns, documentariste renommé, sous-titra sa série télévisée ▶▶▶

DATES CLÉS

1854
Dans *Walden ou La Vie dans les bois*, Henry David Thoreau relate sa retraite de deux ans dans une forêt du Massachusetts, donnant forme au mythe de la *wilderness*.

1864
George Perkins Marsh publie *Man and Nature*, un des premiers ouvrages sur l'écologie, qui met en lumière la responsabilité de l'homme dans la destruction de la nature.

La même année, le président Abraham Lincoln instaure la première réserve nationale du pays, à Yosemite Valley, en Californie.

1872
Ouverture du premier parc naturel au monde, le parc national de Yellowstone, dans les États actuels du Montana et du Wyoming.

1890
La réserve de Yosemite est élevée au rang de parc national. Deux autres sont créés en Californie : le parc Sequoia et le parc du Général Grant.

1916
Fondation de l'agence fédérale du National Park Service, chargée de la gestion des parcs nationaux.

1919
Création du parc national du Grand Canyon.

À SAVOIR

Un statut restrictif

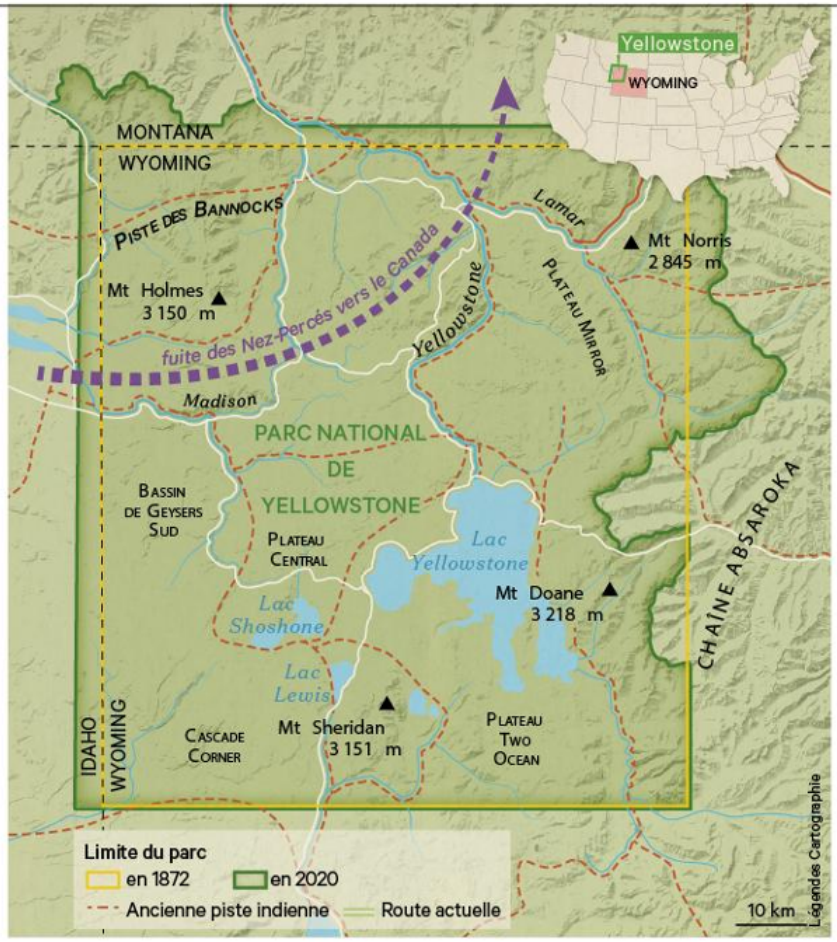
Parmi les espaces protégés aux États-Unis, le statut de parc national est le plus restrictif en termes d'occupation humaine. Décidée sur vote du Congrès et ratification présidentielle, la classification du parc entraîne l'interdiction de toute activité économique autre que le tourisme. Elle est souvent précédée d'une classification en monument national (comme le Grand Canyon, monument en 1908, parc en 1919), ou en réserve nationale (comme Yosemite, réserve en 1864, parc en 1890), des statuts moins contraignants qui autorisent par exemple la chasse ou l'extraction minière. Gérés par le National Park Service à partir de 1916, ces différents espaces sont, depuis 1964, intégrés au National Wilderness Preservation System, qui rassemble, sous le nom générique de *wilderness areas*, tous les sites gérés par les diverses administrations fédérales (eaux et forêts, pêche, patrimoine, National Park Service). Aujourd'hui, on compte 803 *wilderness areas*, dont 61 parcs nationaux, 121 monuments nationaux et 21 réserves nationales.

Mise au pas
Armés de mitraillettes, des soldats se préparent pour une patrouille dans Yellowstone. Dans les années 1880, les intrusions, désormais non autorisées, d'Amérindiens ou de braconniers dans la zone « protégée » sont si nombreuses que l'armée américaine intervient à plusieurs reprises pour y restaurer l'ordre.

NPS PHOTO

Natifs En 1871, des Nez-Percés près de la rivière Yellowstone. La création de la réserve naturelle s'est faite au prix de la dépossession des Amérindiens de terres qu'ils occupaient depuis des décennies.

FOTOTECA GILARDI/AKG



Faussement vierge

Au nord-ouest du Wyoming, le Yellowstone étend ses plus de 800 000 hectares sur un plateau volcanique. Les frontières du parc, à l'origine un simple rectangle, ont été ensuite ajustées à la topographie du site. Le périmètre protégé englobe un monde amérindien préexistant, fait de pistes empruntées par diverses tribus au rythme des saisons. Expulsés de leurs terres de chasse et par ailleurs confinés dans des réserves, certains Amérindiens tentent de fuir vers le Canada.

▶▶▶ à succès : « Les parcs nationaux : la meilleure idée de l'Amérique » (*The National Parks: America's Best Idea,* non traduite en français).

La glorification des parcs par Stegner et Burns reposait sur la conviction qu'ils constituaient des sanctuaires de la *wilderness*, de la « vie sauvage », de la nature intacte, inhabitée. Ce qui occultait les millénaires d'occupation de ces mêmes terres par les Amérindiens. La relecture d'un lieu comme Yellowstone révèle que ces parcs étaient des espaces non pas sans peuple, mais dépeuplés. C'est seulement après l'obligation faite par le gouvernement fédéral aux populations indigènes d'abandonner leurs terres que les parcs furent investis d'un imaginaire touristique de « pays des merveilles » où l'homme n'aurait jamais vécu et regorgeant de curiosités naturelles.

Cette histoire de la dépossession des indigènes se retrouve dans presque tous les parcs des États-Unis : Yosemite, Grand Canyon, Glacier. Mais récrire l'histoire de Yellowstone, le premier parc naturel des États-Unis – et du monde –, a une valeur particulière, car il a été considéré par de nombreux conservateurs comme un modèle à imiter universellement. Pourtant, l'exportation de l'idéal de Yellowstone – que la géographe Susanna B. Hecht et le journaliste Alexander Cockburn avaient baptisé « Éden sous cloche »[1] – a soulevé, comme l'a montré l'historien Guillaume Blanc, une résistance obstinée des populations rurales en lisière des parcs, en Afrique, en Amérique du Sud, en Asie, et ailleurs[2].

En 1872, lorsque le Congrès décida de créer Yellowstone, on connaissait si peu la géographie locale que les législateurs, soucieux de ne laisser hors du parc aucune des *« plus magnifiques merveilles de la Nature que le monde possède »*, lui donnèrent de très larges frontières. Cette imprécision eut pour heureux résultat d'englober les forêts où plusieurs fleuves majeurs de l'Ouest prenaient leur source mais aussi les pâtures de nombreux troupeaux d'élans, de cerfs et de mouflons, ainsi que l'une des dernières populations de bisons nord-américaines.

Nationaliser la terre

Malgré ces débuts confus, ce parc marqua un tournant décisif dans les politiques fédérales concernant la terre. Puisant dans l'idéal antique du paysan-citoyen, les programmes fédéraux avaient jusque-là favorisé le morcellement du domaine public en lots privés. La création d'un parc de 800 000 hectares marquait une rupture. Désormais, le gouvernement national conservait la main sur l'administration de vastes ▶▶▶

Notes

1. S. B. Hecht, A. Cockburn, *The Fate of the Forest. Developers, Destroyers, and Defenders of the Amazon*, [1989], Chicago, University of Chicago Press, 2010.

2. G. Blanc, *L'Invention du colonialisme vert*, Flammarion, 2020 ; « A la poursuite de l'Éden africain », *L'Histoire* n° 418, décembre 2015, pp. 58-63.

▶▶▶ zones rurales des États-Unis. Yellowstone a été l'un des premiers pas qui a amené le gouvernement fédéral à devenir le plus gros propriétaire terrien des États-Unis, gérant quelque 260 millions d'hectares (un tiers du territoire national).

Les planificateurs fédéraux n'étaient cependant pas les seuls à avoir des vues sur Yellowstone. Le parc faisait aussi partie d'un monde amérindien qui lui préexistait. L'irruption inattendue des Nez-Percés dans le campement de Frank Carpenter en 1877 témoignait de ce Yellowstone indien, à travers le réseau de pistes indiennes qui quadrillaient le parc. Dans leur fuite vers le Canada, les Nez-Percés suivaient une route familière, maintes fois empruntée jusqu'aux prairies des Grandes Plaines, où paissaient autrefois des bisons en abondance. Cet itinéraire, creusé d'ornières par le passage d'innombrables travois (traîneaux attelés) et poneys amérindiens, se déployait en un maillage très fin qui recouvrait Yellowstone. Certains chemins menaient aux terrains de chasse autour du lac Yellowstone, d'autres à des gisements d'obsidienne – une pierre vitreuse volcanique –, qu'ils taillaient pour fabriquer des couteaux, des pointes de flèche et autres outils. Selon Hiram M. Chittenden, un géomètre expert de l'armée américaine, *« les routes indiennes étaient partout »*.

Les Nez-Percés, qui passaient l'essentiel de l'année à l'ouest des Rocheuses, n'étaient pas les seuls Indiens à emprunter ces routes. Sur le plateau de Yellowstone, les territoires de plusieurs nations se chevauchaient. Au nord, les Blackfeet, qui s'aventuraient occasionnellement dans la zone pour chasser l'élan ou piéger des castors. A l'est, les Crows, dont les revendications territoriales comprenaient à la fois le nord des Grandes Plaines et les contreforts des Rocheuses, même si elles étaient remises en cause par les incursions des Lakotas. A l'ouest et au sud, des bandes de Shoshones et de Bannocks qui, au fil de l'année, traversaient différents écosystèmes de Yellowstone, de l'aval bien irrigué des cours d'eau aux prairies subalpines, en quête de gibier et de plantes sauvages. Longtemps les relations entre ces bandes avaient varié du commerce pacifique aux raids hostiles. Mais les tensions intertribales semblent s'être accentuées au XIXe siècle : l'instabilité entraînée par les épidémies, le commerce avec les Européens et la lutte exacerbée pour chasser des bisons en nombre toujours plus faible ont poussé certains groupes à élargir leur sphère d'influence aux dépens de leurs voisins[3].

Pour qui savait le voir le paysage de Yellowstone était saturé de traces de ces groupes amérindiens ; les premiers gestionnaires du parc ont découvert des habitats abandonnés, *« des amoncellements circulaires de broussailles appelés wigwams »*, *« dans pratiquement toutes les vallées et vallons abrités du parc »*. Presque toutes les prairies présentaient de *« longues barrières de poteaux ou de broussailles »* en entonnoir pour diriger les cerfs ou les mouflons vers des enclos où il serait plus faciles de les abattre.

D'autres visiteurs signalent des preuves encore plus directes de la présence des Amérindiens à Yellowstone. Une mission d'étude en 1869 mentionne *« une bande d'Indiens, qui se sont d'ailleurs avérés être des Tonkey ou des Tukudeka »* à l'intérieur des limites du parc actuel. L'année suivante, un groupe de touristes s'aventure sur une *« vieille route indienne »*, le long de laquelle ils ont trouvé *« beaucoup de "signes" »* de la présence de ces Indiens et remarqué des Crows surveillant leur avancée d'un œil méfiant. Et pendant l'expédition d'arpentage de l'Institut d'études géologiques des États-Unis de 1871 les géomètres *« ont découvert par accident* […] *le campement d'une famille du groupe de Tukudeka* [ou Sheep-eater] *des Bannack* [sic] ». Du fait de leur connaissance détaillée de la géographie locale, les expéditions plus tardives employèrent fréquemment comme guides les Bannocks ou les Shoshones, qui n'hésitaient pas à en tirer parti pour voler des chevaux aux géomètres de Yellowstone.

Tout cela n'empêcha pas les partisans du parc de continuer à décrire la région de Yellowstone dans *« une solitude originelle »*, remplie de lieux où *« nul homme n'avait jamais mis les pieds »*. Les Amérindiens, affirmaient-ils, ne venaient que rarement, car ils avaient peur des geysers fumants des sources bouillantes. *« Les grandes tribus n'entrent jamais dans le bassin, retenues par des superstitions liées aux sources thermales »*, proclamait Gustavus C. Doane, un officier qui accompagnait une expédition en 1870. *« Le sauvage non scientifique ne trouve que peu d'intérêt à ces lieux »*, renchérissait le compagnon « explorateur » de Doane Walter Trumbull ; *« Je présume plutôt qu'il s'en tient à bonne distance, les croyant voués à Satan. »* Paradoxalement, ce sont de telles phrases qui avaient convaincu Carpenter et ses compagnons qu'ils n'avaient rien à craindre des Nez-Percés pendant leur visite à Yellowstone. Les officiers de l'armée, déclara après coup la sœur de Carpenter, *« nous avaient assuré que nous serions parfaitement en sécurité si nous restions dans le bassin* [des geysers], *puisque les Indiens ne venaient jamais dans le parc »*.

MOT CLÉ

Conservationnisme

Courant de pensée né aux États-Unis dans la première moitié du XXe siècle et promouvant une gestion raisonnée de la nature, dans le respect des équilibres naturels et du rythme de renouvellement des ressources. Aujourd'hui dominante dans les politiques de préservation de l'environnement aux États-Unis, cette approche s'oppose au « préservationnisme », qui prône de son côté une protection radicale, excluant toute interaction entre l'homme et la nature.

Note

3. Cf. P. Hämäläinen, « Sioux. Des nomades à la conquête des Plaines », *L'Histoire* n° 468, février 2020, pp. 36-49.

À SAVOIR

« Wilderness » : naissance d'un mythe

Le concept de *wilderness*, né à la fin du XVIIIe siècle et incarné par le transcendantalisme de l'écrivain Henry David Thoreau (1817-1862), exalte une nature sauvage, allégorie de l'Amérique des pionniers et de la conquête de l'Ouest. Point d'ancrage d'un récit national en manque de grand monument, c'est la matrice des principaux courants écologiques aux États-Unis. Dès les années 1870, le préservationnisme de John Muir promeut une protection absolue de la nature, à forte valeur spirituelle. Au contraire, au début du XXe siècle, le courant ressourciste de Gifford Pinchot voit dans la création de réserves forestières un moyen de pérenniser une exploitation raisonnée de la nature. Le conservationnisme développé par le forestier et pionnier de l'écologie Aldo Leopold, sorte de voie moyenne, inspire le Wilderness Act de 1964, qui institue un important réseau de terres fédérales à l'accès très restreint.

Premiers touristes En 1888, un groupe de touristes devant l'un des « monuments naturels » du parc, le cône d'un geyser inactif.

Mais le groupe de Carpenter comprit bien vite que les Nez-Percés montraient peu de crainte superstitieuse envers les formations géothermiques de Yellowstone. Peu de temps après sa capture, Carpenter échangea avec un Nez-Percé curieux des sources de l'énergie des geysers *(« un tas de feu loin sous le sol »)*. D'autres captifs notèrent que les femmes de la tribu se servaient des sources chaudes de la région pour cuisiner et nettoyer leurs ustensiles. Si le volcanisme de Yellowstone a exercé une quelconque influence sur les Amérindiens, c'est plutôt en les attirant dans la région : la chaleur dispensée par ses quelque 10 000 sources chaudes favorisait de vastes prairies et un pâturage hivernal sans neige, deux attributs qui rendaient la zone exceptionnellement riche en élans, cerfs, bisons et autre gibier.

Les « sauvages pyromanes »

Ainsi, les premiers auteurs à avoir écrit sur Yellowstone ont littéralement effacé les Indiens du paysage. Ces « explorateurs » qui, au cours de leurs voyages, ont rencontré des Amérindiens à l'intérieur du parc les ont tout simplement exclus en les présentant comme des nomades en transit. De ce que ni les Bannocks-Shoshones, ni les Crows, ni les Blackfeet ne pratiquaient l'agriculture beaucoup d'Euro-Américains ont conclu que les autochtones étaient des êtres sans racines ni attaches à la terre qu'ils parcouraient.

Ce que cette idéologie passait sous silence, c'est que les circuits migratoires des Indiens n'étaient pas des vagabondages aléatoires, mais des cycles annuels complexes, intrinsèquement liés aux variations saisonnières affectant le gibier et autres nourritures sauvages. De plus, s'ils n'étaient pas des fermiers, les Crows, Blackfeet et Bannocks-Shoshones ont néanmoins « amélioré » leur environnement, surtout par l'utilisation du feu : pour réguler la pousse des taillis, ce qui facilitait les déplacements ; pour débarrasser les campements des insectes nuisibles. Mais aussi dans leurs pratiques de chasse : chez de nombreux peuples amérindiens il était courant que les plus âgés, plus expérimentés, allument des feux pour rabattre le gibier vers les chasseurs. En brûlant les broussailles et le bois mort, ces feux très contrôlés recyclaient les nutriments en les faisant passer dans le sol, augmentant la diversité de la végétation et de la faune. Pour les Amérindiens, les bénéfices du feu n'étaient donc pas uniquement sur le court terme (faciliter les voyages et attraper du gibier) mais aussi sur le long terme (maintenir une meilleure diversité).

Ne comprenant pas ce rôle du feu, les conservationnistes au XIXe siècle le considéraient comme une force dangereuse et imprévisible. En 1878, John W. Powell, dans son *Rapport sur les terres de la région aride des États-Unis*, déclarait que le brûlage effectué par les Amérindiens représentait la plus grande menace pour les forêts de tout l'Ouest américain. *« La protection des forêts de toute la région aride des États-Unis*, écrivait Powell, *se résume à un seul problème. Est-ce que ces forêts peuvent être sauvées du feu ? »* Pour Powell la réponse était claire : puisque, *« pour la plupart, ces feux sont allumés par les Indiens,* [ils] *peuvent être grandement réduits si on enlève les Indiens »*.

Ces suggestions venaient renforcer le large catalogue d'arguments en faveur du confinement des Amérindiens dans les réserves, avec un mode de vie sédentaire et agricole. Un envoyé auprès des Shoshones écrivit en 1865 à ses supérieurs : *« Les Indiens sauvages, comme les chevaux sauvages, doivent être regroupés dans des réserves. Là, ils pourront être amenés au travail, et deviendront vite un peuple capable d'assurer sa subsistance, gagnant sa vie grâce à son activité, au lieu d'essayer de simplement survivre en chassant. »* Non seulement la sédentarisation des Amérindiens les amènerait à la civilisation, mais elle limiterait les risques de dommages environnementaux.

Rien d'étonnant à ce qu'en 1872 la proclamation de préservation de Yellowstone s'accompagne de la construction de nombreuses réserves. La nature telle que se la représentaient les créateurs de ce parc national requérait l'élimination de toute présence amérindienne de Yellowstone. Que les touristes s'en soient par la suite rendu compte ou non (et, pour la plupart, la réponse est évidemment non), le caractère apparemment sauvage de Yellowstone était le fruit d'une politique déterminée de réorganisation des campagnes, dans laquelle les peuples amérindiens et la nature étaient rangés dans des cases hermétiques et distinctes, bien séparées l'une de l'autre. ■

(Traduit de l'anglais par Marie Chuvin.)

Adapté de Karl Jacoby, Crimes Against Nature. Squatters, Poachers, Thieves, and the Hidden History of American Conservation *(traduction française à paraître en janvier 2021 chez Anacharsis)*

POUR EN SAVOIR PLUS

G. Blanc, *Une histoire environnementale de la nation*, Publications de la Sorbonne, 2015 ; *L'Invention du colonialisme vert. Pour en finir avec le mythe de l'Éden africain*, Flammarion, 2020.

R. H. Keller, M. F. Turek, *American Indians & National Parks*, Tucson, University of Arizona Press, 1999.

P. Nabokov, L. Loendorf, *Restoring a Presence. American Indians and Yellowstone National Park*, Norman, University of Oklahoma Press, 2004.

S. Schama, *Le Paysage et la Mémoire*, Seuil, 1999.

M. D. Spence, *Dispossessing the Wilderness. Indian Removal and the Making of the National Parks*, Oxford, Oxford University Press, 1999.

L. S. Warren, *The Hunter's Game. Poachers and Conservationists in Twentieth-Century America*, New Haven, Yale University Press, 1997.

SCIENCE SOURCE/AKG

Eugène-Eugénie

Être transgenre au Moyen Age

A la fin de l'Antiquité, une certaine Eugénie prit l'habit d'homme et devint moine. Au Moyen Age, l'Église voua un culte à cette transgenre devenue sainte.

Par Chloé Clovis Maillet

Au XII[e] siècle, dans une lettre à son ancienne amante Héloïse, Pierre Abélard lui suggère de prendre pour modèle *« la bienheureuse Eugénie »*, qui *« revêtit l'habit d'homme, et après avoir été baptisée* […], *fut admise dans un collège de moines »*, comme d'autres vierges *« enflammées d'un tel zèle de chasteté »*. Qui est donc cette sainte Eugénie ?

Selon ses hagiographes, qui écrivirent en latin et en grec plusieurs *Vies d'Eugénie* entre le VI[e] et le VII[e] siècle, Eugénie serait la fille de Philippe, un proconsul d'Égypte ayant vécu au temps de l'empereur Commode (180-192). Convertie au christianisme après des études de philosophie avec Prothe et Hyacinthe, deux frères eunuques (et donc castrés), elle se coupa les cheveux, prit un habit masculin et le nom d'Eugène (Eugenius en latin ou Eugenios en grec) et fut dès lors considérée comme un moine eunuque. Eugène s'attira alors une grande renommée en guérissant certaines maladies, mais fut accusé de viol par une femme qu'il avait soignée. A son procès, le moine prouva son innocence en se découvrant la poitrine devant le juge, qui n'était autre que son propre père. Eugène-Eugénie fut blanchi de l'accusation et dans un même élan tous ses proches se convertirent au christianisme. Philippe perdit son poste et devint évêque, tandis qu'Eugénie reprenait son nom et son genre de naissance. Ils subirent ensemble le martyre en 257. Eugénie fut canonisée peu après son père, et sa mémoire fit très tôt l'objet d'un culte : dès le III[e] siècle, on possède la mention d'une catacombe à Rome et des reliques de la sainte sont conservées à Varzy en Bourgogne, en Grèce ou encore en Croatie.

La légende de sainte Eugénie connut une grande postérité tout au long du Moyen Age, en Orient comme en Occident, ainsi qu'en témoignent plusieurs images (mosaïques, sculptures et peintures) disséminées dans les églises. Les encyclopédistes du XIII[e] siècle firent montre d'un regain d'intérêt pour la sainte, qui est mentionnée dans les légendiers hagiographiques de Barthélemy de Trente, Jean de Mailly, et dans *La Légende dorée* de Jacques de Voragine. Malgré sa popularité, le culte d'Eugénie fut cependant compliqué par la date de sa mort, le 24 ou le 25 décembre, déjà marquée par une fête hautement plus importante. Aussi Jacques de Voragine associe-t-il son culte à celui de ses compagnons eux-mêmes devenus saints, Prothe et Hyacinthe, morts le 11 septembre.

DR

L'AUTEUR
Docteur en anthropologie historique et artiste, Chloé Clovis Maillet enseigne aux Beaux-Arts d'Angers. Il a publié **La Parenté hagiographique, XIII[e]-XV[e] siècle** *(Brepols, 2014) et* **Les Genres fluides. De Jeanne d'Arc aux saintes trans** *(Arkhê, 2020).*

Décryptage

Dans un monde médiéval chrétien où la binarité sexuelle est bien établie depuis le récit de la création biblique, il existe de nombreux exemples, historiques ou fictionnels, de personnes nées femmes ayant pris l'habit d'homme. Plus étonnant, on en retrouve souvent la trace dans les récits hagiographiques, ces personnes ayant parfois été canonisées. A travers le cas d'Eugène-Eugénie et des différentes représentations iconographiques dont elle fit l'objet au fil des siècles, Chloé Clovis Maillet étudie l'évolution de la tolérance de l'Église face à la fluidité des genres.

Des seins de moine

Dans le monde byzantin, Eugénie fut le plus souvent représentée en habit de femme, comme au jour de sa mort. Ainsi, à Ravenne, dans la basilique Saint-Apollinaire-le-Neuf construite au VI[e] siècle, elle apparaît sur une mosaïque, à la fin du cortège des saintes venant rendre hommage

MANUEL COHEN

Clovis Maillet, *Les Genres fluides. De Jeanne d'Arc aux saintes trans*, Arkhê, 2020.

Moine et femme
Sur ce chapiteau de l'église de Vézelay, construite au XII^e siècle, Eugène porte la tonsure et découvre sa poitrine lors de son procès pour viol, révélant sa féminité et prouvant ainsi son innocence.

au Christ *(cf. p. 66)*. Dans la même ville italienne, la martyre est aussi représentée en femme sur un médaillon trouvé dans la chapelle archiépiscopale construite peu avant. Ses vêtements brodés et son diadème orné de pierreries ne la différencient guère des autres saintes.

Quelques siècles plus tard, dans un manuscrit byzantin ayant appartenu à l'empereur Basile II (960-1025), le *Ménologe de Basile*, une enluminure montre Eugène-Eugénie encore au moment de son assassinat mais, cette fois-ci, elle est vêtue comme un moine noir *(cf. p. 67)*. Sur la même scène, les frères Prothe et Hyacinthe, eux, sont habillés en blanc, comme le sont traditionnellement les eunuques, considérés comme des anges sur la Terre. Philippe, son père, porte une barbe. Il semble là que son vêtement soit surtout un signe permettant de la différencier des autres personnages.

En Occident, les premières images connues d'Eugénie se trouvent en Bourgogne, dans le décor de l'église Sainte-Marie-Madeleine de Vézelay, un des principaux lieux de pèlerinage de la France du XII^e siècle. La présence même d'une représentation de la sainte dans une des églises les plus visitées du Moyen Age montre l'importance de son culte. Surtout, elle y est figurée non plus lors de sa mort, mais lors de son procès, c'est-à-dire au deuxième moment de transition entre son genre masculin et féminin. Un des chapiteaux proches du chœur montre en effet Eugène-Eugénie, assis entre son père (et juge) et son accusatrice *(cf. ci-dessus)*. Au centre, le moine, reconnaissable à sa tonsure, entrouvre sa tunique pour laisser apparaître ses seins, qui au XII^e siècle signalent la féminité sans être pour autant érotiques. Par sa ▶▶▶

Note
1. Cf. G. Sidéris, « Bassianos, les monastères de Bassianou et de Matrônès (V^e-VI^e siècle) », P. Pagès, O. Delouis, S. Métivier (dir.), *Le Saint, le Moine et le Paysan. Mélanges d'histoire byzantine offerts à Michel Kaplan*, Éditions de la Sorbonne, 2016, pp. 631-656.

Idéal de sainteté
Ci-dessus, à gauche : Eugénie sur une mosaïque de la basilique Saint-Apollinaire-le-Neuf, à Ravenne (VI^e siècle) ; à droite, elle est aussi représentée en femme lors de son procès dans le manuscrit de Vincent de Beauvais, en 1480.

▸▸▸ position dans l'église, ce chapiteau associe Eugène-Eugénie aux Pères du désert : la vie ascétique de cette *mulier fortis,* de cette femme « virile » ou « courageuse », correspondait en effet à leurs idéaux de sainteté.

Transgenres et canonisées

Eugénie n'est pas la seule personne à avoir changé de genre au cours de sa vie et à avoir été canonisée par l'Église : on retrouve dans les textes hagiographiques écrits entre le I^er et le XIV^e siècle la mention d'au moins une trentaine de personnes ayant un parcours similaire de fille-moine.

A la fin du Moyen Age les images d'Eugénie ont tendance à féminiser l'apparence du personnage

On peut citer Glaphyra, Anastasia, Susanna, Papula. Outre Eugène-Eugénie, les plus connues sont peut-être Marine-Marin et Théodora-Théodore, que Jacques de Voragine a rendues célèbres dans sa *Légende dorée*. Si certains sont probablement des personnages inventés, d'autres ont certainement une origine historique, comme Matrona-Babylas, fondatrice du monastère de Matrônès (en actuelle Turquie)[1]. Hildegonde de Schönau a vraisemblablement aussi existé : on retrouve sa mention dans des sources en 1180 sous le nom de Joseph dans un monastère cistercien à Schönau, en Allemagne et, sans qu'il aboutisse, on sait qu'un dossier de canonisation fut entamé pour lui.

Ces cultes sont attestés jusqu'au XIV^e siècle dans différentes régions. Même si cela devait bien entendu rester des exceptions, il existait donc des personnages célèbres, vénérés comme saints par l'Église, pour lesquels le passage d'un genre à l'autre, parce qu'associé à la virginité, était considéré comme la qualité principale de leur vie.

Pourtant, vers 340, le concile de Gangres (en actuelle Turquie) avait très clairement interdit dans ses canons 13, 14, 15 et 17 la séparation des époux et refusé que les femmes s'habillent en homme et se coupent les cheveux en abandonnant mari et enfants. Cette interdiction laisse penser que ces pratiques existaient bel et bien : le concile répond à une vague de séparations et d'abstinence au sein des ménages au III^e siècle, s'accompagnant semble-t-il de l'adoption par certaines femmes d'une identité masculine. En revanche, les sources ne permettent pas, ni pour l'Antiquité ni pour le Moyen Age, de connaître les motivations profondes de ces personnes, et les sentiments associés à ces transitions.

La fin d'une tolérance

A la fin du Moyen Age, alors qu'on observe de moins en moins de canonisations de personnes ayant changé de genre au cours de leur vie, les images d'Eugénie ont tendance à féminiser

PHILIPPE MICHEL/AGE FOTOSTOCK – BNF, FRANÇAIS 50 FOLIO 397V

À SAVOIR

Et d'homme à femme ?

Peu de sources nous renseignent sur des exemples de transition de genre d'homme à femme, à l'exception d'un cas particulier, celui d'un certain John Rykener, étudié par l'historienne Ruth Mazo Karras (*Sexuality in Medieval Europe. Doing unto others*, Routledge, 2005). On trouve sa trace dans un procès, en 1395 : arrêtée pour prostitution, cette personne est décrite comme un homme vêtu en habit féminin et affirmant non seulement être aussi belle en femme qu'en homme, mais aussi avoir une sexualité avec les deux genres.

l'apparence du personnage. La plus étonnante étant sans doute une copie du XVe siècle du *Miroir historial* du frère dominicain Vincent de Beauvais : tandis que le texte présente le personnage comme « Eugène », l'image montre Eugénie en moniale voilée, au moment de son procès, alors que l'accusation porte justement sur un moine accusé de viol. A cette époque, il devenait plus important de marquer l'identification visuelle d'un personnage par son genre que de rendre justice à la source textuelle. En tant que sainte, le personnage devait être manifestement identifié comme femme, car un culte est rendu à sainte Eugénie et non à « saint Eugène ».

Les images d'Eugène-Eugénie continuèrent à être diffusées dans les églises jusqu'au XVIe siècle, mais elles accentuaient désormais soit sa vie monastique et la représentaient en homme, soit son martyre et la représentaient en femme, opérant en quelque sorte un retour à la normativité. Au point que les spectateurs non avertis ne peuvent pas savoir qu'il s'agit du même personnage.

La situation sociale des personnes au genre ambigu semble évoluer dans la deuxième partie du Moyen Age. Si l'on rencontre encore aux XIIIe et XIVe siècles plusieurs personnages ayant vécu une transition de genre, le cas trop fameux de Jeanne d'Arc au XVe siècle marque une criminalisation du port d'habit masculin pour les femmes. Son ambiguïté de genre servit en effet comme argument à charge lors de son procès et de sa condamnation définitive. A l'inverse, dans son procès en réhabilitation en 1456, la justification de son changement d'habit se fit justement grâce à la référence d'autorité aux saintes Eugénie et Marine, ayant eu un réel parcours transgenre et ayant des qualités masculines.

Après Jeanne d'Arc, d'autres femmes, comme Jeanne-Claude des Armoises vers 1436-1440 ou Jeanne-Marie la Féronne en 1459-1460, la Pucelle de Sermaize, furent condamnées pour avoir porté un habit masculin et contraintes de remettre l'habit féminin, voire de se marier. Pendant l'Ancien Régime, le changement d'habit et d'identité sera progressivement systématiquement pénalisé. Et là encore, le modèle hagiographique continua à être revendiqué par certaines accusées. ■

DANS LE TEXTE

Une femme virile

« Eugénie alla donc trouver Hélénus *[l'abbé qui la fit rentrer au monastère]*, en se présentant à lui comme un homme. Il lui dit : Tu as raison de te dire homme, car la femme que tu es se comporte virilement ; son sexe, en effet, lui avait été révélé par Dieu. Elle reçut donc de lui son habit monastique, avec Prothe et Hyacinthe, et tout le monde l'appela frère Eugène. »

Jacques de Voragine, *La Légende dorée*, années 1260, édition sous la direction d'Alain Boureau, Gallimard, 2004, chapitre CXXX, p. 750.

BIBLIOTHÈQUE APOSTOLIQUE VATICANE, VAT. GR. 1613 FOLIO 270

Assassinat
Au début du XIe siècle, le *Ménologe de Basile* représente Eugène-Eugénie vêtu en « moine noir », lors de son martyre.

POUR EN SAVOIR PLUS

P. Brown, *Le Renoncement à la chair. Virginité, célibat et continence dans le christianisme primitif*, Gallimard, 1995.

V. R. Hotchkiss, *Clothes Make the Man. Female Cross Dressing in Medieval Europe*, New York, Garland, 1996.

C. Maillet, *Les Genres fluides. De Jeanne d'Arc aux saintes trans*, Arkhê, 2020.

E. Patlagean, « L'histoire de la femme déguisée en moine et l'évolution de la sainteté féminine à Byzance », *Studi medievali* vol. 17, 1976, pp. 597-623.

S. Steinberg, *La Confusion des sexes. Le travestissement, de la Renaissance à la Révolution*, Fayard, 2001.

Le thé, boisson nationale de la Chine ?

Les Chinois boivent du thé depuis longtemps. Mais ce n'est qu'à partir des années 1980 que ce breuvage est devenu un emblème national.

Par Nicolas Zufferey

Dans l'Angleterre victorienne, le thé acquiert le statut de boisson nationale. Pour plusieurs auteurs britanniques du milieu du XIXe siècle, cette boisson correspond à l'*Englishness* dans toutes ses dimensions : elle renvoie à la modération et la tempérance, traits essentiels de la « race » anglaise. Comme on le dit à l'époque : *« Le corps du buveur de thé se fond avec le corps de la nation*[1]*. »*

Mais comment concilier ce discours avec l'origine étrangère du thé ? La difficulté est double : le thé vient de Chine et l'Angleterre n'a aucune prise sur sa production. L'un des ressorts de la guerre de l'opium (1839-1842) pour les Anglais est de s'assurer un accès facilité à une denrée qu'ils considèrent comme essentielle. On peut dire que le thé représente donc l'un des mobiles du colonialisme et de l'impérialisme britanniques en Chine, et, de fait, la victoire assure à l'Angleterre l'accès au marché chinois.

Les Chinois gardent cependant le contrôle sur la production du thé et il faut toutes les ruses du botaniste Robert Fortune (1812-1880) pour s'approprier le secret de sa fabrication. Lorsque les Britanniques parviennent à produire du thé en Assam, avec les premières plantations dès les années 1840, la question est réglée puisque l'Inde appartient à l'empire britannique.

Décryptage

Depuis quelques années, il existe en Chine une forme de patriotisme du thé. Cette boisson, sans doute découverte dans le pays, renverrait à l'essence même de l'identité nationale. Nicolas Zufferey, spécialiste de la pensée chinoise, revient sur les origines, disputées, de cette boisson et sur ses enjeux politiques et diplomatiques.

L'AUTEUR
Professeur à l'université de Genève, Nicolas Zufferey a notamment publié **La Pensée des Chinois** *(Marabout, 2014).*

Notes

1. Cf. J. E. Fromer, « Deeply Indebted to the Tea-Plant: Representations of English National Identity in Victorian Histories of Tea », *Victorian Literature and Culture* n° 36, 2 septembre 2008, pp. 531-547.
2. Ye Yu, *Chadao* [La Voie du thé], Harbin, Presses populaires du Heilongjiang, 2002, p. 1.
3. Huang Zhigen, *Zhonghua cha wenhua* [La Voie du thé en Chine], Hangzhou, Presses de l'université du Zhejiang, 2000, p. 62.
4. Ye Yu, *op. cit.*, p. 1.
5. Cf. Wang Ling, *Chinese Tea Culture*, Pékin, Foreign Languages Press, 2000, p. 52.

Le thé est donc pour les Anglais bien plus qu'une boisson ou un simple enjeu économique : il est au centre de multiples discours identitaires. Mais il en est de même pour les Chinois, qui présentent également le thé comme leur « boisson nationale » *(guoyin)*.

Au Néolithique déjà

La tradition chinoise veut que le thé ait été découvert par le mythique empereur Shennong, le « divin laboureur », inventeur de l'agriculture et de la pharmacopée, qui aurait vécu il y a près de 5 000 ans. Cette date légendaire correspond à peu près aux premières attestations archéologiques de l'usage du thé : on a en effet découvert en 2001, au pied des collines de Tianluo (dans la province du Zhejiang), dans un site datant de 3500 ans avant notre ère, les premières traces connues de plantations de thé. Cette découverte a donc été faite sur un site néolithique très antérieur aux débuts de l'histoire chinoise à proprement parler, et ne dit rien sur un lien entre civilisation chinoise et thé.

La première mention écrite du thé daterait de 59 avant notre ère dans le *Contrat d'un serviteur (Tong yue)*, un texte remarquable qui précise les corvées d'un domestique : *« Le serviteur barbu Bianliao devra effectuer toutes les tâches suivantes, sans manquer à sa parole : se lever à l'aube et balayer au petit matin ; faire le ménage après le repas ;* […] *préparer le thé, s'occuper des ustensiles, les disposer, les couvrir, les ranger ;* […] *et acheter du thé à Wuyang. »*

Il s'agit de la première référence de l'histoire de l'humanité au thé, dans un texte qui suggère qu'il était d'usage courant et qu'il faisait l'objet d'un commerce, au moins au sud-ouest de la Chine, peu avant le début de notre ère.

Les anciennes traditions chinoises associent volontiers le thé au bouddhisme, religion d'origine indienne – ironiquement, bien plus tard, la Chine

UNIVERSITÉ DE GENÈVE/JACQUES ERARD/DR

s'insurgera contre l'idée d'une origine indienne de la plante. Ce qui est certain, c'est que les moines bouddhistes chinois apprécient le thé, en particulier parce qu'il maintient éveillé pendant les longues séances de méditation. Le bouddhisme contribue à la diffusion du thé dans l'espace chinois, mais le processus est lent. Il faut attendre la dynastie Tang (618-907), et plus précisément le VIIIe siècle, pour avoir les premières preuves d'une consommation largement répandue du breuvage. C'est au VIIIe siècle qu'il s'ancre également dans la grande culture, avec le célèbre *Classique du thé* de Lu Yu (733-804), premier d'une longue série de poèmes sur cette boisson. Les historiens ont largement confirmé l'idée d'un essor du thé sous la dynastie Tang. C'est aussi à cette époque que la boisson commence à se diffuser hors de Chine, notamment en Corée et au Japon.

Peu à peu, le thé devient l'une des sept nécessités de la vie quotidienne chinoise, mais aussi l'une des sept activités typiques des anciens lettrés. Pour suggérer son importance sociale, mentionnons que, dans le plus célèbre roman chinois, *Le Rêve dans le pavillon rouge* (*Honglou meng*, XVIIIe siècle), du thé est servi toutes les quatre-cinq pages.

Plus tard, la boisson gagne l'Asie centrale : les Chinois l'utilisent comme monnaie d'échange auprès des peuples de la steppe pour acquérir des chevaux. Le thé commence à être bu en Europe au milieu du XVIIe siècle, d'abord au Portugal et aux Pays-Bas, les deux premiers pays à en faire commerce.

La « Voie du thé »

Pendant longtemps, les Chinois ont bu leur thé sans trop se poser de questions. Mais plus récemment certains tentent d'imposer l'idée que la culture chinoise serait une « culture du thé » *(cha wenhua)* : selon cette vision, il y aurait des liens profonds entre l'identité chinoise et les caractéristiques supposées du thé. Le thé, comme la civilisation chinoise, aurait 5 000 ans d'histoire. Selon un interprète, *« lorsque l'on feuillette les 5 000 ans d'histoire de la nation chinoise, on goûte presque à chaque page le parfum du thé »*[2]. En ▶▶▶

BOSTON, MUSEUM OF FINE ARTS, CHARLES BAIN HOYT COLLECTION, TOUS DROITS RÉSERVÉS/SCALA – XINHUA/AFP – JU PENG/XINHUA/AFP

Diplomatie Ci-dessus : le président chinois Xi Jinping boit du thé avec le Premier ministre indien Narendra Modi à Wuhan, le 28 avril 2018. Les prétendues vertus pacificatrices du thé n'ont guère joué ici, comme en témoignent les récents incidents de frontière entre les deux pays ! En haut : affiche du Parti communiste vantant en 2017 sa « diplomatie du thé » et un bol à thé chinois du XIIe siècle.

▸▸▸ réalité, la culture chinoise s'est développée bien avant la diffusion du thé : Confucius (551-479 av. J.-C.), par exemple, n'a certainement pas connu cette boisson et l'idée d'une consubstantialité entre thé et civilisation chinoise est tout simplement fausse.

Ces réalités importent peu aux avocats chinois du thé, qui l'invoquent de plus en plus dans des discours identitaires : un manuel affirme ainsi que *« la Voie du thé, c'est la nature chinoise profonde »*[3]. Un buveur chinois va jusqu'à déclarer que *« le thé se trouve dans mes os mêmes »*, formulation qu'on peut lire comme un écho au proverbe tibétain selon lequel *« le thé c'est le sang, le thé c'est la chair, le thé c'est la vie »*. Le breuvage est d'ailleurs volontiers présenté comme le trait d'union de toutes les ethnies qui composent la République populaire de Chine, soit les Chinois Han, les Tibétains, les Ouïghours, etc.

Les Chinois opposent leur façon de boire à celle des Japonais, qu'ils jugent « dénuée de joie de vivre » et peu naturelle

Un manuel de thé peut avancer le plus sérieusement du monde, contre les faits historiques les plus évidents, que *« les 56 ethnies ont toutes une relation affective profonde avec le thé. Cela s'explique peut-être par le fait que toutes descendent* [des souverains mythiques] *Yandi et Huangdi et sont unies par des liens de consanguinité »*[4]. Un peu au rebours de cette idée d'une union nationale des buveurs de thé, les Han opposent parfois leur propre façon de le boire, « naturelle » et « pure » *(qingcha)*, sans l'ajout d'ingrédients, à celle des autres ethnies qui le boivent avec du sucre, de la crème, du beurre, oubliant au passage que le « thé clair » ne s'est imposé qu'assez tardivement : avant la dynastie Song (960-1279), les Chinois Han eux-mêmes buvaient communément leur thé avec des oignons, du gingembre ou des fruits.

Les Chinois opposent aussi leur façon de boire à celle des Japonais, qu'ils jugent *« dénuée de joie de vivre »* et peu naturelle : *« La façon artistique de boire le thé* [des Japonais] *n'est qu'une pure forme, alors que le but devrait être de manifester l'esprit intérieur*[5]*. »* Les qualités associées au thé deviennent celles de la race chinoise elle-même : *« La simple habitude du thé reflète parfaitement la culture et la politesse de la nation chinoise*[6]*. »*

Une pratique ancienne
Famille buvant du thé, fresque murale trouvée en 1974 dans la tombe de Zhang Gongyou à Xuanhua (actuel Hebei), datée vers 1100. La première mention du thé apparaît en 59 av. J.-C. dans un texte chinois.

Loué pour sa fadeur

D'un point de vue esthétique, le thé est loué pour sa « fadeur » *(dan)*, un mot à prendre positivement ici, puisqu'il désigne moins l'absence de goût que la somme de toutes les saveurs. Sa subtilité est opposée au caractère plus agressif de l'alcool et du café, présentés comme des boissons occidentales, et les qualités respectives de ces boissons sont invoquées comme reflétant des différences essentielles entre Chine et Occident : *« L'Occident prône le feu et le pouvoir, tandis que la Chine peut se décrire comme pacifique, douce et aimable, ferme et tenace. Ces qualités apparaissent fort bien dans les notions de juste milieu et d'harmonie, caractéristiques de la pensée confucianiste. Le thé, qui est doux et pacifique, s'accorde avec ces caractéristiques*[7]*. »*

On voit même se développer une sorte de morale du thé, selon laquelle le buveur de l'amer breuvage cultiverait naturellement les qualités de simplicité, de naturel, de tranquillité et

DANS LE TEXTE

Pure eau de neige

Ce quatrain du grand poète Lu You rappelle que pour un thé de qualité il faut une eau de qualité, ce qui n'allait pas de soi en Chine ancienne.

« La source s'est gonflée de pure eau de neige.
Sur mon réchaud de voyage je chauffe mon thé,
Le cœur libéré de tout souci :
Je n'aurai pas vécu si longtemps en vain. »

Lu You (1125-1209), *Préparant du thé après la neige*, traduction N. Zufferey.

PICTURES FROM HISTORY/BRIDGEMAN IMAGES

d'harmonie. La préparation du thé présuppose le mariage du feu et de l'eau, ce qui vaut pour toutes les boissons chaudes ; mais dans le cas du thé, on y voit une association des contraires qui serait particulière, et qui symboliserait un esprit d'harmonie favorisant la diplomatie et la conciliation entre positions différentes. Le ton est parfois grandiloquent : *« La culture du thé est devenue un vecteur spirituel pour les hommes de ce monde qui recherchent la paix et la sérénité, et elle joue déjà un rôle important dans les relations internationales*[8]*. »*

Un idéal confucéen

L'actuel président chinois, Xi Jinping, paraît même vouloir développer une sorte de « diplomatie du thé » *(waijiaocha)*. Non seulement il en sert ostensiblement à ses visiteurs étrangers, mais il l'invoque comme une métaphore de sa vision de la diversité culturelle, par exemple en 2014 à Bruges, devant le roi des Belges : *« Les Chinois apprécient le thé et les Belges aiment la bière. La tempérance du thé et la fougue de l'alcool représentent deux façons différentes d'apprécier la vie et de comprendre le monde. Mais thé et alcool ne sont pas incompatibles : on peut célébrer l'amitié en buvant du vin jusqu'à plus soif, ou savourer la vie en dégustant une tasse de thé. »*

On peut déceler une hiérarchie dans ce discours pour le moins simpliste entre des Occidentaux qui seraient passionnés et des Chinois plus pondérés. L'essentiel n'est pas là : ce sur quoi insiste le président chinois, c'est la nécessité de respecter les différences culturelles.

À SAVOIR

Un des sept trésors des lettrés

En Chine, le thé fait partie des « sept trésors » des lettrés, avec la cithare, les échecs, la calligraphie, la peinture, la poésie et l'alcool. Il est rangé parmi les « sept nécessités » de la vie quotidienne, au même titre que le bois de chauffage, le riz, l'huile, le sel, la sauce soja et le vinaigre.

Notes
6. Cf. Wang Congren, *Chaqu* [Le plaisir du thé], Pékin, Éditions Xuelin, 2002, p. 191.
7. Cf. Wang Ling, *op. cit.*, p. 51.
8. Huang Zhigen, *op. cit.*, p. 28.
9. *Lunyu* [Entretiens de Confucius], XIII, 23.

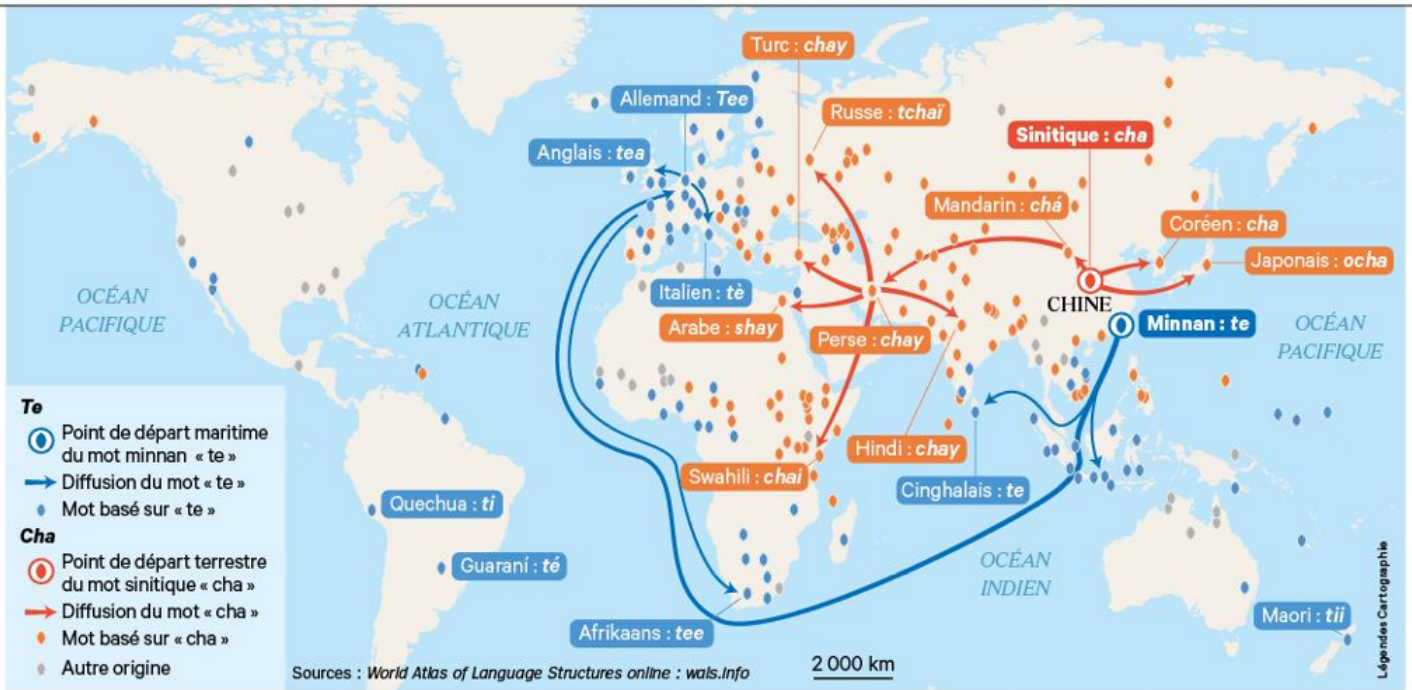
Dans la rue
Un marchand ambulant à Moukden (aujourd'hui Shenyang), en Mandchourie, vers 1906. Les Chinois ont utilisé la boisson comme monnaie d'échange auprès des peuples de la steppe pour acquérir des chevaux.

GRANGER COLLECTION NYC/BRIDGEMAN IMAGES

Le quotidien *China Daily*, voix anglophone du régime chinois, développe cette idée : *« Le thé est un symbole de la culture chinoise et de son hospitalité. Il a été invoqué en de multiples occasions par Xi Jinping. Comme le prouvent l'ancienne route de la soie et l'actuelle initiative Route et Ceinture* [OBOR]*, le thé est apprécié par les gens de différents pays. En Chine, on peut boire, outre le thé chinois traditionnel, du thé noir anglais, du thé au lait indien et du matcha japonais. Et de la même façon que la Chine est ouverte aux différentes variétés de thé, et aux cultures qui sont derrière celles-ci, elle prône une diplomatie qui favorise l'harmonie dans la diversité »* (*China Daily*, 17 juillet 2018).

Ces discours renvoient parfois explicitement à l'idéal confucéen de « l'harmonie sans l'uniformité » *(he er bu tong)*, selon lequel *« l'homme de bien s'entend avec les autres sans forcément faire comme eux, l'homme de peu fait comme les autres sans forcément s'entendre avec eux »*[9]. On retrouve cette idée dans un commentaire des *Annales des printemps et automnes*, un texte datant vraisemblablement du IVe siècle avant notre ère : *« L'harmonie, pas l'uniformité : l'harmonie, c'est comme un bouillon dans lequel on mélange l'eau, le feu, le vinaigre, la sauce, le sel, la prune et la viande* […]*. Et il en est de même de la musique.* […] *Si l'on cuisait de l'eau avec de l'eau, qui mangerait ? Si la cithare et le luth ne jouaient qu'une seule note, qui écouterait ? »*

Transposée à la diplomatie actuelle, la notion invite au respect des différences entre les pays, avec une dimension presque esthétique, puisque le but est de *« peindre avec les autres le tableau d'une civilisation humaine où les beautés de chaque culture coexistent »* (*Le Quotidien du peuple*, 28 mars 2019). Voilà qui est bon et généreux. Malheureusement, ce discours cache une remise en question des valeurs universelles comme les droits de l'homme : en exigeant le respect des différences culturelles, les idéologues du régime chinois cherchent surtout à imposer l'idée d'un relativisme des valeurs. De la même façon qu'on doit tolérer une variété de préférences en matière de boisson, on doit accepter que certains pays puissent avoir des régimes politiques différents de la démocratie à l'occidentale : de la même façon que Xi Jinping respecte l'Occident et ses buveurs de vin ou de bière, les Occidentaux doivent respecter la Chine et ses autocrates. ▶▶▶



« Cha » par la terre ou « te » par la mer

Le sinogramme pour le thé se prononce *cha* en mandarin et dans nombre de dialectes ; mais il se prononce *te* dans le sud-est du pays. Ces deux prononciations se retrouvent dans la façon dont la boisson est désignée dans les autres langues : thé, *tea*, *Tee*, etc. dans la plupart des langues européennes (en bleu), la première diffusion du thé en Europe s'étant pour l'essentiel effectuée à partir du Fujian ; *cha* ou *chai* (en orange) dans nombre de langues asiatiques et slaves ainsi qu'en portugais, soit dans les régions où le thé est arrivé par voie terrestre depuis le nord de la Chine.

▶▶▶ Notons encore un autre usage du thé dans la pratique politique chinoise. Les opposants au régime, lorsqu'ils sont convoqués par la police pour une mise en garde, sont *« invités à boire le thé » (he cha)* : un peu tristement, en Chine aujourd'hui, le thé est aussi une métaphore pour l'interrogatoire policier.

Une tradition inventée

La Chine est-elle vraiment une culture du thé ? A l'appui de cette idée, certains invoquent une raison physiologique, une partie des Chinois (comme d'ailleurs des Coréens et des Japonais) ayant un gène mutant qui affecte l'efficacité de l'enzyme acétaldéhyde déshydrogénase, avec pour résultat une moins grande tolérance à l'alcool. Mais la biologie est une chose, la culture en est une autre, et l'idée d'une Chine qui culturellement privilégierait le thé par rapport à l'alcool est tout simplement fausse.

En Chine ancienne, l'alcool a été un produit de consommation courante bien avant le thé, et il demeure omniprésent à toutes les époques, y compris après la diffusion du thé dans l'empire. La poésie chinoise ancienne, qui est l'une des formes d'expression majeures de la culture chinoise, est de ce point de vue très instructive. Ainsi, dans la plus célèbre anthologie traditionnelle, les *Trois cents poèmes de la dynastie Tang*, un seul poème mentionne le thé, contre près d'une quarantaine qui évoquent le vin. Li Bai (701-762), le plus illustre des poètes chinois, est réputé pour sa passion pour le vin. Et encore dans la poésie de la dynastie suivante, celle des Song, où pourtant l'usage du thé s'est répandu, l'alcool joue un rôle beaucoup plus important que le thé : une recherche sur un corpus de 200 000 poèmes de cette époque propose environ 20 000 occurrences du caractère *jiu*, « alcool », contre 3 500 seulement pour le caractère *cha*, « thé ».

En réalité, la « culture du thé chinoise » est une tradition inventée à partir du milieu des années 1980, dans un contexte de redécouverte de la culture chinoise ancienne, après des décennies de maoïsme et de rejet du passé. Les années 1980 et 1990 voient la multiplication de publications et de conférences sur le thé et la « culture du thé » ; la première occurrence de

POUR EN SAVOIR PLUS

J. Blofeld, *Thé et Tao. L'art chinois du thé,* **Albin Michel, 1997.**

P. Butel, *Histoire du thé,* **Desjonquères, 1989.**

F. Jullien, *Éloge de la fadeur,* **Arles, Picquier, 1991.**

Kakuzô Okakura, *Le Livre du thé* **[1906], Arles, Picquier, 2006.**

G. Orwell, « A Nice Cup of Tea », Londres, *Evening Standard,* **12 janvier 1946.**

Vert, wulong ou noir

Il existe trois types principaux de thé : le thé vert, le thé wulong (ou oolong) et le thé noir, qui correspondent à des degrés différents d'oxydation des feuilles (pas d'oxydation pour le thé vert, une oxydation partielle pour le wulong, et complète pour le thé noir). Les goûts des consommateurs varient selon la région ou l'époque. Les Anglais sont ainsi de grands consommateurs de thé noir, que les Chinois nomment thé rouge *(hong-cha)* en raison de la couleur de l'infusion, et dont ils sont moins friands.

MAJORITY WORLD/UIG/BRIDGEMAN IMAGES

l'expression « culture du thé » *(cha wenhua)* semble dater de 1984. Il s'agit donc d'une invention récente, même si, bien évidemment, on peut trouver déjà en Chine ancienne des pratiques et des discours liés au thé qui relèvent de la culture.

Remarquons pour terminer que, si l'on rapporte les chiffres au nombre d'habitants, les Chinois sont loin d'être les premiers buveurs de thé au monde : ils en boivent quatre fois moins que les Turcs, et trois fois moins que les Britanniques ! Par ailleurs, contre l'idée d'une culture du thé qui favoriserait lenteur et patience, le sachet instantané Lipton rencontre depuis quelques années un succès phénoménal en Chine. Les Chinois sont d'ailleurs de plus en plus séduits par des types de consommation qui n'ont rien de traditionnel : outre le thé instantané, le thé à l'anglaise (avec du sucre) est à la mode dans certains milieux urbains, et la jeunesse boit de plus en plus de thé glacé. Une autre vogue récente, venue de Taïwan celle-là, est celle du « thé de perles » *(bubble tea)*.

Les Chinois en boivent quatre fois moins que les Turcs et trois fois moins que les Britanniques !

On est bien loin ici du « thé fade » ou du « thé pur » qui serait si typique de la culture chinoise. Sans compter que les jeunes générations préfèrent de plus en plus le café, et que de ce point de vue la Chine paraît même l'un des marchés les plus prometteurs au monde : elle pourrait suivre l'exemple du Japon, qui ne buvait quasiment pas de café avant les années 1960, et qui se rapproche désormais de certains pays européens. ■

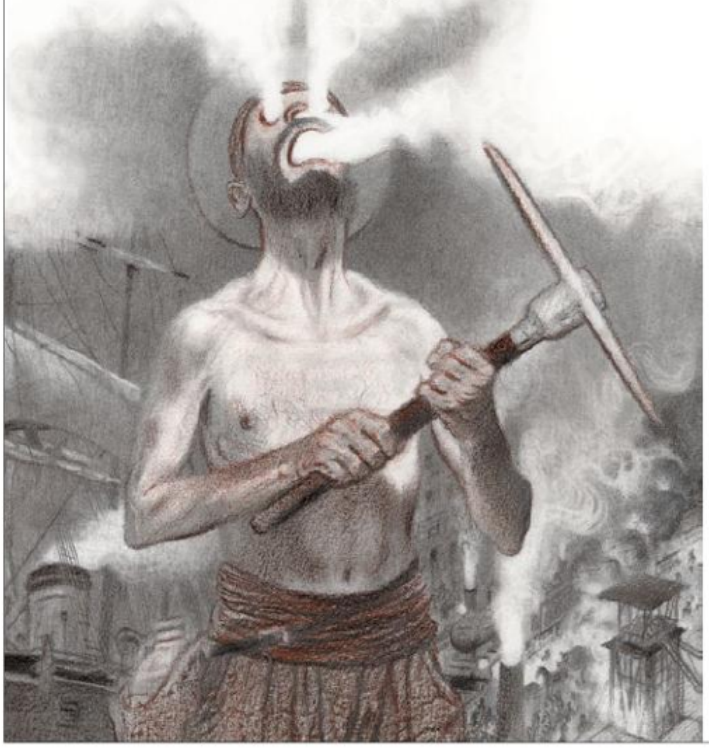
XINHUA/ZUMA/RÉA

Au Tibet aussi

Le thé est présenté comme le trait d'union de toutes les ethnies qui composent la République populaire de Chine. Ici au Tibet, en 2011, où on le consomme salé et au beurre de yack.

31e FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM D'HISTOIRE
Pessac 16-23 novembre 2020

Le XIXe SIÈCLE
À toute vapeur !



LES DÉBATS · AVEC LA REVUE L'Histoire
· La conférence inaugurale de Mona Ozouf
· L'âge industriel : chance ou catastrophe ?
· La mondialisation à toute vapeur
· Ouvriers et bourgeois : le temps de la lutte des classes
· 1848 : Printemps des peuples ou utopie brisée ?
· La toute-puissance de l'Occident ?
· L'Église et la République
et de nombreuses autres rencontres et conférences.

LES FILMS
50 films sur le XIXe siècle...

LE PRIX DU FILM D'HISTOIRE 2020
2 sélections (fictions et documentaires) en avant-première !

LE PANORAMA DU DOCUMENTAIRE
Les meilleures œuvres de l'année, à voir ou à revoir.

PRIX DU DOCUMENTAIRE D'HISTOIRE DU CINÉMA

LA PROGRAMMATION SCOLAIRE
Les Ciné-Dossiers, les projections, les ateliers et les séances décentralisées...

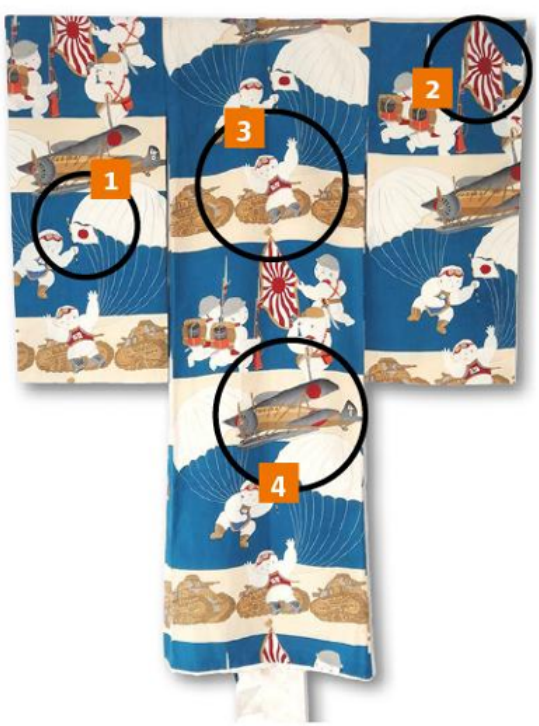
Programmation détaillée
www.cinema-histoire-pessac.com

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM D'HISTOIRE
7 rue des Poilus · 33600 Pessac
05 56 46 25 43 · contact@cinema-histoire-pessac.com

Kimono patriotique :

Par Bruno Cabanes

A la fin du XIXe siècle l'ouverture du Japon au commerce international et aux influences étrangères s'accompagne d'une modernisation de l'industrie textile et du design japonais. Les costumes traditionnels changent alors de motifs, utilisant une imagerie, connue sous le terme *omoshirogara* (de l'adjectif *omoshiroi*, « divertissant » ou « amusant »), inspirée par l'Occident et ses nouvelles technologies, avec des représentations d'avions, d'automobiles ou de gratte-ciel… Les succès militaires du Japon lors de la première guerre sino-japonaise (1894-1895), de la guerre russo-japonaise (1904-1905) et l'invasion de la Mandchourie (1931) accentuent la militarisation des vêtements, qui deviennent des supports de la propagande patriotique. Ce kimono pour enfant, réalisé à la fin des années 1930, témoigne en outre d'un embrigadement croissant de la jeunesse, qui illustre l'essor du front intérieur au Japon, sur le modèle d'organisation sociale adopté pendant la Première Guerre mondiale dans les pays occidentaux. Paradoxalement, c'est au moment où la mobilisation de la population civile atteint son apogée, à partir de 1942, que les kimonos patriotiques disparaissent peu à peu, du fait de la pénurie de soie et de la priorité donnée à l'équipement des forces armées. ■



L'AUTEUR
Bruno Cabanes occupe la chaire Donald G. et Mary A. Dunn d'histoire de la guerre à Ohio State University, aux États-Unis. Il est l'auteur de nombreux ouvrages sur la Première Guerre mondiale et vient de faire paraître Fragments de violence. Objets de la guerre, de 1914 à nos jours *(octobre 2020, Seuil).*

1 ▲ Traits enfantins

Ces personnages aux traits enfantins sont des *gosho ningyo,* revêtus ici d'uniformes militaires (parachutistes d'infanterie de marine, comme l'indique l'ancre qu'ils portent sur la poitrine). Leur origine remonte à l'ère Edo (1603-1868), où ces poupées étaient fabriquées par des artisans pour les événements heureux de la cour impériale. Dans un contexte de militarisation de l'enfance, elles présentent la guerre comme une sorte de jeu, en édulcorant sa dimension violente, tout en offrant un modèle viril à la jeunesse et un avenir héroïque au nouveau-né pour lequel le kimono a été fabriqué.

Fiche technique

Ce kimono, qui date du début de la seconde guerre sino-japonaise (1937-1945), a été confectionné en soie imprimée ou teinte au *yuzen* (une technique développée à partir du XVIIIe siècle), à l'occasion de la présentation d'un nourrisson par les parents et grands-parents au temple shinto *(omiai mairi)*.

DR – COURTESY OF NORMAN BROSTERMAN

porter la guerre sur soi

2 ▲ Drapeau

Depuis les années 1870 le Japon utilise deux enseignes : civile avec un soleil circulaire rouge *(hinomaru)* sur fond blanc, et militaire (adoptée par la Marine impériale en 1889), avec un soleil levant entouré de seize rayons rouges. D'autres drapeaux sont parfois représentés sur les kimonos pour symboliser l'ambition impériale du pays, par exemple celui du Mandchoukouo, l'État créé par les Japonais en Mandchourie à partir de 1932.

3 ▼ Les chars

Autre objet d'étonnement pour les civils : les chars. L'armée japonaise avait acheté des Mark-IV britanniques et des Renault FT-17 dès la fin de la Première Guerre mondiale, puis développé ses propres tanks dans les années 1920. Utilisés en soutien à l'infanterie, ils furent déployés lors de la seconde guerre sino-japonaise, avec une efficacité d'autant plus grande que les Chinois ne disposaient pas d'une arme blindée aussi performante. Plusieurs types de chars légers japonais virent le jour à cette époque. On en fabriqua plus tard en prévision d'une invasion américaine de l'archipel japonais.

4 ◀ Hydravion

Les nouvelles technologies militaires sont une source de fascination pour le public japonais, en particulier les enfants. Elles manifestent la puissance impériale du Japon et sa capacité à rivaliser avec les autres pays, confirmée par la victoire sur la Russie lors de la guerre russo-japonaise en 1905. La modernité de l'armée, illustrée ici par cet hydravion de reconnaissance, est un thème constant de la propagande japonaise, sur les affiches comme sur les textiles. Le tournant militariste se renforce dès le début des années 1930, avec la campagne en Mandchourie.

GUIDE *Livres*

■ Les livres du mois *p. 76* ■ Les revues du mois *p. 86* ■ La bande dessinée *p. 88* ■ Le classique *p. 89*

Histoire mondiale de la Commune

Dans un livre novateur, Quentin Deluermoz décentre le regard pour redécouvrir un événement qu'on croyait bien connu, la Commune de Paris de 1870-1871. Il en propose à la fois une approche « globale » et « par le bas », au plus près des acteurs nationaux et étrangers.

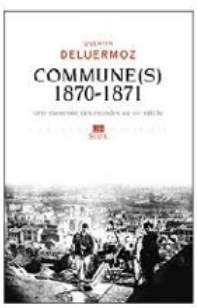
Par Michel Winock*

Commune(s), 1870-1871. Une traversée des mondes au XIXe siècle
Quentin Deluermoz
Seuil, 2020, 436 p., 25 €.

Auteur de l'article « Commune de Paris » dans l'*Histoire mondiale de la France* dirigée par Patrick Boucheron (Seuil, 2017), Quentin Deluermoz développe largement son approche dans cet ouvrage, qu'on pourrait intituler « Histoire mondiale de la Commune ».

La première et la troisième partie du livre répondent parfaitement à cette appellation. L'auteur n'entend nullement écrire un énième récit de la Commune de 1871, de ses causes et de ses conséquences, mais saisir son originalité à travers un phénomène de diffraction : faire « *sortir la Commune de ses mythes pour la replacer à une plus incertaine "croisée des chemins"* ».

Quentin Deluermoz nous montre d'abord la place occupée par des étrangers dans la révolution parisienne : Polonais (Dombrowski, Wroblewski, Czarnowski), Hongrois (Léo Frankel), Allemands, Belges, Italiens, etc. A l'extérieur, nombreuses sont les réunions de soutien, à Genève, Bruxelles, Florence, Barcelone, et même en Allemagne où August Bebel ose prendre la défense de la Commune au Reichstag. « Événement médiatique mondial » : l'auteur recense le gros d'une presse internationale en plein essor, dont les correspondants peuplent les hôtels et les cafés de Versailles. Le commentaire n'est pas toujours favorable ; les réactions sont tributaires de la situation politique de chaque pays. Aux États-Unis, l'insurrection parisienne recueille la sympathie des démocrates adversaires de la Reconstruction qui a suivi la guerre civile de 1861-1865 ; l'establishment républicain, lui, est sévère : « *Pour des années,* lit-on dans le New York Times, *les crimes de la démocratie socialiste de Paris vont peser sur la liberté, et les demandes légitimes du peuple être confondues avec les idées et crimes sauvages des communistes français.* »



L'auteur évoque aussi les réactions contradictoires en Espagne, au Mexique, en Roumanie : partout la question est posée de la nature du gouvernement démocratique et du rapport entre les classes sociales.

Une violence française ?

Dans la troisième partie, « La Commune après la Commune », Quentin Deluermoz scrute les traces laissées par la révolution parisienne à travers le monde. Après la Semaine sanglante, la question de la violence est posée – cette violence qui s'est déployée de part et d'autre, du côté des fusilleurs d'otages comme du côté de la répression : cette

« La dernière balle » Dessin d'Otto Marcus dans le journal satirique et socialiste allemand *Der wahre Jacob* (1895) représentant les combats lors de la Commune de Paris.

BERLIN, SAMMLUNG ARCHIV FÜR KUNST UND GESCHICHTE ; AKG

violence est-elle proprement française ? La critique la plus vive porte sur les mesures anticléricales et antichrétiennes des communards, la mise à mort de Mgr Darboy s'ajoutant aux scènes de sacrilège dans les églises. On s'alarme aussi du rôle de l'Internationale (l'AIT), qu'on imagine à l'origine du soulèvement.

Cependant, la Commune devient un mythe positif, particulièrement après l'adresse de Karl Marx, au nom de l'AIT, *La Guerre civile en France*, qui fait de la Commune « *le glorieux fourrier d'une société nouvelle* ». Traduit en plusieurs langues, le texte de Marx assure au philosophe allemand une renommée mondiale. Son rival l'anarchiste Bakounine vante, de son côté, le caractère fédéraliste et anti-autoritaire d'un Paris libéré de la centralisation. Longtemps, le débat va persister entre marxistes et anarchistes sur ce qu'Engels appellera « *le secret de la Commune* ». Les interprétations de l'événement vont nourrir durablement les débats au sein du mouvement socialiste et au-delà. On se souvient comment Lénine, en 1917, a dansé de joie le jour où la révolution bolchevique avait dépassé en durée les 72 jours de la Commune.

En même temps que l'épisode révolutionnaire inspire de multiples réflexions au sein du mouvement ouvrier et démocratique, l'auteur analyse le résultat des réactions politiques contre la Commune qui prend la forme d'un « *ordre libéral* ». Il examine la manière dont différents pays, au moment de l'exil des communards, ont traité la question des extraditions, la question des passeports et des visas, la manière dont les États ont réprimé l'AIT. Et l'auteur définit cet ordre libéral qui va s'exercer dans le sens du renforcement des tendances en matière d'étatisation, et qui s'accorde à maintenir le libre-échange et les pratiques de coopération internationale.

La partie centrale de l'ouvrage est consacrée à la recherche d'une définition de la Commune, une révolution aux possibilités brusquement figées. Pour ce faire, Quentin Deluermoz ne s'arrête pas à l'étude des discours officiels, à la rivalité des idéologies : on sait que le Conseil de la Commune n'était pas homogène, et les historiens se sont employés à décrire le tableau de ces divergences. Lui s'intéresse à la Commune « par le bas ». Il veut comprendre ce qui a changé dans les rapports sociaux, les habitudes, les pratiques quotidiennes et, à cette fin, il s'introduit dans trois secteurs : l'administration, l'armée et les rapports économiques. Résultat : « *Les instances de pouvoir semblent plus intégrées au tissu local et aux habitudes de vie des habitants.* » Le cas de l'armée reste cependant un vrai problème car, si la même volonté préside à l'autonomie – celle des compagnies –, si la Garde nationale peut être considérée comme une « *armée authentiquement citoyenne* », l'auteur ne pose pas la question de son efficacité. On sait comment Louis Rossel, un moment responsable de la Défense, a été exaspéré par l'indiscipline des troupes. Quentin Deluermoz ne juge pas, il décrit.

Cependant, la Commune devient un mythe positif

Je n'ai mentionné ici qu'un aperçu des richesses de cet ouvrage, fondé sur l'exigence de « *déplacer les regards* » par une approche « *globale* ». La méthode évidemment ne vaut pas seulement pour la Commune, et Quentin Deluermoz rappelle sa conviction qu'elle doit porter à profit sur « *les dates et événements jugés canoniques de l'histoire de France* ». Le déploiement du temps et de l'espace en est le principe. Dans cette perspective, la Commune catalyse, cristallise, un vaste ensemble de mouvements sociaux ; son histoire n'est plus linéaire ; elle met au jour des irruptions « *toutes en discontinuités* ». ■

** Conseiller de la rédaction de L'Histoire*

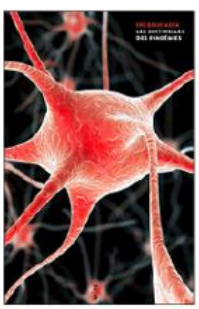
Livres

Des animaux, des hommes… et des virus

Comment les maladies infectieuses interrogent nos relations au vivant.

Les Sentinelles des pandémies. Chasseurs de virus et observateurs d'oiseaux aux frontières de la Chine
Frédéric Keck
Le Kremlin-Bicêtre, Zones sensibles, 2020, 240 p., 20 €.

Parce que le Sras comme la grippe aviaire et la plupart des maladies infectieuses émergentes depuis quarante ans sont des « zoonoses » – un pathogène « saute » des animaux aux hommes infectant ces derniers –, l'actuelle pandémie de Covid-19 nous parle violemment de nos relations avec les animaux et notre environnement. C'est pourquoi la Chine du Sud est un épicentre de la grippe : son entrée brutale dans la modernité, la densité de sa population et l'intensité industrielle de son élevage expliquent un risque zoonotique élevé.
L'enquête du philosophe et anthropologue Frédéric Keck, entreprise entre 2009 et 2014, se situe sur trois territoires aux frontières du monde chinois et connectés au reste de la planète – Hongkong, Taïwan, Singapour –, « trois sentinelles » de sa puissance croissante qu'ils redoutent et qu'ils observent – surveillance militaire, surveillance des oiseaux migrateurs *(birdwatching)* et des réfugiés chinois. La veille écologique et sanitaire de Hongkong est historiquement reliée à son « sentinellisme » démocratique, comme le prouvent les événements de ces derniers mois. Chemin faisant, l'auteur construit une alliance possible entre les ornithologues, les militants environnementaux et les microbiologistes, observateurs d'oiseaux et chasseurs de virus, pour imaginer un nouveau modèle des politiques publiques de santé. C'est là le deuxième enjeu du livre : une anthropologie de la biosécurité qui prône le passage du paradigme de la précaution/prévention caractérisé par des techniques pastorales (vaccination/circonscription et abattage massif d'animaux) au paradigme de la préparation reposant sur des techniques cynégétiques de dépistage, de suivi précis et long des signes que nous envoient les oiseaux (comme au XIXe siècle, quand les canaris dans les mines de charbon alertaient sur de possibles émanations de gaz), les animaux, mais aussi les cellules (celles du système immunitaire).



Des crises sanitaires aux écologies menacées, le propos vise à remettre en cause les excès du pouvoir pastoral et instaurer de nouvelles relations avec les animaux et les virus avec lesquels nous sommes condamnés à vivre. ■

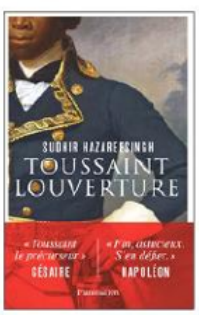
Emmanuelle Loyer
Professeure des universités à Sciences Po

« Le Spartacus noir »

Un portrait neuf de Toussaint Louverture, chantre de la révolution haïtienne.

Toussaint Louverture
Sudhir Hazareesingh
Flammarion, 2020, 592 p., 29 €.

Figure emblématique de la Révolution haïtienne face au colonialisme français et européen – 150 ans avant la vague indépendantiste qui balaya les empires français, britannique et portugais –, Toussaint Louverture (1743-1803) incarne l'homme nouveau – quelle que soit sa couleur de peau – qui émerge en 1789, avec ses fulgurances, ses contradictions et sa part de mystère.
On connaît mal sa vie avant les années 1790. Esclave affranchi à 30 ans passés, il acquiert une plantation sur laquelle travaillent des esclaves. Mais c'est en 1791 qu'il apparaît comme une figure clé de la grande révolte de Saint-Domingue, ralliée en 1794 à la République française : Toussaint Louverture, il réclame l'égalité pour tous dans un combat sans merci qui suscitera étonnement, perplexité et admiration pour le « Spartacus noir », le surnom évocateur donné par le général Laveaux. Devenu en 1804 gouverneur à vie de Saint-Domingue dont la Constitution *« abolit l'esclavage pour toujours »*, il provoque chez Bonaparte la crainte de voir surgir un *« empire noir »* ruinant les riches colons de la « perle des Antilles ». Le général Leclerc est envoyé pour mater l'insurrection. L'historien britannique Sudhir Hazareesingh, qui ne cache pas son admiration pour le personnage, s'est appuyé pour la première fois sur les nombreux écrits laissés par Toussaint Louverture. De ce remarquable travail d'enquête sort un portrait saisissant, celui d'un homme doté d'une réflexion originale forgée par la lecture des penseurs des Lumières et professant un républicanisme révolutionnaire tiré de l'expérience française qu'il retourne contre la France.



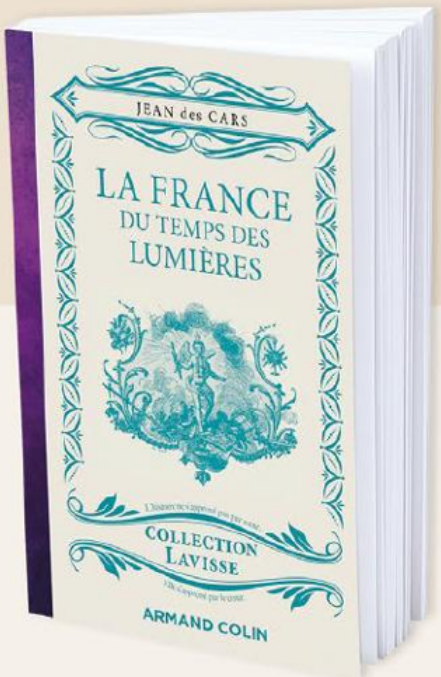
Capturé en 1802, il meurt quelques mois plus tard en déportation dans une prison à la marge du Jura, fidèle jusqu'au bout aux idéaux de 1789 inspirant jusqu'à aujourd'hui la devise de la République d'Haïti, « Liberté, Égalité, Fraternité ». ■

Bruno Calvès
Journaliste

ÉVÉNEMENT

L'histoire de France revisitée par trois grands auteurs

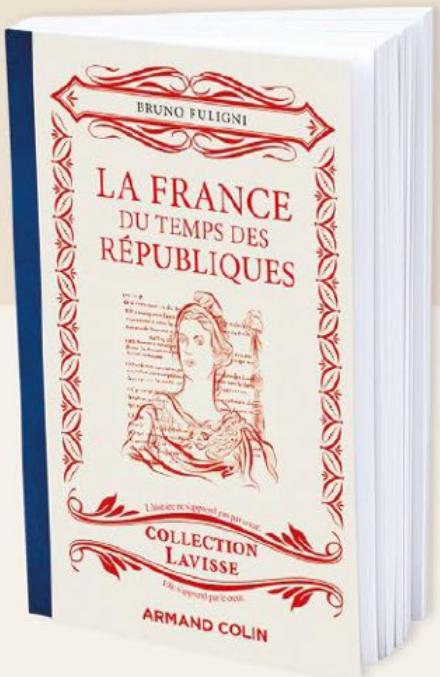
RETROUVEZ **LE 7 OCTOBRE** EN LIBRAIRIE



LA FRANCE DU TEMPS DES LUMIÈRES

JEAN DES CARS

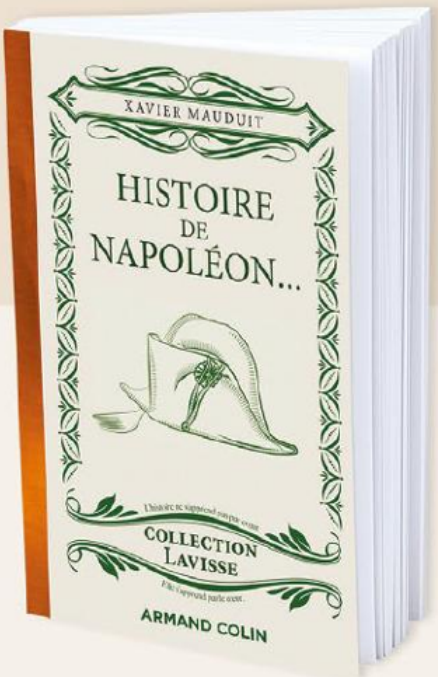
9782200627171 • 14,90 €



LA FRANCE DU TEMPS DES RÉPUBLIQUES

BRUNO FULIGNI

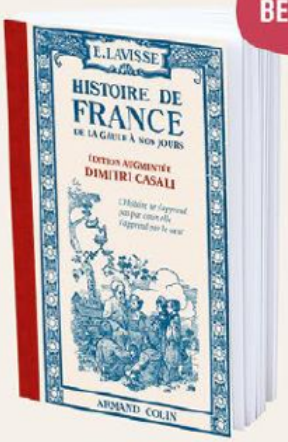
9782200627195 • 14,90 €



HISTOIRE DE NAPOLÉON...

XAVIER MAUDUIT

9782200627157 • 14,90 €



BEST-SELLER

HISTOIRE DE FRANCE

ERNEST LAVISSE

9782200600150 • 12,90 €

1870 - 2020 :
les 150 ans
d'Armand Colin

150 ans d'histoire et de savoir
ARMAND COLIN

Livres

Antiquité

« Génie ibérique »

La Dame d'Elche, un destin singulier. Essai sur les réceptions d'une statue ibérique
Marlène Albert Llorca, Pierre Rouillard Madrid, Casa de Velázquez, 2020, 182 p., 19 €.

Depuis sa découverte le 4 août 1897, la Dame d'Elche ne cesse d'intriguer. Dans cet essai vivement conduit, les auteurs rappellent comment cette œuvre exceptionnelle, tant par sa qualité artistique que par son style, a nourri la réflexion des archéologues avant de devenir un symbole national en Espagne. Fallait-il y voir une œuvre grecque, gréco-orientale (phénicienne ou punique) ou l'expression d'un « génie ibérique » ? Le débat fit rage, notamment en France. Intellectuels et artistes valenciens n'hésitèrent pas à en faire l'incarnation d'un génie de la race des Ibères et à voir en elle l'ancêtre de la femme valencienne. Peintures, sculptures, affiches, copies, contribuèrent à lui donner un rôle fondateur comme la Vénus d'Arles le fit pour les Provençaux ou les Caryatides de l'Acropole pour les Grecs. Mais ce n'est guère qu'avec les années 1920-1930 que son exil parisien, au Louvre, fut ressenti comme intolérable : son retour à Madrid en 1941 (grâce à l'accord négocié entre Franco et Pétain) permit à la nation entière de se retrouver autour d'une figure tutélaire.

Antiquité

Discours impérial

Le Pouvoir à Rome. Espace, temps, figures **Stéphane Benoist** CNRS Éditions, 2020, 336 p., 25 €.

Stéphane Benoist rassemble ici douze recherches, publiées entre 2000 et 2010, portant sur l'analyse des modalités concrètes du « discours impérial » des dernières décennies de la république jusqu'au v^e^-vi^e^ siècle. A partir d'exemples précis, fondés sur des sources variées, l'auteur procède par touches pour offrir au lecteur sa vision de l'objet complexe que l'on nomme l'Empire romain, à travers la personne de l'empereur, dans la lignée de ce que l'école anglo-saxonne, dont il se réclame, a donné de meilleur.
Parmi les forces du livre, relevons l'étude de l'évolution des rapports entre les empereurs et Rome. La Ville, à l'époque républicaine, a fondé l'empire territorial qui s'incarne à partir d'Auguste en un homme, l'*imperator*. L'un n'est alors pas séparable de l'autre. Mais l'empereur devient, au fil du temps, la Rome incarnée, et n'a plus besoin pour gouverner d'être dans la Ville qui « *rejoint Athènes dans le panthéon des cités au passé prestigieux* ». Remarquable aussi est le souci de ne pas opposer empire païen et empire chrétien, pour conclure, par-delà la christianisation de l'empire, à une unité de la conception et du contenu du pouvoir normatif de l'empereur dans le domaine des affaires religieuses. Un index détaillé et une riche bibliographie font de ce livre un précieux instrument de travail.

XVI^e^-XVIII^e^ siècle

Le glas du Roi-Soleil

La Guerre de Succession d'Espagne. La fin tragique du Grand Siècle
Clément Oury
Tallandier, 2020, 528 p., 25,90 €.

Ce livre constitue la première synthèse sur la guerre de Succession d'Espagne : un conflit aux enjeux mondiaux, car impliquant l'empire colonial espagnol, qui sonne le glas de la prépondérance française en Europe. De cette guerre naît donc un équilibre des puissances arbitré par une Angleterre désormais assurée de sa domination maritime par le traité d'Utrecht et qui, dès 1716, fera de son ancienne ennemie, la France, un allié pour consolider cette paix. De nouvelles conceptions du pouvoir émergent aussi, puisque à la gloire des princes et de leurs dynasties se substituent pour l'abbé de Saint-Pierre la sécurité collective des États et la tranquillité des peuples. Autant de thèmes abordés par Clément Oury dans un ouvrage dense qui se veut une histoire totale de la guerre. Si certains aspects, comme celui des finances, demeurent trop rapidement évoqués ou sont un peu datés (les cabales à Versailles), la dimension proprement militaire de cette confrontation est revisitée ici avec force et brio.

XVI^e^-XVIII^e^ siècle

Que faire de la Terreur ?

Terreur ! La Révolution française face à ses démons
Michel Biard, Marisa Linton
Armand Colin, 2020, 304 p., 22,90 €.

Destiné à un public large, l'ouvrage de Michel Biard et Marisa Linton est une mise au point sur une question qui persiste. Les auteurs le rappellent : la grande majorité des historiens s'accorde aujourd'hui à penser que la vision souvent donnée de la « Terreur », entendue comme une période d'un peu plus d'un an commençant au printemps 1793 et définie par une dictature jacobine, est une fiction politique. Inventée par ceux qui, à l'été 1794, éliminent Robespierre et ses amis, cette légende permet de justifier le virage conservateur de la jeune république qui, selon ces « thermidoriens », doit tourner le dos à ses origines révolutionnaires. Les auteurs expliquent ensuite la polysémie du mot (avec une minuscule) dans la culture politique, juridique ou religieuse des Lumières.
Après un résumé du contexte émotionnel, qui intensifie et politise l'usage du mot, ils montrent que la « Terreur » masque des dynamiques plus complexes de radicalisation et de répression qui s'inscrivent dans les multiples « temps d'exception politique » propres à la Révolution. Utile, ce livre oublie néanmoins de donner à la Contre-Révolution toute sa place qu'elle demande. Et si la légende est clairement déconstruite, des questions restent en suspens : ce que l'on doit désormais faire du terme, les réalités auxquelles il renvoie (période, mot d'ordre, régime émotif ou technique de gouvernement ?), comme, enfin, la démarche

à adopter (l'ignorer, en tirer des bilans, au risque de perpétuer le mythe ?). Ses démons continuent de nous hanter.

XVIe-XVIIIe siècle

Au théâtre des samouraïs

Paraître et prétendre. L'imposture du bushido dans le Japon pré-moderne

Olivier Ansart

Les Belles Lettres, 2020, 184 p., 25 €.

Voici un livre rafraîchissant qui déconstruit l'idéologie japonaise de l'époque des shoguns Tokugawa (1603-1868). Le bushido est un code de l'honneur et de loyauté mis au point au XVIe siècle dans l'ancienne tradition de la voie de l'arc et des flèches qui cherche à mettre en avant les vertus des samouraïs. Or le livre nous explique en quoi la vie de ces derniers était le plus souvent faite de mensonges et de trahisons.

Avec la « Pax Tokugawa » qui s'impose dans l'archipel pendant plus de deux siècles et qui met un terme à des années de guerres seigneuriales, les samouraïs connaissent une profonde transformation de leur statut. De guerriers vivant dans leur manoir au milieu des paysans ils sont contraints de s'installer au pied des châteaux de leur seigneur et d'intégrer la bureaucratie du nouvel État shogunal ou celle des seigneurs daimyo. C'est alors que se développe cette « imposture » du bushido, c'est-à-dire celle d'une idéologie qui cherche à faire croire que les guerriers sont toujours des guerriers alors qu'ils ne sont plus que des fonctionnaires, qu'ils ne font plus la guerre, qu'ils vivent confortablement dans les villes et jouissent des plaisirs d'une société en voie rapide d'urbanisation. Tout devient alors comme un théâtre : des serviteurs loyaux qui trahissent leur maître, des imposteurs qui trafiquent leurs généalogies, des gens armés mais dont les sabres ne sont plus que des objets symboliques. Même le célèbre seppuku (hara-kiri) ne fut rarement autre chose qu'une parodie.

S'appuyant sur une riche documentation en japonais, Olivier Ansart, professeur à Sydney, nous fait entrer avec malice dans cet univers du paraître et nous fait réfléchir sur la place de l'imaginaire dans le fonctionnement d'une société.

XIXe-XXIe siècle

Enfant sauvage ?

Kaspar l'obscur ou L'Enfant de la nuit. Essai d'histoire abyssale et d'anthropologie sensible

Hervé Mazurel

La Découverte, 2020, 352 p., 19 €.

Le 26 mai 1828 un jeune homme de 16 ou 17 ans apparaît sur la place du Suif, à Nuremberg. Il a grandi séquestré, coupé de tout contact humain. Il sait à peine marcher, à peine parler. Son nom : Kaspar Hauser. Était-il un prince écarté d'une succession ? Un imposteur ? Son existence s'apparente-t-elle à celle des « enfants sauvages », tel Victor de l'Aveyron, qui mourut cette même année 1828 ? Depuis deux siècles, romanciers, dramaturges, cinéastes, psychologues et psychanalystes n'ont cessé de se poser ces questions. Hervé Mazurel reprend l'enquête en historien – mais qui renonce, d'emblée, à percer le mystère des origines de Kaspar Hauser. L'originalité de son livre est de se concentrer sur ce que ce cas peut nous apprendre de la manière dont le social et l'histoire s'inscrivent d'ordinaire en chacun de nous. Si ignorant, mais également si sensible et si observé, Kaspar constitue en effet une formidable entrée pour mettre à l'épreuve l'historicité de ce qui semble naturel, depuis les corps, la différence des sexes et l'expression des émotions jusqu'aux modalités de la contemplation du ciel étoilé et à l'expérience des rêves.

XIXe-XXIe siècle

Fils et filles du choléra

Marie Bryck et ses frères. Une histoire de survie et de destin dans la France du choléra

Laurence Giordano

Payot, 2020, 224 p., 18 €.

Juin 1849, Paris. Pour la seconde fois en vingt ans, le choléra frappe la capitale. En l'espace d'un mois 20 000 vies sont fauchées. Parmi elles, Marie Veber, veuve Bryck, pauvre couturière qui laisse à la puissance publique la charge de ses trois enfants. L'aîné, Nicolas, est envoyé dans une colonie agricole en Touraine où il subit les mauvais traitements du directeur. La fille, Marie, est placée comme apprentie couturière auprès d'une concierge qui l'exploite, puis incarcérée à Saint-Lazare pour un vol de gâteaux. Quant au benjamin, Michel, il rejoint une asile-école où prospère la variole. Dans ce petit livre captivant, fruit d'une enquête minutieuse sur les traces de la famille Bryck, Laurence Giordano nous propose une plongée dans l'univers sombre de l'assistance aux orphelins, à une époque qui voit la multiplication des initiatives philanthropiques en réponse aux dangers du « paupérisme ». Si l'on peut regretter le manque d'un vrai discours réflexif sur la construction de l'enquête, il reste à saluer un récit documenté et puissamment évocateur, un bel exercice de microhistoire.

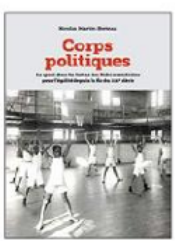
XIXe-XXIe siècle

En quête de fair-play

Corps politiques. Le sport dans les luttes des Noirs américains pour l'égalité depuis la fin du XIXe siècle

Nicolas Martin-Breteau

EHESS, 2020, 384 p., 25 €.



Le sport fut un élément essentiel, bien que trop négligé, de la lutte des Noirs américains pour l'égalité et la justice. Cette thèse, Nicolas Martin-Breteau la démontre avec force à partir de l'exemple de Washington. Dans cette ville fut élaborée, dans la première moitié du XXe siècle, une doctrine d'élévation raciale par le sport. En forgeant le caractère des hommes de la classe moyenne noire, l'éducation physique devait leur permettre d'affronter la vie, mais aussi le combat contre la ségrégation, avec confiance et détermination. Les performances des champions

Le coup de cœur de Jean-Pierre Rioux

Les Bronzes de Sixte IV

C'est l'œuvre d'une vie. Depuis son expulsion de sa Varsovie natale par les communistes, depuis que la France s'est honorée et l'a honoré en l'accueillant au CNRS en 1973, le philosophe et historien Krzysztof Pomian – par ailleurs fidèle compagnon de Pierre Nora et Marcel Gauchet à la rédaction de *Débat* – n'a pas cessé d'être hanté par *L'Ordre du temps*, titre de son fier livre de 1984.

C'est aussi une œuvre exceptionnelle, la première au monde où, avec intrépidité, l'œil malicieux, polyglotte armé d'une culture foisonnante, il coud au petit point l'histoire politique et culturelle du musée (il en décompte environ 80 000 aujourd'hui) : de ce lieu étrange où l'on a « *déplacé toujours plus loin la frontière entre le visible et l'invisible* ». *Les Voix du silence* de Malraux ne sont pas loin, mais la patte de l'historien leur est ici d'un sacré secours et fait notre bonheur.

Tout a commencé en 1471, quand Sixte IV a offert au « peuple romain » et fait transférer au Capitole, siège de l'autorité municipale, des bronzes que la papauté possédait depuis des siècles, notamment la célèbre Louve et la tête colossale de Constantin. Si bien que naquit de ce transfert en 1515 le muséum, qui désigne « *toute collection publique d'objets naturels ou artificiels exposés dans un intérieur séculier ou sécularisé et destinée à être préservée pour un avenir indéfiniment lointain* ». Autrement dit, le musée est le fruit d'une « *métamorphose des croyances* », d'un « *basculement de l'au-delà vers l'ici-bas, de l'éternité vers le temps, du passé vers l'avenir* [...] *bref, de la religion à l'idéologie* ».

Depuis la Renaissance, dans le droit fil d'un monde moderne toujours en mouvement, il conserve, classifie, expose, explicite et propose à tous les descendants du « peuple romain » une sécularisation de la temporalité et un devenir à découvrir sans fins dernières, l'une et l'autre lisibles dans des œuvres et des objets.

Voilà l'histoire que l'auteur entend suivre en trois volumes : après celui-ci vont suivre un deuxième, *L'Ancrage européen, 1789-1851*, et un troisième, *A la conquête du monde, de 1851 à nos jours*.
Ce premier livre taille trois massifs. Le premier explore le passage millénaire du tombeau à la collection, quand les trésors des puissants les accompagnaient vers l'au-delà puis, à partir du XIVe siècle, ont été amassés dans des collections particulières. Le deuxième détaille les expositions de sculptures et de peintures installées dès le XVe siècle à Venise, Milan, Florence ou Rome, du Capitole au Belvédère et aux Offices. Le troisième passe les Alpes et suit dans toute l'Europe des étalages somptueux des ducs de Bourgogne, de François Ier ou des Wittelsbach, tout en enregistrant la diversification des collections (arrivent les bijoux, les armes, les « curiosités », l'histoire naturelle) et des lieux, du cabinet d'antiques aux premiers musées d'art. Pas de conclusion encore, mais le lecteur sort de l'aventure « sonné » par tant de savoir, ravi d'avoir mesuré son ignorance et, pour tout dire, admiratif. ■

Le Musée, une histoire mondiale. T. I, Du trésor au musée
Krzysztof Pomian
Gallimard, 2020, 704 p., 35 €.

noirs devaient aussi faire la démonstration d'une égalité corporelle, prélude à une égalité des droits. C'est cette équation que le mouvement du Black Power remet en cause dans les années 1960 : assez de preuves d'excellence, le pouvoir se conquiert d'abord par la lutte politique, y compris la lutte révolutionnaire. L'auteur souligne cependant que la recherche du perfectionnement individuel et collectif, notamment par le sport, demeure jusqu'à nos jours un fil rouge de la pensée politique noire aux États-Unis. Un livre qui tombe à point nommé, à l'heure où la mort de George Floyd suscite la mobilisation de nombreux athlètes noirs, soucieux, eux aussi, de faire du sport un levier de changement.

XIXe-XXIe siècle

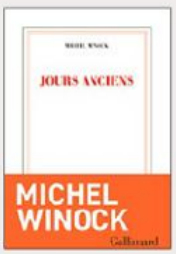
1001 nuances de gris

24 heures de la vie en RDA
Emmanuel Droit
PUF, 2020, 200 p., 17 €.

La République démocratique allemande est un pays passionnant, pas seulement par « ostalgie » mais parce qu'elle constitue la seule tentative dans l'histoire allemande de créer, sur la terre de Hegel et de Marx, une république socialiste. « Mille et une nuances de gris » racontent ici la RDA vue de Zeitz, une ville moyenne située au sud de Leipzig. C'est là qu'Emmanuel Droit a planté son chevalet d'universitaire strasbourgeois pour nous peindre neuf scènes qui sont autant de « *lieux clés qui ont structuré directement et indirectement les journées des Allemands de l'Est pendant quarante ans* ». De la rue piétonne à l'antenne locale de la Stasi en passant par le club de jeunes, l'école polytechnique Lénine et l'entreprise d'État Zekiwa spécialisée dans la fabrication de poussettes et de landaus, l'Allemagne de l'Est se découvre rétrospectivement comme « *un pays aux possibilités limitées* », rapidement oublié par ses propres concitoyens. L'auteur nous en restitue avec finesse les traits les plus originaux, loin de l'image froide et policée trop souvent donnée à la défunte RDA.

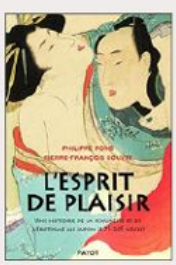
Les membres du comité scientifique ont publié

Jours anciens
Michel Winock Gallimard, 2020, 192 p., 18 €.



Ça commence comme du Pagnol – mais la gloire est plutôt celle du frère aîné, le héros grâce à qui le petit garçon a pu transgresser le destin qui, dans ces premières années de la IVe République, était encore, pour un fils du peuple ***(« Nous aurions dit aujourd'hui que nous habitions un taudis »)*** doué en orthographe, de passer le certif et de devenir instituteur. Avec distance et humour, l'auteur nous plonge dans ces années d'après-guerre où les curés pouvaient initier au marxisme aussi bien qu'aux ***Aventures de Tintin***, et où l'on pouvait laisser des enfants de 14 ans revenir seuls de colo en auto-stop. A petites touches bien colorées, il nous fait comprendre comment un gamin de Doisneau qui aime le foot et s'ennuie parfois en classe a pu préférer Mendès à la messe, et devenir professeur d'histoire à Sciences Po.

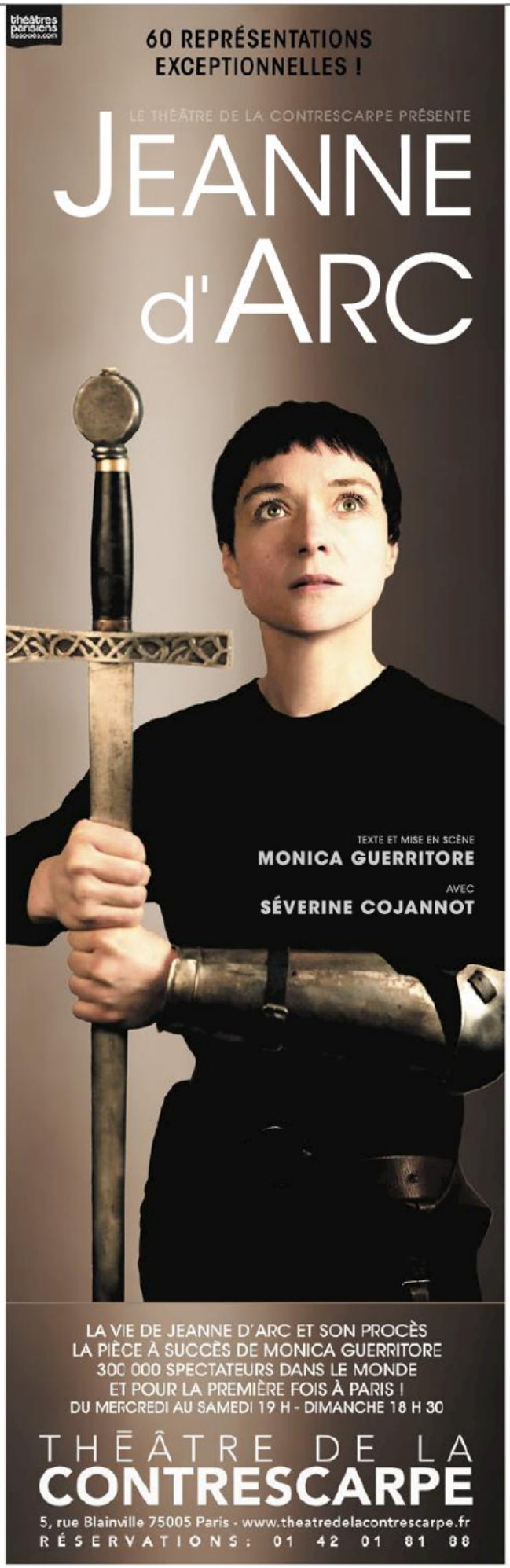
L'Esprit de plaisir. Une histoire de la sexualité et de l'érotisme au Japon, XVIIe-XXe siècle
Pierre-François Souyri, Philippe Pons
Payot, 2020, 526 p., 24 €.



Quatre siècles d'histoire de l'érotisme japonais suffisent à briser bien des clichés des Occidentaux sur le sujet. Entre l'exaltation de « la voie des garçons » chez les samouraïs de l'époque d'Edo et la création des geishas (hommes puis femmes) à la fin du XVIIIe siècle jusqu'à la frénésie de plaisir de la seconde moitié du XXe siècle, les auteurs explorent minutieusement comportements et discours grâce à une exceptionnelle documentation écrite et figurée. Rien n'est laissé dans l'ombre, ni les amours féminines ni la place de la nudité et du vêtement, moins encore le bouleversement qu'introduisit l'ère Meiji où, pour devenir « modernes », les Japonais corsetèrent, voire médicalisèrent, des pratiques jusque-là habituelles. Vivante et dynamique, cette somme apparaît comme une référence indispensable.

Contretemps
Patrick Boucheron, Bruno Allary, Isabelle Courroy
Seuil, 2020, 64 p., 21 €.

Un livre accompagné d'un disque prolongent une expérience artistique originale : en 2018 et 2019, Patrick Boucheron, accompagné du guitariste Bruni Allary et de la flutiste Isabelle Courroy, sont montés sur scène pour un spectacle mêlant, avec poésie, airs et chants de troubadours et dialogues sur l'émergence de la musique médiévale, cet « art nouveau », dans quatre tableaux chantés et parlés. Une plongée mélodieuse dans la Méditerranée des XIIIe et XIVe siècles.

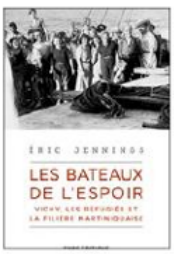


Livres

XIXe-XXIe siècle

« Exodus »

Les Bateaux de l'espoir. Vichy, les réfugiés et la filière martiniquaise
Éric Jennings
CNRS Éditions, 2020, 350 p., 25 €.



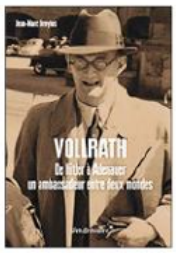
Dans cette étude extrêmement informée, Éric Jennings fait le récit d'un dispositif mis en place au sein du régime de Vichy – entre 1940 et 1941 – pour se débarrasser des « indésirables » de la Révolution nationale en utilisant une colonie de l'empire comme « plaque tournante » : en particulier un certain nombre de Juifs, de communistes, de républicains espagnols et de militants antinazis. Organisés par le ministère de l'Intérieur au travers d'un triangle maritime reliant Marseille à plusieurs pays d'Amérique (États-Unis, Canada, Mexique, Brésil, Cuba) *via* la Martinique, ces traversées ont permis l'exfiltration de 5 000 personnes. Malgré la lourdeur administrative de la procédure (l'accumulation ubuesque de documents demandés aux candidats au départ) et son coût, plusieurs intellectuels et artistes célèbres, au milieu d'individus et de familles anonymes, furent ainsi sauvés d'une mort certaine. Parmi eux, André Breton, Claude Lévi-Strauss, Victor Serge, Germaine Krull et Jacques Rémy, qui arrivèrent tous à Fort-de-France en 1941… Peu connu, cet épisode, ici formidablement narré, fait aussi écho à la situation que connaissent aujourd'hui nombre de réfugiés traversant la Méditerranée pour rejoindre l'Europe.

XIXe-XXIe siècle

Portrait d'un inconnu

Vollrath. De Hitler à Adenauer, un ambassadeur entre deux mondes
Jean-Marc Dreyfus
Vendémiaire, 2020, 228 p., 21 €.

Écrire la vie d'un inconnu est un exercice périlleux. Jean-Marc Dreyfus s'est lancé à corps perdu dans le portrait d'un certain Vollrath von Maltzan, aujourd'hui oublié, brillant diplomate allemand ayant traversé la République de Weimar, le national-socialisme et la république fédérale



allemande dont il finira premier ambassadeur à Paris après guerre. Ce qui fascine l'auteur, c'est la carrière interrompue de son héros parce qu'il est, au regard des lois de Nuremberg, un *Mischling*, un métis. Juif par sa mère issue d'une longue lignée de banquiers juifs de Berlin et de Francfort, Maltzan descend par son père de la noblesse du Mecklembourg. Parti sur ses traces, l'auteur va de surprise en surprise. Il établit la preuve de la corruption de la Gestapo de Berlin qui a vu Vollrath von Maltzan payer pour empêcher la déportation de sa vieille mère. D'où cette question : a-t-elle été la seule à être épargnée de cette façon parmi les 70 Juifs protégés parce que « jugés indispensables » ? Certes, des Juifs ont payé, mais ils n'ont acheté que des sursis. Ce que retient l'historien, c'est le décalage entre l'image d'un homme lisse, habile négociateur, passé maître dans l'art du compromis, et le fracas des événements qu'il traverse.

Général

Promesses d'archives

Dialoguer l'archive
Isabelle Alfandary (dir.)
INA, 2020, 168 p., 12 €.

Voici un recueil stimulant de réflexions sur la place dans les sociétés contemporaines, de « l'archive », entendu comme concept englobant d'une anthropologie des archives, tout à la fois sources documentaires, objets d'identification sociale et instrument politique. Son originalité repose sur un dispositif rare : chaque chapitre est coécrit par un ou une archiviste et chercheur. Issu d'une série de séminaires, à l'initiative du Collège international de Philosophie, le recueil promeut un dialogue entre les sciences sociales autour des fonctions démocratiques des archives, dans la perspective du nouveau Campus Condorcet. Il constitue également un jalon pour une coopération encore trop rare entre des institutions d'archives aux missions variées, des Archives nationales à l'Institut mémoires de l'édition contemporaine, en passant par l'Institut national de l'Audiovisuel, les Archives diplomatiques et le Musée national de l'histoire de l'immigration.

Général

Charges mentales

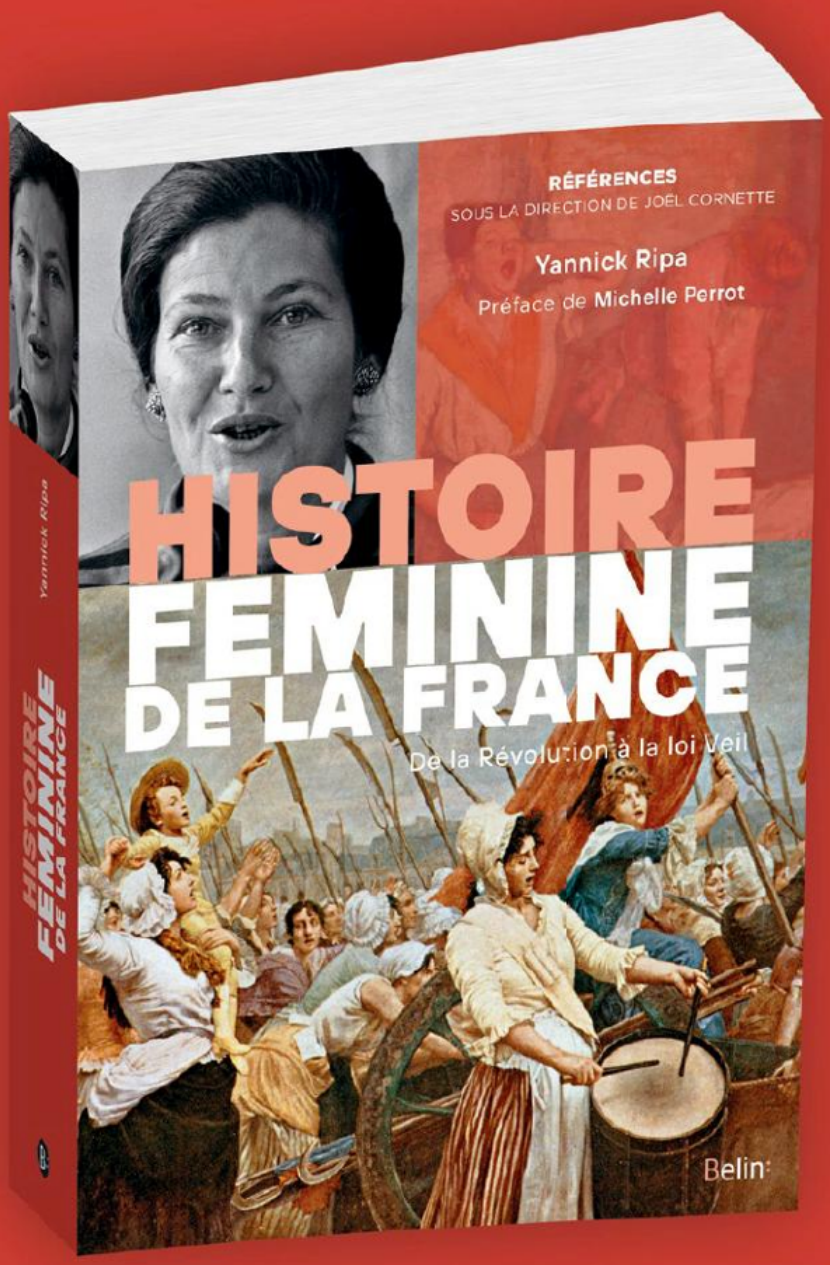
Histoire de la fatigue, du Moyen Age à nos jours Georges Vigarello
Seuil, 2020, 480 p., 25 €.

C'est une histoire au spectre large qu'entreprend ici Georges Vigarello, embrassant aussi bien la formation des chevaliers à l'endurance que l'entraînement des athlètes contemporains, la pénitence dans la fatigue du pèlerinage que la quête de soi à travers les efforts extrêmes de la haute montagne, et courant des pertes d'humeurs médiévales aux burn-out, surmenages et charges mentales qui nous sont devenus familiers, en passant par les vapeurs de la cour de Versailles et la neurasthénie de la fin du XIXe siècle.
L'ouvrage, toutefois, ne se contente pas d'un inventaire des différentes fatigues éprouvées par les hommes et les femmes du passé, des modèles mobilisés pour en rendre compte, des remèdes inventés contre elles et des mots employés pour les dire : son apport principal est d'exhumer les enjeux qui, sur dix siècles, se sont noués autour de la fatigue, ont attiré l'attention sur cette « *limite intérieure* » « *au cœur de l'humain* », et l'ont ce faisant inscrite dans l'histoire.
On découvre ainsi comment l'ambition d'optimiser la force de travail et les luttes sociales pour l'amélioration des conditions de vie ouvrières ont érigé la fatigue en enjeu économique et militant ; comment la valorisation, l'indifférence ou la dépréciation qui ont successivement visé diverses formes d'épuisement ont pu conforter ou rebattre les hiérarchies sociales ; comment, depuis le mobilier des intérieurs bourgeois et des bureaux jusqu'aux emplois du temps scolaires et ouvriers la lutte contre la fatigue a remodelé les sociétés du passé. ■

@ D'autres comptes rendus à lire sur www.lhistoire.fr

À travers un remarquable livre illustré, Yannick Ripa redonne à l'histoire sa dimension féminine et aux femmes leur mémoire.

Livres Hebdo



Belin ÉDITEUR

belin-editeur.com

Revues

La fin du « Débat »

La revue fondée en 1980 par Pierre Nora livre son ultime numéro.

Le Débat n° 210

Grand numéro du *Débat*, qui célèbre le 40e anniversaire de sa fondation. Un numéro-bilan sur le thème du changement : de monde, d'économie, de politique, de société, de culture, des mentalités. Véritable feu d'artifice, morceau de bravoure d'histoire du temps présent.
Hélas ! Avec cette livraison la revue éditée par Gallimard publie son ultime numéro. Dans son éditorial, « Quarante ans, fin et suite », Pierre Nora expose les raisons de la clôture : *« L'offre que nous représentons ne correspond plus à la demande, même si notre public nous est resté fidèle et constant. »* La revue généraliste d'idées ne répond plus aux nouvelles pratiques de la lecture ni à la demande d'un public moins familier avec les exigences de la *« haute culture »*. Le constat est aussi amer que discutable : une revue comme *Le Débat* était, avec quelques autres, peu nombreuses, un môle de résistance précisément aux facilités et aux médiocrités de notre époque.

Lancé en 1980, d'abord mensuel, puis bimestriel, enfin trimestriel, *Le Débat* a occupé pendant quatre décennies un rôle de premier plan dans l'espace culturel français. Rétif à l'esprit partisan, non spécialisé, il a voulu être, comme le souhaitaient son fondateur Pierre Nora et son copilote Marcel Gauchet, une *« démocratie intellectuelle »*. Fondée au moment du délabrement des idéologies, de l'implosion universitaire et du triomphe des médias, la revue entendait défendre un type de production menacé : *« Information, qualité, pluralisme, ouverture, vérité : voilà pourquoi nous combattons. »*

Débattre, c'est faire entendre des voix multiples, au risque de la polémique, mais la polémique n'est pas la guerre, si le principe de tolérance, de respect de l'adversaire, y préside. Au rebours de l'esprit du siècle, qui, écrivait Nora, *« nourri des absolus révolutionnaires et des fois missionnaires d'avant-gardes, a enraciné le rejet de tout contradicteur aux poubelles de l'histoire »*, sa volonté était de corriger cette tendance en faisant valoir *« le principe d'une incertitude radicale »*. C'était une pensée peu courante dans la tradition intellectuelle française, plus riche en dogmes qu'en ouverture d'esprit.
Le Débat est resté tout au long de sa vie fidèle à ces principes. En se sabordant, il laisse un vide préjudiciable à l'expression pluraliste des idées et, partant, à la liberté de pensée. ■

Le mois prochain dans « L'Histoire »

EN VENTE DÈS LE 22 OCTOBRE

1885, la conférence de Berlin

Comment les Européens se sont partagé l'Afrique

Caricature de 1911 : les nouvelles frontières du Cameroun.

Ce que voulait Bismarck

Congo et Niger : l'enjeu des grands fleuves

La ruse de Makoko et la victoire de Brazza

L'État privé du roi des Belges

La genèse des nouvelles frontières

Le coup d'envoi de la colonisation

PARIS, BNF ; ARCHIVES CHARMET/ BRIDGEMAN IMAGES ; © ADAGP, PARIS 2020

Un hommage ambigu

Le Moyen Age t. CXXVI, 2020/1

Chius ki le cuer a irascu (« Ceux dont le cœur s'est empli de tristesse ») est une des rares plaintes funèbres du XIIIe siècle écrites en langue d'oïl qui nous soit parvenue. Gabriele Giannini en donne une édition et des éléments de commentaire. Outre sa langue et son style, largement étudiés par l'auteur, la pièce présente plusieurs intérêts historiques, à commencer par la subtilité du rimeur, ici bien ennuyé… L'évêque de Cambrai à qui il devait rendre hommage, Enguerrand de Créquy, particulièrement belliqueux, était en effet loin d'être un modèle.

Cette réputation sulfureuse conduit le trouvère à lui promettre le paradis, mais, en toute lucidité, également un séjour au purgatoire, troisième lieu de l'au-delà dont on sait qu'il acquiert alors une importance toujours plus grande. D'où, dans le poème, une place très large à l'exhortation aux prières de ses proches, ces actions des vivants pouvant réduire le temps à passer au purgatoire et venir en aide à l'âme de l'évêque. « *Cil se devroient bien haster, cui il ama et enrichi, de faire tant, por voir le di, k'en paradys peüst entrer.* »

Petites annonces

Histoire, économie et société
2020/3, 39e année

« *Artiste assez connu, las des liaisons vulgaires, désire union avec jeune femme intelligente ennemie des banalités.* » A la fin du XIXe siècle, les quatrièmes pages des journaux se couvrent de petites annonces de ce genre, condamnées par une grande partie de la classe politique. Hannah Frydman et Claire-Lise Gaillard, dans le dossier qu'elles dirigent, montrent cependant que ces petits textes sont des portes d'entrée dans les crispations d'un siècle tiraillé entre la liberté de la presse et la volonté de garantir un ordre moral. Ainsi le sénateur René Bérenger, en 1897, dénonce-t-il cette « *Bourse de la débauche* », appelant à renforcer l'arsenal législatif contre ces écrits où s'étalent amours contrariées, clandestines, secrètes et interdites.

Le rire qui accompagne les lectures publiques de ces annonces, destinées à les dénoncer, est, selon les auteures, cathartique : c'est qu'elles disent, aussi, la porosité nouvelle entre sphère publique et sphère privée, tandis qu'arnaqueurs et publicitaires envahissent ces pages et font de l'intime un objet marchand.

A lire aussi dans ce numéro un article d'Ulrike Krampl sur la petite annonce comme outil de communication de la monarchie dans la presse européenne au XVIIe siècle.

200 ans de questions sur les retraites

Revue d'histoire de la protection sociale n° 13, 2020/1

Depuis la Caisse nationale de prévoyance, créée en 1793 par les révolutionnaires, la question des retraites revient périodiquement sur le devant de la scène politique française.

En 1849 un projet de caisse nationale des retraites est élaboré, au profit des ouvriers et des domestiques (et de leurs veuves). Dès 1850 ce projet, d'abord limité à un seul groupe social, est élargi et détourné par d'autres. Pour Patrick Fridenson, là se niche déjà la tension fondamentale du débat français sur le sujet, entre un régime de base (ou général) et des régimes particuliers – ce qui explique que la Sécurité sociale de 1945 soit bien incapable d'appliquer son projet universaliste aux retraites.

Ce numéro spécial, qui allie anciens articles republiés (et notamment ceux de Pierre Laroque, cofondateur de la Sécurité sociale, qui livre une « analyse d'époque ») et études nouvelles, entend donner de la perspective aux débats actuels et les replacer dans un temps plus long, interrogeant la société de la longévité dans laquelle nous sommes entrés. ■

Lettres de l'étranger

En défense de la polygamie

En 1844, en Nouvelle-Angleterre, Belinda Hilton abandonna son mari pour rejoindre un mormon polygame et prosélyte, Parley P. Pratt. Lequel eut au total 13 épouses et 30 rejetons. En explorant l'histoire de la polygamie dans les premiers temps de l'Amérique, Sarah M. S. Pearsall, de l'université de Cambridge, invite ses lecteurs à reconsidérer l'opprobre dont cette pratique est l'objet. De fait, Belinda Hilton publia un manifeste intitulé *En défense de la polygamie, par une dame de l'Utah*. Ses arguments étaient d'abord théologiques, la polygamie étant sacralisée par la Bible. Elle protège aussi les femmes de la tentation de l'adultère et favorise une saine coopération entre épouses pour les tâches ménagères et l'éducation des enfants. Par rapport aux plaies de la monogamie, la polygamie était vécue comme une libération. A lire dans le *New York Review of Books* du 9 avril 2020.

« College » et start-up

Les universités américaines dominent le marché mondial de l'enseignement supérieur, accumulent les prix Nobel et affichent une richesse insolente. Les origines de ce succès, qui remonte au XIXe siècle, sont peu connues. Elles sont liées à une triple compétition : entre les spéculateurs fonciers de la « frontière », entre les Églises protestantes et entre les administrateurs des *colleges*. Pour attirer les acheteurs de terrains dans les bourgades naissantes, rien de tel que la création d'un *college*. Pour favoriser celle-ci, rien de tel que de jouer sur la rivalité entre les Églises. Et pour attirer des étudiants solvables, rien de tel que de gérer son *college* comme une start-up. L'histoire est racontée par un professeur à Stanford dont l'un des ancêtres a dirigé une université pendant vingt-cinq ans au milieu du XIXe siècle.
A lire dans *Books*, octobre 2020.

Olivier Postel-Vinay

Bande dessinée

« L'affaire de Hautefaye »

Gelli revient sur le lynchage d'Alain de Monéys par des villageois en Dordogne le 16 août 1870.

Mangez-le si vous voulez
Gelli Delcourt, 2020.

L'album du dessinateur Gelli se présente, à juste titre, comme l'adaptation d'un roman de Jean Teulé publié en 2009 : *Mangez-le si vous voulez* (Julliard). Dans un style d'une totale noirceur – qui n'est pas sans évoquer les *Idées noires* de Franquin –, Gelli est fidèle au ton du livre, qui s'inspire d'un fait divers atroce situé au cœur de ce moment aujourd'hui bien oublié que fut « la guerre de 70 ».

A ce stade, les lecteurs et lectrices de *L'Histoire* seront nombreux à retrouver le souvenir d'un ouvrage paru bien avant le roman de Jean Teulé. Un livre d'histoire, comme on dit, et ici doublement puisqu'il nous racontait une histoire tout en nous livrant les éléments permettant d'en éclairer les tenants et les aboutissants. L'intelligence historique en question a un nom, celui d'Alain Corbin, auteur, en 1995, du *Village des cannibales* – que j'ai eu le plaisir de rééditer en 2016 (*Alain Corbin. Une histoire des sens*, Robert Laffont, « Bouquins »).

Unité de lieu, de temps, d'action : la scène se passe à Hautefaye, en Dordogne, à la frontière de la Vienne, et le crime tient tout entier dans les quelques heures qui, le 16 août 1870, jour de foire – le plus important est là –, séparent l'entrée dans le bourg d'un jeune aristocrate des environs, Alain de Monéys, de sa mort, après plusieurs heures de lynchage.

Une lecture éprouvante

Hautefaye est, en temps ordinaire, une commune de 400 habitants (et non de 45, comme il est dit dans l'album), mais nous ne sommes pas en un temps ordinaire. D'une part la foire de la Saint-Roch y rassemble ce jour-là 600 à 700 personnes et, de l'autre, nous sommes un mois après le début de la guerre déclarée par la France à la Prusse. Mettant le comble à une année d'anxiété qui a vu la sécheresse frapper durement les récoltes et le bétail, les premières nouvelles du désastre commencent à arriver. Les manipulateurs d'opinion publique (comme le colporteur Brethenoux) et les meneurs de la foule réunie à l'occasion (comme le maréchal-ferrant Chambord) sont, à l'instar de la majorité des paysans français à cette date, des sujets fidèles de l'empereur. En leur sein renaît la figure du traître, ici du « Prussien », doublé d'un républicain supposé. L'alcool aidant, Monéys sert de bouc émissaire. L'album déroule le récit de son long supplice, susceptible d'une lecture anthropologique autant que sociologique mais dans le détail duquel on préfère ne pas rentrer. « L'affaire de Hautefaye » ouvre, évidemment, un abîme sous les pas des humanistes, pris ici à front renversé, face à un « peuple » patriote et monarchiste – disons le mot, populiste –, qui règle symboliquement ses comptes avec les gens du château, comme il pourra le faire à l'époque de l'« affaire Dreyfus » avec les Juifs.

L'album de Gelli est d'une lecture éprouvante – ce qui est un compliment – mais il est étrange que nulle part n'y soit prononcé le nom d'Alain Corbin, non plus que celui du premier historien de cette tragédie, Georges Marbeck. Il se termine par une notation intéressante, voire fascinante : la messe anniversaire du 16 août 1970 où, dans l'église de Hautefaye, se retrouvèrent côte à côte des descendants de la victime et de ses bourreaux. A chacun d'en tirer la conclusion qu'il voudra. ■

Pascal Ory
Professeur émérite à l'université Paris-I

À LIRE AUSSI CE MOIS-CI

Che. Une vie révolutionnaire
J. L. Anderson, J. Hernandez, Vuibert, 2020.

L'Arbre nu
Keum Suk Gendry-Kim, Les Arènes, 2020.

© DELCOURT 2020

Classique

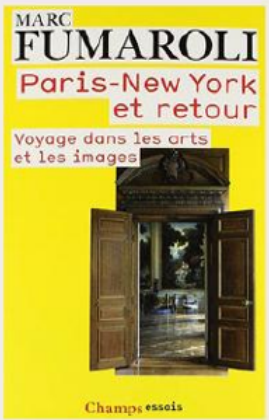
« Paris-New York et retour » de Marc Fumaroli

Mort le 24 juin 2020, Marc Fumaroli fustige, en New York, la profusion d'images devenues marketing.

Par Hervé Duchêne*

LA THÈSE

Spécialiste de rhétorique, Marc Fumaroli n'en conçoit pas l'étude sans associer l'œil et la voix, sans marier les mots avec les images. Après *L'École du silence* (1999), un essai sur les chefs-d'œuvre de l'art sacré au Grand Siècle et *Peinture et pouvoirs* (2007), *Paris-New York et retour. Voyage dans les arts et les images* prolonge son périple dans le monde des arts, mais à l'époque contemporaine, le temps d'une « saison américaine » entamée à l'automne 2007 et suivie d'un « semestre parisien ». Tout commence avec le regard porté sur une publicité par un piéton attendant l'autobus. Elle présente un tableau de Van Gogh dans le cadre d'un téléviseur pour en vanter les mérites. Cette expérience d'un Candide sous l'Abribus est fondatrice. Le chef-d'œuvre, reproduit de manière mécanisée par le biais de l'affiche publicitaire, est au service de l'industrie des écrans plats ; il n'a plus d'autre fonction que de faire vendre.



Fayard, 2009, rééd. Flammarion, « Champs essais », 2011.

Retravaillant notes et impressions en un récit continu, Marc Fumaroli soutient une thèse : la révolution numérique achève de ruiner le prestige des productions artisanales. Ce critique de la modernité, inspiré par le Baudelaire censeur de la photographie, oppose les usages traditionnels des arts figurés dans la Vieille Europe et les pratiques de la capitale de la vie moderne. Cette dernière impose au monde des images industrielles à la solde d'un divertissement généralisé. Jadis, la contemplation des œuvres se faisait dans le silence de l'*otium*, le loisir réfléchi des Anciens. Aujourd'hui circulent une profusion d'images répandues dans le bruit par des entreprises de spectacle. C'est le triomphe de l'Américain Barnum, fondateur du cirque éponyme. Partout, à grands coups d'opérations marketing, on célèbre de fausses valeurs qui entretiennent par leur productivité une soif de profit : Jeff Koons, ce Walt Disney au petit pied, Andy Warhol et sa Factory factice, Louise Bourgeois et *« ses hideuses crottes de bronze »*.

CE QU'IL EN RESTE

Ce millefeuille composé à la diable serait indigeste sans la cruauté et l'ironie d'un fin connaisseur des États-Unis, de ses musées, de ses monuments et de ses universités. Décrits avec bienveillance, les campus américains sont les derniers refuges pour les humanistes de la vieille école. Si la vision d'ensemble est gâchée par les rancœurs d'un anti-Moderne, on admire les analyses de détail d'un livre qui vaut par ses morceaux choisis. Il faut citer les pages célébrant les monuments néoclassiques de cette Rome idéale que se trouve être Washington. Ou le développement sur les images chez saint Augustin. Cette conception, où Dieu se montre avec un visage humain, conduit à l'affirmation de la présence divine de l'icône dans l'art orthodoxe ; elle inspire aussi une propédeutique à l'élévation des esprits, au temps où le système des beaux-arts était gouverné par l'Église romaine. ■

* *Professeur à l'université de Bourgogne (Dijon)*

HANNAH ASSOULINE/OPALE/LEEMAGE

Marc Fumaroli

Né en 1932 dans une famille d'origine corse, il a passé son enfance au Maroc, où ses parents fonctionnaires sont en poste. Il retrouve Marseille, sa ville natale, pour des études en khâgne au lycée Thiers. Agrégé des lettres en 1958, le jeune appelé sert comme officier en Algérie. En 1963, pensionnaire de la Fondation Thiers, il prépare une thèse sur Corneille en son temps. Elle lui vaut une chaire d'histoire littéraire à la Sorbonne en 1976. Il est élu en 1986 professeur au Collège de France, où il explore les rapports entre rhétorique et société en Europe. Publié en 1991, *L'État culturel* fustige une religion moderne des arts dont André Malraux est le pontife et Jack Lang le grand prêtre. Ce pamphlet remporte un grand succès public. Élu membre de l'Académie française en 1995, ce réactionnaire de charme devient membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres trois ans plus tard. Cet amoureux des humanités s'est éteint le 24 juin 2020.

@ Retrouvez tous les « Classiques » sur www.lhistoire.fr

GUIDE *Sorties*

■ Expositions *p. 90* ■ Cinéma *p. 94* ■ Médias *p. 96*

Expositions

Pharaon en majesté

Aix-en-Provence expose l'intégralité de son fonds égyptien, stèles monumentales et menues statuettes, dans un parcours remanié.

C'est avec quelques mois de retard – un instant pour une civilisation multimillénaire… – que le musée Granet propose son exposition sur l'art de l'Égypte ancienne. L'institution, il est vrai, est riche en ce domaine (153 objets) et l'intégralité de sa collection se déploie au fil de salles thématiques. L'essentiel du fonds provient d'érudits qui se sont précocement constitué des cabinets de curiosités ensuite acquis par la ville, tels les Fauris de Saint-Vincens, présidents à mortier au parlement de Provence. L'un, notamment, avait acheté deux splendides parois de mastaba à Balthasar de Bonnecorse, consul en Égypte et en Syrie au XVIIe siècle. L'humaniste Nicolas Claude Fabri de Peiresc (1580-1637), passionné d'archéologie, Jean-Baptiste Bourguignon de Fabregoules, ou l'artiste François Marius Granet, dont le musée porte le nom, complètent le panorama des acquéreurs. C'est à eux que l'exposition consacre sa première partie, dans un décor d'un vert mat qui rappelle les murs cossus des hôtels particuliers aixois à la fin de l'Ancien Régime. La partie consacrée à l'écriture montre des fac-similés de papyrus issus de l'atelier aixois de François Sallier (que fréquentait Champollion), l'occasion de revenir sur le déchiffrement des hiéroglyphes.

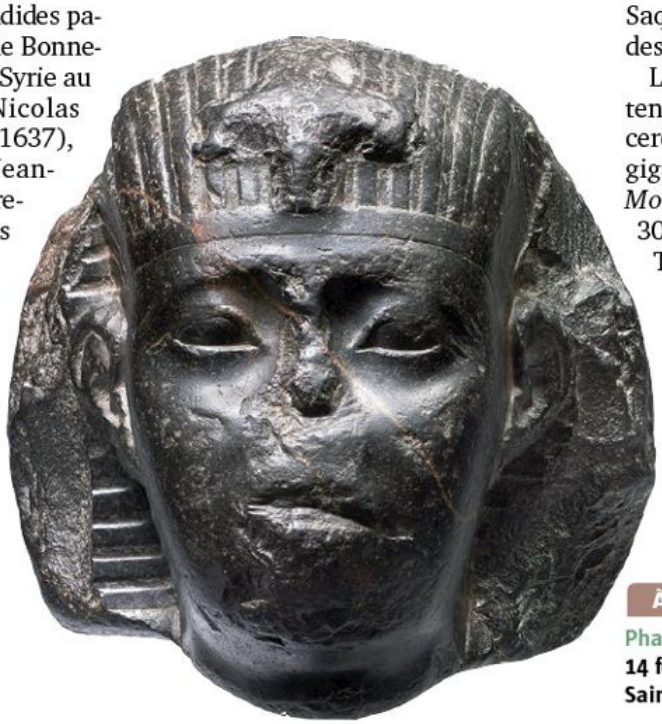
Culte des animaux

La salle suivante s'intéresse aux pharaons, avec une très belle statue de granite rose appartenant au Louvre, haute de 2 mètres et représentant un souverain de la dynastie des Ramessides (1292-1070 av. J.-C.). Comme de son vivant, il est entouré de scribes, fonctionnaires et serviteurs qui illustrent le fonctionnement de l'État. Les dieux aussi l'accompagnent, ainsi Osiris, Isis et Horus, présents par des statues, des bustes, des amulettes. Le culte des animaux n'est pas oublié, avec un chat, un ibis, un crocodile et, en vedette, un varan du Nil momifié dont les amateurs pourront apprécier la tomographie (vue en coupe) pour comprendre le procédé d'embaumement. Une attention particulière est portée au culte d'Apis, le taureau sacré vénéré dans le serapeum de Saqqarah, grâce à un groupe en bronze, des statuettes et des stèles.

La vie après la mort est le thème – attendu – de la dernière partie, avec le cercueil de Ptahirdis et sa momie et le gigantesque (18 m de long) *Livre des Morts* d'époque ptolémaïque (332-30 av. J.-C.) qui accompagnait la dame Tabaakhet dans son dernier voyage.

Une exposition exceptionnelle qui soigne également la partie pédagogique. Une version d'*Assassin's Creed* réjouira certains ! Le musée prévoit toute une saison égyptienne, avec films, conférences et lectures de textes anciens, suspendue aux mesures sanitaires. ■

Huguette Meunier



■ Ci-contre : tête de pharaon du VIe siècle av. J.-C. en diorite ; en haut : carpe du Nil momifiée dans son cercueil en bois.

À VOIR

Pharaon, Osiris et la momie **jusqu'au 14 février 2021 au musée Granet, place Saint-Jean-de-Malte, Aix-en-Provence (13).**

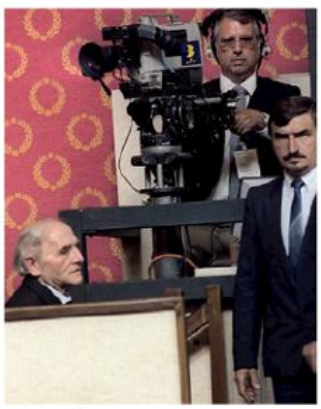
© 2019 MUSÉE GRANET, AIX-EN-PROVENCE/HERVÉ LEWANDOWSKI – © 2019 MUSÉE GRANET, AIX-EN-PROVENCE/HERVÉ LEWANDOWSKI

© 2019 MUSÉE GRANET, AIX-EN-PROVENCE/ HERVÉ LEWANDOWSKI

Stèle d'Isetemdinakht en calcaire peint et doré, représentant Osiris et Isis (première moitié du VII^e siècle av. J.-C.).

La caméra dans le prétoire

Comment filmer un procès ? Un enjeu tant mémoriel, juridique qu'historique.



Procès Barbie en 1987.

La « loi Badinter » de juillet 1985 autorise, sous conditions, le retour des caméras dans les prétoires français. Après le procès Barbie de 1987, douze autres procès ont été filmés en raison de leur « *intérêt pour la constitution d'archives historiques de la justice* ». Une sélection de ces 2 600 heures d'enregistrements est présentée aux Archives nationales à partir du 15 octobre.

Les images sont des sources précieuses pour l'histoire des procès. Elles rendent au plus juste l'atmosphère des prétoires et dévoilent la coprésence des acteurs sur la scène judiciaire. Elles offrent une expérience sensible des audiences, inscrite à même les visages et les corps ; elles saisissent l'intensité d'un moment dans le tremblé d'une voix, la vivacité d'un geste, l'éclat d'un regard. En outre, dans les systèmes judiciaires qui n'autorisent pas la retranscription des débats, les enregistrements audiovisuels sauvent de l'oubli les échanges et les mots prononcés.

Mais les images des procès sont aussi et surtout les archives des manières de filmer. Celles-ci varient considérablement selon les époques et les pays, reflétant la diversité des systèmes politiques, des philosophies du droit, des conceptions de la justice. Ainsi les images virtuoses et glaçantes des procès-spectacles soviétiques des années 1930, tournées par des cinéastes aguerris participant à la mise en scène, sont-elles aux antipodes des vues aseptisées prises par les techniciens de la justice internationale pilotant en régie des caméras de plafond.

En France, dans la première moitié du xx^{e} siècle, les appareils de prise de vues étaient autorisés dans les prétoires. Les opérateurs d'actualités « couvraient » les procès pour la presse sans trop se soucier de la dignité des débats. En 1954, les cameramen furent bannis des prétoires après les débordements médiatiques du procès Dominici. Leurs excès éclairent l'esprit de la « loi Badinter », conçue dans une visée anti-spectacle qui préconise la « neutralité » du dispositif d'enregistrement et proscrit tout effet de dramatisation.

Si le corpus d'images présenté aux Archives nationales s'inscrit dans la période récente des années 1987-2018, l'exposition propose néanmoins un retour dans le temps avec des prises de vues de Nuremberg (1945-1946) et du procès Eichmann (1961). Le contre-champ sur le tribunal militaire international sera peut-être l'occasion de corriger une légende tenace qui prétend que ces images furent tournées par le cinéaste John Ford. La véritable histoire du filmage de Nuremberg est peut-être moins glamour mais elle est tellement plus passionnante. ■

Sylvie Lindeperg

À VOIR

Filmer les procès, un enjeu social **Du 15 octobre 2020 au 14 mai 2021 aux Archives nationales, Pierrefitte-sur-Seine (93) et Paris.**

A voir aussi

Lumière ! Le cinéma inventé
Jouets optiques du xix^{e} siècle, affiches, autochromes et vues panoramiques ou en relief sont au programme de cette épopée du cinématographe. Comme la diffusion des 1 422 films des frères Lumière.
Jusqu'au 3 janvier 2021 au Palais Lumière, quai Charles-Albert-Besson, Évian (74).

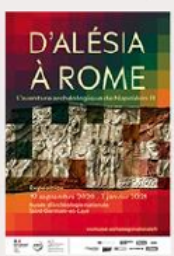
Wisigoths. Rois de Toulouse
En 419, les Wisigoths sont installés dans le sud-ouest de la Gaule par l'empereur romain Honorius. Cette exposition riche de 250 objets présente les dernières avancées archéologiques.
Jusqu'au 27 décembre 2020 au musée Saint-Raymond, place Saint-Sernin, Toulouse (31).

@ **Plus d'expositions sur www.lhistoire.fr**

Pour nos abonnés

Saint-Germain-en-Laye

NOUVELLES DATES DU 19 SEPTEMBRE 2020 AU 3 JANVIER 2021



D'Alésia à Rome. L'aventure archéologique de Napoléon III

30 entrées sont offertes aux abonnés de *L'Histoire*

Inscription : privilege-abonnes@histoire.presse.fr

Musée d'Archéologie nationale
château, place Charles-de-Gaulle,
78100 Saint-Germain-en-Laye

Retrouvez sur le site de *L'Histoire* l'article sur l'exposition publié dans le numéro 470 (avril 2020).

En vous inscrivant à l'adresse privilege-abonnes@histoire.presse.fr, vous pourrez recevoir la newsletter et les informations de L'Histoire.

AFP

VILLENEUVE LOUBET

INVITÉ D'HONNEUR :
JEAN-CHRISTIAN PETITFILS

6e SALON DU LIVRE D'HISTOIRE

23, 24 ET 25 OCTOBRE 2020 10H>19H

SOIRÉE D'OUVERTURE
VENDREDI 23 À 18H30

ENTRÉE LIBRE

PÔLE CULTUREL
AUGUSTE ESCOFFIER

VILLENEUVELOUBET.FR

Région Provence-Alpes-Côte d'Azur

Le Point · Historia · L'Histoire · France bleu

VilleneuveLoubet
COUR NATURE DE LA CÔTE D'AZUR

Cinéma

Michel-Ange dépouillé

Le réalisateur russe Andreï Konchalovsky laisse de côté l'inspiration et le génie de l'artiste florentin pour montrer les conditions, sociales, économiques et psychologiques, de son œuvre dans l'Italie du XVIe siècle.

Il y a cinquante-cinq ans le jeune scénariste Andreï Konchalovsky travaillait avec son ami Tarkovski au récit de la vie du peintre d'icônes Andreï Roublev, l'un des plus grands films sur l'art et l'histoire jamais réalisé. Au crépuscule de sa vie de cinéaste, le même Andreï Konchalovsky retrouve cette veine et signe une biographie de Michel-Ange avec le souci constant de replonger la carrière du génie toscan dans le contexte tumultueux et changeant de l'Italie de la Renaissance.

A Florence, Michelangelo Buonarroti rencontre maintes difficultés pour achever l'éprouvant et coûteux chantier du plafond de la chapelle Sixtine. Lorsque son principal commanditaire meurt, le pape Jules II, de la famille Della Rovere, l'artiste est obsédé par l'idée de trouver le meilleur marbre possible pour terminer son tombeau. Le nouveau pape, Léon X, de la famille rivale des Médicis, l'oriente fermement vers un nouveau chantier, qu'il juge prioritaire : la façade de la basilique San Lorenzo de l'architecte Brunelleschi. Michel-Ange est désormais tiraillé entre ses fidélités contradictoires aux familles de ses commanditaires, dont les désirs semblent inconciliables. Mais il doit aussi composer avec ses fournisseurs, en marbre notamment, dont il a besoin et qui en profitent, avec les élèves de son atelier, dont les jalousies virent parfois au pugilat, au vol, voire à la tentative d'assassinat, et avec les villes ou principautés qui l'accueillent ou le chassent, en fonction de leurs richesses ou de leurs politiques municipales.

Un chef d'entreprise angoissé

Le film d'Andreï Konchalovsky, outre sa maîtrise formelle, vise à cette reconstitution précise des tourments de Michel-Ange, qui ne cesse, parfois à travers hallucinations et crises mystiques, d'interroger la morale de son art de la manière la plus concrète. Ce n'est pas l'inspiration de l'artiste qui intéresse le cinéaste ni la puissance de son génie créateur, mais leurs conditions sociales, économiques, psychologiques. Le film cherche à se tenir à hauteur d'homme, avec ses contradictions et ses contraintes, ses superstitions et ses exaltations, ses négociations et ses compromis permanents.

On voit donc Michel-Ange en chef d'entreprise, en meneur d'hommes, être vivant, roué et angoissé, davantage que poète inspiré. L'accent est également mis sur les rapports familiaux, avec son père et ses trois frères, et sur la collectivité du travail, à l'atelier, *via* la communauté des jeunes gens qui dépendent du bon suivi des commandes. Déplacer ainsi le regard permet de mieux comprendre une époque, violente et mystique, savoureuse et riche, entrelacement constant du primitif le plus cruel et de la civilisation la plus raffinée.

S'appuyant sur les travaux d'Antonio Forcellino, auteur de *Michel-Ange. Une vie inquiète* (Seuil, 2006), Andreï Konchalovsky, en huit années de recherches, a su retrouver cette ambiance par un soin vigilant concernant l'exactitude des costumes, des lieux, des accessoires, des décors. Son équipe a retrouvé les carrières de marbre d'autrefois, notamment à Monte Altissimo, où le film a été en partie tourné, dénichant cette pierre au *« grain homogène, cristallin, évoquant le sucre »* que Michel-Ange aimait tant sculpter, *« ce marbre tellement vivant qu'on attend qu'il se réveille »*. De même ont été minutieusement reconstitués le port de Carrare, la maison Buonarroti à Florence et les ateliers de Macel de Corvi, enfin la chapelle Sixtine et certaines des sculptures du tombeau de Jules II.

On retrouve un pareil souci dans le choix des comédiens et des figurants, bien souvent guidé par les tableaux d'époque, notamment le portrait de Michel-Ange par Daniele da Volterra.

■ Le Michel-Ange d'Andreï Konchalovsky est moins un artiste qu'un homme miné par les soucis, comme ceux que lui cause la jalousie des élèves de son atelier.

JEAN VIGO ITALIA/THE ANDREI KONCHALOVSKY FOUNDATION/RAI CINEMA/ALISHER USMANOV/UFO DISTRIBUTION

On y reconnaît un artiste épuisé, habité, vieilli. Dans cette image inspirante il n'est pas difficile de voir apparaître en filigrane, telle une clé d'interprétation, le visage de Pasolini, avec son nez de boxeur. Alberto Testone, qui joue Michel-Ange et propose une composition étonnante, a d'ailleurs déjà interprété Pasolini dans une fiction, et tourné lui-même un documentaire, *Fatti corsari* (2012), sur l'auteur de *Théorème*. Il incarne ici une véritable pensée de l'art qui tourne à l'obsession : pour comprendre une œuvre, que ce soit celle de Michel-Ange ou de Pasolini, il faut savoir passer par l'histoire. ■

Antoine de Baecque

À VOIR

Michel-Ange

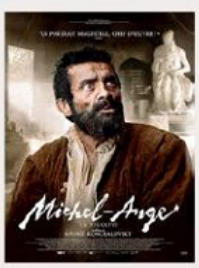
A. Konchalovsky, en salles le 21 octobre.

Pour nos abonnés

UFO DISTRIBUTION

13 OCTOBRE
20 HEURES

Paris



Michel-Ange
d'Andreï Konchalovsky

Avant-première suivie d'une discussion avec **Antoine de Baecque**, historien du cinéma, et **Nadeije Laneyrie-Dagen**, historienne de l'art et professeure à l'École normale supérieure

25 places sont offertes aux abonnés de *L'Histoire*

Inscription : privilege-abonnes@histoire.presse.fr

Cinéma Le Champo,
51, rue des Écoles, 75005 Paris

www.cinema-lechampo.com

En vous inscrivant à l'adresse privilege-abonnes@histoire.presse.fr, vous pourrez recevoir la newsletter et les informations de L'Histoire.

En kiosque le 1er octobre 2020

Une réalité médiévale, un rêve romantique

Avec
Jean-Louis Biget, Jacques Berlioz
Patrick Boucheron, Johann Chapoutot,
Tommaso di Carpegna Falconieri,
Claude Gauvard, Véronique Gazeau,
Jacques Le Goff, Jean-Michel Leniaud,
Florian Mazel, Yann Potin, Pierre Ragon,
Roland Recht, Nicolas Reveyron,
Anne-Marie Thiesse, Michel Winock,
Jean Wirth, Richard Wittman.

Disponible aussi sur www.lhistoire.fr et sur tablette et smartphone

KKK, les apôtres de la haine

Un documentaire de David Korn-Brzoza retrace l'histoire de la société secrète blanche.

■ Des klansmen durant l'entre-deux-guerres. Cette période marque l'apogée du Ku Klux Klan, avec 4 millions de membres.

KKK, trois initiales qui claquent comme des coups de feu. Trois lettres qui symbolisent la haine et la xénophobie. L'abolition de l'esclavage qui découle de la guerre de Sécession est intolérable pour les propriétaires de plantations sudistes, car elle remet en cause leur identité et leur appartenance à la caste supérieure.

Dans la ville de Pulaski, au Tennessee, des vétérans sudistes d'origine écossaise décident, en 1865, de fonder une société secrète. Dans un premier temps, il s'agit surtout de se retrouver pour boire, discuter et faire des canulars. Sauf que, rapidement, tout cela dégénère. Le Ku Klux Klan fait des émules. Des petites organisations paramilitaires se postent de façon à empêcher les Africains-Américains d'accéder aux bureaux de vote. Puis, de l'intimidation ces groupes passent aux meurtres et aux lynchages.

La violence atteint son paroxysme en 1868, avec plus de 1 000 meurtres commis en quatre semaines. Washington décide de réagir en envoyant l'armée fédérale dans le Sud pour protéger les électeurs noirs. Le Klan est officiellement détruit en 1872.

Dans ce documentaire, David Korn-Brzoza retrace l'histoire du Ku Klux Klan, qui renaît périodiquement de ses cendres. Grâce aux images d'archives, aux analyses d'historiens et de sociologues, aux témoignages d'anciens klansmen et d'experts de l'extrême-droite américaine, il montre que cette organisation – dont les chefs n'hésitent pas à s'exhiber le visage découvert – a lourdement pesé dans le paysage politique, économique ou judiciaire des États du Sud.

Totalisant jusqu'à 4 millions de membres dans les années 1920, le Ku Klux Klan a perdu son impunité depuis les années 1990. Néanmoins, les suprémacistes blancs, apôtres de la haine, sévissent toujours aux États-Unis. Comme les crimes racistes. ■

Olivier Thomas

À VOIR

Ku Klux Klan. Une histoire américaine
D. Korn-Brzoza, le mardi 20 octobre à 20 h 50 sur Arte.

Radio-Télé

Concordance des temps
Jean-Noël Jeanneney accueille Michel Pastoureau pour évoquer « Le taureau, emblème et enjeu dans les sociétés » *(cf. p. 22).*
Le samedi 17 octobre à 10 heures sur France Culture.

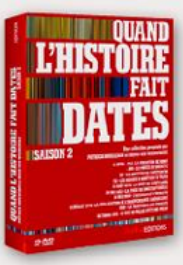
Vannes, 1955, au cœur de l'épidémie
Daniel Debuigny, âgé de 18 mois, est hospitalisé pour une forte fièvre et une éruption cutanée. Son père, sergent parachutiste de retour d'Indochine, lui a transmis la variole. Ce documentaire de Christophe Cocherie retrace le combat contre l'épidémie qui se propage à Vannes puis à Brest.
Le lundi 19 octobre 2020 à 20 h 40 sur Histoire.

Iwo Jima, l'enfer du Pacifique
Le 19 février 1945 débuta la bataille d'Iwo Jima, au cours de laquelle périrent près de 7 000 Américains et 22 000 Japonais. Une bataille intense et barbare pour prendre pied sur une île forteresse, l'un des ultimes remparts de la défense du Japon.
Le dimanche 25 octobre à 20 h 40 sur Toute l'histoire.

@ Plus d'émissions sur **www.lhistoire.fr**

Pour nos abonnés

arte EDITIONS
« Quand l'histoire fait dates » Saison 2



10 nouveaux épisodes de la collection proposée par **Patrick Boucheron** et **Denis van Waerebeke**

5 coffrets DVD sont offerts aux abonnés de *L'Histoire*

Écrire à privilege-abonnes @histoire.presse.fr
En vous inscrivant à l'adresse privilege-abonnes@histoire.presse.fr, vous pourrez recevoir la newsletter et les informations de L'Histoire.

WASHINGTON, LIBRARY OF CONGRESS

33 GRANDS TITRES DE PRESSE PRIX IMBATTABLE !

PRIX UNIQUE **39€** l'abonnement

Jusqu'à **-77%** de remise

ruedesétudiants
JE SUIS ÉTUDIANT, JE M'ABONNE

BULLETIN D'ABONNEMENT ÉTUDIANT

A renvoyer complété et accompagné de votre règlement, sous enveloppe non affranchie à :
RUE DES ETUDIANTS - LIBRE REPONSE 82532 - 75803 PARIS CEDEX 08

PAHIS20

1. COCHEZ LE OU LES ABONNEMENTS QUE VOUS CHOISISSEZ

ACTUALITÉ INTERNATIONALE

- ☐ **Courrier international** | Hebdomadaire | 26 nos
- ☐ **Time** | Hebdomadaire | 35 nos
- ☐ **Le Monde diplomatique** | Mensuel | 12 nos
- ☐ **Vocable** | Bimensuel | 21 nos
  ☐ Anglais ☐ Allemand ☐ Espagnol (cochez l'édition choisie)

ACTUALITÉ GÉNÉRALE

- ☐ **Le Monde Sélection hebdomadaire** Hebdomadaire | 26 nos
- ☐ **Alternatives Economiques** | Mensuel | 11 nos
- ☐ **L'Obs** | Hebdomadaire | 26 nos
- ☐ **Le 1** | Hebdomadaire | 39 nos
- ☐ **Politis** | Hebdomadaire | 18 nos + web illimité + 1 hors-série en version num
- ☐ **Society** | Bimensuel | 24 nos

CULTURE GÉNÉRALE

- ☐ **L'éléphant** | Trimestriel | 3 nos
- ☐ **Sciences Humaines** | Mensuel | 11 nos
- ☐ **Philosophie magazine** | Mensuel | 8 nos
- ☐ **Zadig** | Trimestriel | 3 nos
- ☐ **Papiers** | Trimestriel | 4 nos

SCIENCES

- ☐ **Sciences et Avenir** | Mensuel | 10 nos + 1 n° double + 4 hors-séries
- ☐ **Science & Vie** | Mensuel | 12 nos + web illimité
- ☐ **Sport & Vie** | Bimestriel | 6 nos + 2 hors-séries

DÉBATS

- ☐ **L'Economie politique** | Trimestriel | 6 nos
- ☐ **Futuribles** | Bimestriel | 3 nos
- ☐ **La Revue des Deux Mondes** | Mensuel | 6 nos
- ☐ **Études** | Mensuel | 6 nos

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE

- ☐ **L'Histoire** | Mensuel | 10 nos + 1 n° double
- ☐ **Histoire & Civilisations** | Mensuel | 11 nos
- ☐ **Population & Avenir** | Bimestriel | 7 nos
- ☐ **La Revue Urbanisme** | Trimestriel | 6 nos

ART ET PASSION

- ☐ **Beaux Arts magazine** | Mensuel | 10 nos
- ☐ **Connaissance des arts** | Mensuel | 8 nos
- ☐ **Ideat** | Bimestriel | 10 nos
- ☐ **Polka** | Trimestriel | 6 nos
- ☐ **Les Inrockuptibles** | Hebdomadaire | 26 nos
- ☐ **Télérama** | Hebdomadaire | 21 nos
- ☐ **So Foot** | Mensuel | 10 nos

2. TOTAL DE MA COMMANDE

Merci de vérifier si vous avez coché la ou les revues souhaitée(s).

☐ 1 abonnement → 39 € ☐ 3 abonnements → 99 €
☐ 2 abonnements → 69 € ☐ autre (30 € par abonnement supplémentaire),
soit _____ abonnements → Total _____ €

3. MES COORDONNÉES - Merci d'écrire en majuscule.

☐ M ☐ Mme Nom _____
Prénom _____
Adresse (France métropolitaine seulement) _____
_____
Code Postal |_|_|_|_|_| Ville _____
Email _____

J'accepte de recevoir par email des offres de Rue des Etudiants ☐ oui ☐ non
J'accepte de recevoir par email des offres des partenaires de Rue des Etudiants ☐ oui ☐ non

4. JE RÈGLE LA SOMME DE

☐ 39€ ☐ 69€ ☐ 99€ ☐ autre montant _____ €
par : ☐ Chèque à l'ordre de Rue des Etudiants

☐ CB ☐ Visa ☐ Mastercard

N° |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_|

Date d'expiration |_|_| |_|_|

Cryptogramme (Les 3 chiffres au dos de votre carte) |_|_|_|

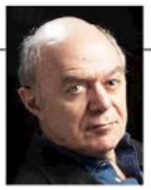
Date et signature obligatoires :

En retournant ce formulaire, vous acceptez que Rue des Etudiants, responsable de traitement, utilise vos données pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions commerciales. Pour connaître les modalités de traitement de vos données et d'exercice de vos droits (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse http://www.ruedesetudiants.com/ ou écrivez à notre DPO – 67/69 avenue Pierre-Mendès France - 75013 Paris ou dpo@groupelemonde.fr.

Je certifie être étudiant(e) ☐ Année d'étude _____
Filière _____

Offre valable jusqu'au 30 juin 2021.

Abonnez-vous encore plus vite sur ruedesetudiants.com



Camille de Toledo, la fiction et l'archive

Dans son roman Thésée, sa vie nouvelle, *l'écrivain enquête sur le passé familial, des marranes aux massacres du XX^e^ siècle.*

De toutes les histoires que sa mère lui racontait dans son enfance, Camille de Toledo avoue avoir surtout conservé celle de Thésée. Puissante et durable fut l'empreinte du roi mythique d'Athènes, inoubliable fut la voile noire qu'il omit de changer après avoir vaincu le Minotaure, ce qui entraîna la mort volontaire de son père Égée. Cet écrivain européen de langue française (comme il tient à se présenter), universitaire passionné de traduction et de littérature comparée né en 1975, en a fait l'*arkhè*, à la fois origine, fondation et principe, de son roman *Thésée, sa vie nouvelle* (Verdier), l'un des livres les plus bouleversants de la rentrée littéraire. La fiction y côtoie sans cesse l'archive, accordant ainsi un soubassement mythologique à la reconstitution de l'histoire familiale.

Un homme fêlé qui n'a de cesse de se confronter au Minotaure pour s'émanciper d'un passé trop lourd

Ce journal d'enquête, qui se déploie à travers la recherche d'identité, la transmission, l'obsession généalogique, est porté par une langue si puissante qu'on le reçoit comme une coulée poétique scandée par le ressassement des noms et un leitmotiv lancinant : *« Qui commet le meurtre d'un homme qui se tue ? »* Le narrateur est hanté par la fatalité quasi génétique qui poursuit les siens, des marranes rescapés de l'Inquisition espagnole aux survivants des guerres et massacres du XX^e^ siècle. Pour fuir un passé de souvenirs dont il ne veut plus, afin d'essayer de comprendre cet acharnement du destin contre sa famille après que son frère s'est pendu à 33 ans, il se réfugie à Berlin avec sa petite famille dans l'espoir d'y cicatriser ses plaies à l'âme ; pourtant, dans cette ville pleine de traces où l'on se sent *« cerné par l'histoire »*, le passé ressurgit à chaque coin de rue.

Il a emporté avec lui trois boîtes d'archives, une pour chacun des siens – frère, mère, père. Des cartons inviolés en vertu d'un onzième commandement familial, une injonction à ne jamais rouvrir *« les fenêtres du temps »* sous peine d'y laisser sa peau et son âme. Manuscrits, lettres, photos… L'archive, ce qui témoigne pour le temps, boîte noire de sa vie, il la vit comme un spectre effrayant, cadavre encombrant qu'il lui a fallu oser ouvrir afin d'écrire une autre légende : *« Il y a donc ça, cette vision de l'archive comme indices d'un crime et menace d'un meurtre que l'on n'a pas le droit d'élucider. C'est comme si la menace était encore là. Donc, oui, cette archive, c'est ce qui se présente sous le jour du revenant menaçant : elle est une masse concentrée de peurs. Elle coïncide avec ce qu'il faut traverser pour revenir à la vie »*, explique-t-il dans un entretien au site Diacritik. Camille de Toledo a cherché une issue hors du labyrinthe du temps, afin d'empêcher le passé de hanter l'avenir, ce passé qui dure trop longtemps. Il a cru nettoyer le temps et se séparer de l'histoire. Au-delà de la mythologie grecque, la violence introspective de son livre des morts l'entraîne à explorer le désir forcené d'assimilation de sa famille et le retour des fragilités les plus enfouies au lendemain des Trente Glorieuses, époque transmise par ses parents comme une légende de la prospérité, une somme d'illusions et d'abondance vécue comme un mirage.

Ce récit incantatoire d'une densité inouïe, qui ne renonce jamais à la dimension du mythe, est d'un homme fêlé qui n'a de cesse de se confronter au Minotaure pour s'émanciper d'un passé trop lourd, et de terrasser le monstre, *« ce principe de mort qui engloutit les jeunesses, les enfants d'Athènes »*. Le vrai labyrinthe de ce moderne Thésée, qui a fait de la corde du pendu son fil d'Ariane, c'est son livre même. Le frère absent est omniprésent dans cet ouvrage. Son prénom s'y inscrit partout dans et entre les lignes. Il s'appelait Jérôme comme le saint traducteur de la Bible en latin à partir des textes hébraïques et grecs, *« celui que nos nations repoussent dans l'angle mort de l'histoire »*. ■

Pierre Assouline est membre du comité scientifique de L'Histoire, *il vient de publier* Tu seras un homme, mon fils *(Gallimard, 2020)*

@ Retrouvez toutes les Cartes blanches sur **www.lhistoire.fr**
A suivre également sur **www.larepubliquedeslivres.com**

DR

ENTRÉE LIBRE SALON DU LIVRE DÉBATS CINÉMA EXPOSITIONS

WWW.RDV-HISTOIRE.COM

BLOIS 7 - 11 OCT. 2020

23E RENDEZ-VOUS DE L'HISTOIRE

GOUVERNER

ESTHER DUFLO | PRÉSIDENTE DU FESTIVAL

JUL | PRÉSIDENT DU SALON DU LIVRE

RAYMOND DEPARDON | PRÉSIDENT DU CYCLE CINÉMA

SOULEYMANE BACHIR DIAGNE| CONFÉRENCE INAUGURALE

PASCAL PICQ| CONFÉRENCE D'OUVERTURE DE L'ÉCONOMIE

©LORRAINE TURCI / HANS LUCAS - BELLEVILLE 2020

Table Ronde de *L'Histoire*
Samedi 10 octobre à 18h30, hémicycle de la Halle aux Grains

« Médecins, militaires, astrologues ... quand les experts prennent le pouvoir »

Avec Valérie **Hannin**, Marylin **Nicoud**, Judith **Rainhorn**, Paulin **Ismard**.

MARTIN FOURCADE
CHAMPION DU MONDE &
CHAMPION OLYMPIQUE
DE BIATHLON

MGEN, Mutuelle Générale de l'Éducation Nationale, n°775 685 399, MGEN Vie, n°441 922 002, MGEN Filia, n°440 363 588, mutuelles soumises aux dispositions du livre II du code de la Mutualité - MGEN Action sanitaire et sociale, n°441 921 913, MGEN Centres de santé, n°477 901 714, mutuelles soumises aux dispositions du livre III du code de la Mutualité.